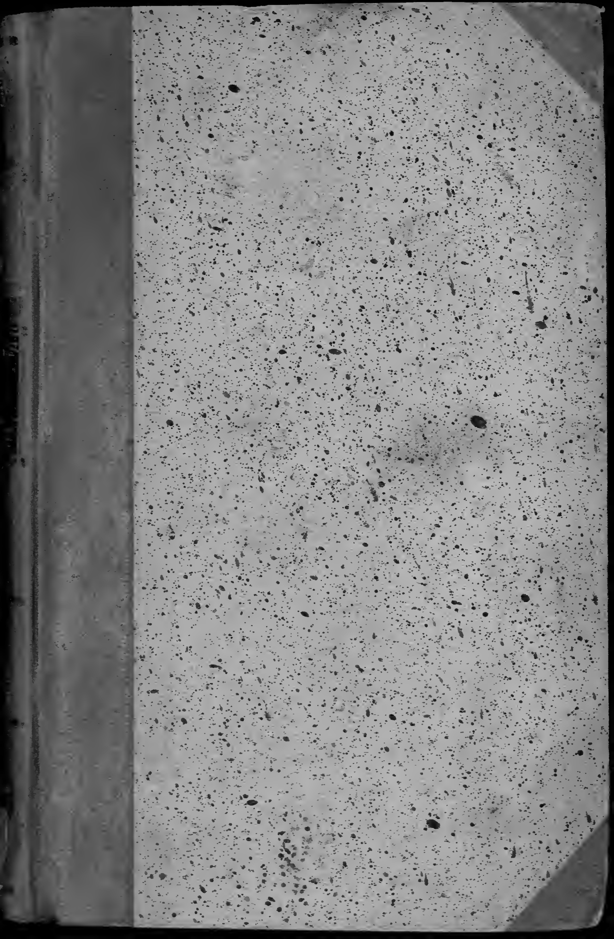
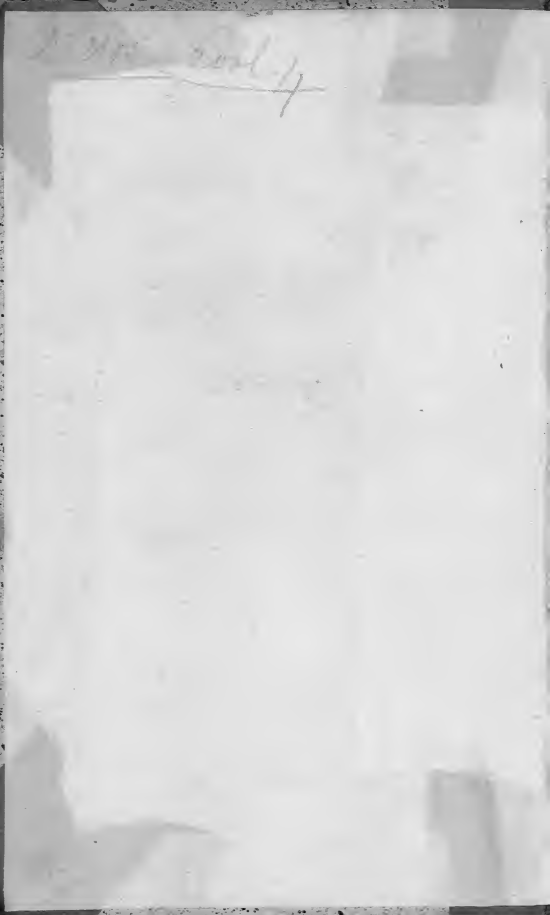
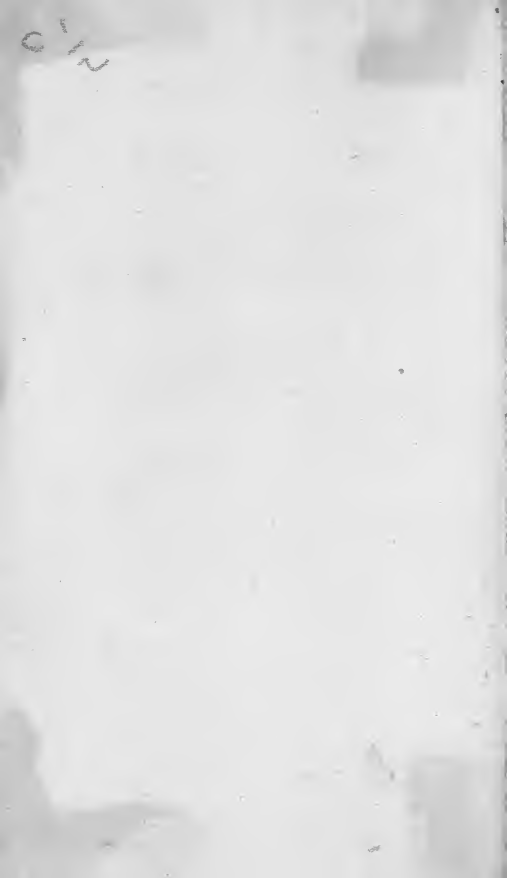






VOYAGE
EN
SIBERIE.

TOME PREMIER.

VOYAGE
EN
SIBÉRIE,

CONTENANT LA DESCRIPTION des mœurs & usages des peuples de ce Pays, le cours des rivieres considérables, la situation des chaînes de montagnes, des grandes forêts, des mines, avec tous les faits d'Histoire Naturelle qui sont particuliers à cette contrée.

Fait aux frais du Gouvernement Russe, par
M. GMELIN, Professeur de Chymie & de Botanique.

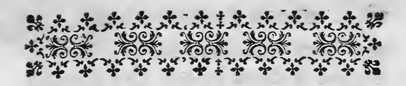
Traduction libre de l'original allemand, par M. de KERALIO, premier Aide-Major, à l'Ecole Royale Militaire, & chargé d'enseigner la Tactique aux Eleves de cette Ecole.

TOME PREMIER.



A PARIS,
Chez DESAINT, Libraire, rue du Foin Saint Jacques.

M. DCC. LXVII.
Avec Approbation, & Privilége du Roi.



AVERTISSEMENT

DU TRADUCTEUR.

J'avois destiné cet ouvrage à faire partie de celui qui parut il y a quelques années, sous le titre de *Collection de différens morceaux sur l'Histoire civile & naturelle, des pays du nord.* Une longue maladie m'ayant empêché de continuer celui-ci, & durant ce long temps, le Libraire qui s'en étoit chargé, ayant suivi d'autres vues, j'ai pris le parti d'en donner la suite en volumes séparés, & je commence par le voyage de M. Gmélin, en Sibérie.

J'ai traduit cet ouvrage avec tant de liberté, que je dois dire les raisons que j'ai eues de le faire ainsi. L'original est en qua-

tre gros volumes in-8°. Je l'ai réduit à deux in-12. Quelle que ſoit la prolixité qu'on ſuppoſe dans l'auteur, on aura peine à croire que la moitié de ſon ouvrage ſoit inutile, & l'on pourra au premier abord, me ſoupçonner d'avoir retranché des choſes intéreſſantes. Cependant, je crois pouvoir dire avec aſſurance, que tout ce que j'ai ſupprimé auroit été pour nous très ennuyeux. L'auteur a donné à ſon ouvrage la forme ſeche & déſagréable de journal : afin d'éviter ce défaut, j'ai diviſé ma traduction en chapitres, & laiſſé dans l'original les dates inutiles. Il rapporte ſcrupuleuſement les noms de tous les hameaux, villages & bourgs où il a paſſé : cette exactitude géographique devoit plaire aux Ruſſes, pour qui, principalement, M. Gmélin écrivoit : elle peut être de quelque

avantage aux officiers ou aux marchands qui voyagent en Sibérie, mais ne préſenteroit à la plûpart des lecteurs françois, qu'une ſuite inſupportable de ſons extraordinaires pour eux, & peu leur importe ſi l'on trouve en Sibérie, Biélakovskaïa, & Otiaſchkaïa, & Schalaſchnaïa-Krepoſt, & Orlovo Gorodiſchtche, & tant d'autres petits hameaux, qui ſelon l'uſage du pays, changent quelquefois de nom. Le petit nombre de lecteurs que ces détails pourroient récréer, trouveront à ſe ſatiſfaire dans l'original, ou conſulteront l'atlas ruſſe.

M. Gmélin qui eſt excuſable de les avoir donnés, ne l'eſt point à l'égard de pluſieurs autres dont il a rempli ſon journal; il faut eſſuyer avec lui les orages, les vents, les pluies, les neiges, & la date du jour; il faut s'arrêter

aux endroits où il dîne, où il ſoupe, où ſes chevaux mangent, où ils ſont changés; il faut compter dans les villes, les bâtimens publics, les boutiques, les chapelles, les égliſes dédiées à Saint Nicolas; dans les fonderies, tous les fourneaux & uſtenſiles de différentes eſpeces; dans les ſalines, toutes les pieces, tous les inſtrumens dont on y fait uſage, quoiqu'ils ſoient connus de tout le monde. On voit qu'en entaſſant ainſi tout ce qu'on a fait, dit & vu durant un voyage de dix ans, il eſt aiſé de faire quatre gros volumes; mais on voit auſſi qu'il eſt poſſible d'en ôter plus de moitié, ſans faire tort à ſes Lecteurs. Afin que ceux qui voudront bien lire mon ouvrage, n'aient aucun regret de ce que j'ai cru devoir omettre, je vais en traduire un morceau par lequel ils puiſſent juger du reſte. « Nous laiſſâmes

» à Sélenghinsk, dit M. Gmélin,
» l'aſſocié Trétiakov, pour faire
» en notre abſence des obſerva-
» tions ſur le temps. Nous allâ-
» mes juſqu'au village de Soui,
» qui eſt à ſeize verſtes au-deſ-
» ſous de la ville, & là nous man-
» geâmes à midi. Nous voulions
» aller le ſoir encore plus loin;
» mais un vent de nord violent
» nous en empêcha. Selon l'uſage
» du pays, les bateaux n'avoient
» pas d'autre gouvernail qu'un
» baliveau avec lequel on peut
» en quelque maniere, conduire
» le bateau par un temps calme;
» mais on ne peut pas le faire par
» le moindre vent, ſur-tout lorſ-
» que le bateau eſt un peu gros.
» Nous fûmes donc obligés de
» nous arrêter, & après que nous
» fûmes arrivés au village de Ki-
» balina, qui eſt ſur la rive orien-
» tale de la Sélenga, & que nous
» y eûmes dîné, nous éprouvâmes

» la même chose que le jour pré-
» cédent, car le vent ne nous
» laissa pas avancer plus d'un demi
» verste : nous nous vîmes obli-
» gés de nous arrêter vis-à-vis
» d'un rocher sauvage & escarpé,
» qui a nom baran........ Nous
» passâmes aussi devant un lac
» nommé Kolpinnoïe ou Narang-
» nor que nous laissâmes à gau-
» che ; & l'on nous dit qu'il y en
» avoit encore deux de même
» nom, loin du chemin, du même
» côté. Ensuite nous passâmes
» quelques petits ruisseaux & un
» bras de l'Ouda ; nous eûmes
» des deux côtés, presque tou-
» jours des montagnes pelées ;
» qui sont pour cela nommées
» Goltsi par les Russes ; & le
» matin vers dix heures, nous
» nous arrêtâmes auprès d'une
» montagne qui s'éleve au-dessus
» des autres, le Sannoï mouis, en
» Bratskain - Tsirkoutsou , (le

» mont aux chevreuils), pour
» faire manger nos chevaux. Pen-
» dant que nous y reſtâmes, il
» commença à tonner un peu, &
» nous allâmes plus loin après
» avoir dîné.

Il y a peu de lecteurs aſſés patiens, pour ſoutenir deux gros volumes écrits de la ſorte, & j'eſpere que les obſervations intéreſſantes de M. Gmélin, étant ſéparées de cet amas de circonſtances futiles, n'en ſeront que plus agréables. J'ai conſervé les noms & la ſituation des villes & rivieres conſidérables, des grandes forêts, des longues chaînes de montagnes, des lacs remarquables par leur étendue, ou la qualité de leurs eaux; ceux de toutes les mines & fonderies, parce que leur nature & leur quantité peuvent faire juger de la richeſſe du pays; tout ce qui peut concerner l'Hiſtoire Natu-

relle, (& l'Ouvrage de Gmélin, contient en ce genre, des choſes très curieuſes) : enfin, la deſcription des mœurs & uſages des habitans de la Sibérie.

J'ai déſigné les plantes dont il eſt parlé dans ce voyage, par les caractères ſpécifiques de Linnæus, parce que je les regarde comme les meilleurs qui aient été publiés juſqu'à préſent, & même comme les ſeuls d'après leſquels les plantes ſoient reconnoiſſables. Je me ſuis auſſi ſervi de ſon ſyſtême de la nature, & de la minéralogie de Wallerius, pour ſpécifier les minéraux. On trouvera dans mon ouvrage, toutes les meſures ruſſes, réduites en meſures de France : le verſte, par exemple, évalué à cinq cents toiſes ruſſes ou angloiſes, qui font environ un quart de lieue de France; le copeke évalué à un ſol quatre deniers, le

poud à quarante livres. J'ai ſuivi pour les noms propres, l'ortographe ruſſe, autant que j'ai pu la connoître, & j'ai du ſans doute la préférer, parce que la langue allemande n'a pas toujours les caractères néceſſaires pour exprimer les ſons ruſſes. J'ai même pris la liberté d'écrire Péterbourg qui eſt le véritable nom, au lieu de Pétersbourg, qui eſt le nom altéré par les Allemans ; ils ont ſuivi en ce point l'analogie de leur *langue, & non pas l'ortographe ruſſe*, & en recevant d'eux ce nom, nous l'avons écrit comme ils le font. J'ai été tenté auſſi d'écrire Tchar, au lieu de Czar : nous avons été trompés ici par l'ortographe polonoiſe, où ces deux lettres, cz (qui ne peuvent pas en François ſe prononcer enſemble), expriment le ſon tche, & répondent au caractère ruſſe qui exprime le même ſon; mais

j'ai craint que ce changement ne parut trop extraordinaire. Quant aux autres noms ruſſes, j'en ai rendu les ſons par nos caracteres; ainſi on les pourra lire comme des noms françois, & ils ne paroîtront point ſi difficiles à prononcer.

A la ſuite du voyage, on trouvera l'hiſtoire des navigations & découvertes des Ruſſes dans la mer glaciale & dans la partie ſeptentrionale de celle du Sud. Je l'ai tirée des préfaces placées par M. Gmélin à la tête des trois premieres parties de ſon journal, des mémoires publiés par M. Muller concernant ces navigations, & de la lettre d'un officier de la marine ruſſienne, concernant la carte de M. de Liſle. En général, j'ai rapporté ce qui m'a paru vrai ou digne d'être connu, & j'ai ſupprimé l'incertain, perſuadé que l'ignorance de quel-

ques vérités eſt préférable à l'erreur.

Après avoir dit la maniere dont j'ai fait cet ouvrage, je pourrois louer ici les rares connoiſſances de M. Gmélin, mais on ſçait aſſés combien il étoit verſé dans l'Hiſtoire naturelle & dans la Chymie. Ceux qui voudront le connoître plus particulierement, trouveront ſon éloge dans la *collection* dont j'ai parlé, & perſonne ne doutera que les obſervations d'un homme ſi éclairé & ſi pénétrant, ne ſoient précieuſes. Il fut envoyé par l'impératrice Anne Joannovna, pour faire des obſervations ſur l'Hiſtoire naturelle de la Sibérie; il y voyagea aux frais du Gouvernement, avec des académiciens chargés d'obſervations d'autre genre. Les gouverneurs, commandans & magiſtrats de tous les lieux de leur route, eurent ordre de leur

fournir tous les ſecours néceſſaires. La relation d'un voyage fait avec ces ſecours, dans un pays encore inconnu, & par un homme ſavant & profond, ne peut qu'être curieuſe & ſatisfaiſante. On y voit dans un beau jour une vaſte contrée que Strahlenberg n'a vu & n'a pu montrer qu'à travers de nuages épais. « Il n'a pu, » étant priſonnier, dit M. Gmélin, » que raſſembler des rapports & » que voir par les yeux d'autrui. » D'ailleurs, ignorant la langue » ruſſe & celle du pays, & pour» ſuivant toujours les fauſſes lueurs » d'une reſſemblance de noms » ſouvent chimériques, il s'eſt » trompé très ſouvent. Il veut, » par exemple, que le mot ruſſe, » *petch* ou *pietch*, ſignifie chien, » afin d'en dériver le nom des » Petchénéſiens ; mais ce mot » ruſſe ſignifie four & non » chien : on nomme cet animal

» en ruſſe *ſabaka*, en eſclavon
» *pes*. Il dit qu'en langue ruſſe,
» on appelle le fuſain chéroumka,
» (il falloit dire *tchéremka*);
» mais ce mot ne ſignifie que le
» ceriſier ſauvage à fruit noir.
» Il prétend que l'ellébore noir
» croît abondamment en Sibé-
» rie : on l'y nomme, dit-il,
» *ſtara doupska*, il faut dire *ſtara*
» *douba* ou *doubka*. De plus,
» c'eſt une eſpece d'adonis que
» les anciens botaniſtes regar-
» doient, il eſt vrai, comme l'el-
» lebore noir d'Hypocrate; mais
» il y a long-temps qu'on a réfuté
» cette opinion, & qu'on nomme
» ellébore noir une tout autre
» plante». En général, ſon ouvra-
ge eſt plein d'erreurs & d'obſcuri-
tés. On pourroit en citer un grand
nombre d'autres exemples, mais
laiſſons le baron s'égarer ſeul
dans ſes recherches étymologi-
ques, & ſuivons un guide plus sûr.

TABLE
DES CHAPITRES.

PREMIERE PARTIE.



VOYAGE

pour nous aider dans nos opérations ; ſix aſſociés, un interpréte, cinq arpenteurs, un ouvrier en inſtrumens, un peintre & un deſſinateur.

Nous fîmes embarquer notre équipage & une partie de ceux qui nous accompagnoient ; ils partirent de S. Péterbourg le 3 août 1733, remonterent la Neva, ſuivirent le lac Ladoga & la Volkhov juſqu'à Veliki Novgorod, ville éloignée de Péterbourg de 195 verſtes, ou environ 50 lieues de France. Nous & le reſte de notre ſuite, nous nous y rendîmes par terre.

Un peu au-deſſous de cette ville il y a un couvent dit de ſaint Antoine. Curieux de voir les reliques du ſaint, nous nous y fîmes conduire. On nous mena d'abord à l'égliſe, & on nous y montra la meule de moulin ſur laquelle, dit-on, ſaint Antoine eſt venu de Rome à Novgorod, ainſi que l'herbe à laquelle il ſe prit, effrayé par un grand danger qui le menaça ; elle reſta dans la main de ce ſaint homme, & il l'apporta juſqu'ici. On nous dit qu'un peu de rapure de cette meule délayée dans l'eau, & appliquée ſur une dent douloureuſe, la guérit ſubitement, ſi on a de la foi. Nous vîmes enſuite le tombeau. Il en ſortoit

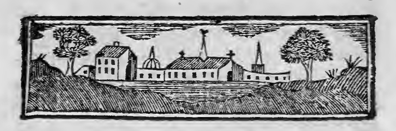
une odeur suave, qui provenoit, disoit-on, des exhalaisons du bienheureux; elle approchoit fort de celle de la menthe. Nous voulions voir les reliques, mais on nous allégua qu'il n'y avoit que l'archevêque & le supérieur qui pussent les découvrir. L'archevêque étoit à Péterbourg, & le supérieur nous fit dire qu'il n'y étoit pas. L'herbe étoit peu loin du tombeau : elle ressembloit à une algue; mais dans l'absence du supérieur, nous ne pûmes la voir de plus près.

J'herborisai le jour suivant, & je vis que les bois & les champs de Novgorod peuvent satisfaire un botaniste. Nous allâmes aussi à la cathédrale : parmi plusieurs belles choses qu'on nous y montra, nous remarquâmes une porte apportée autrefois de Corsun dans cette ville; elle est à deux battans & d'un métal particulier, de couleur jaune.

CHAPITRE II.

Fables des habitans du pays. Embarquement. Accidens.

NOus voulions faire à Bronnits quelques observations sans retarder notre voyage; mais la mauvaise volonté



VOYAGE EN SIBERIE.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Départ. Saint Antoine de Novgorod.



'IMPÉRATRICE Anne Joannovna voulant faire des observations & des recherches de tout genre tant en Sibérie, que dans la presqu'isle de Kamtchatka, je reçus ordre de faire ce voyage avec M. Muller, professeur d'histoire, & M. Delille de la Croyere, professeur d'astronomie. On nous donna,

du Viborn ou élu de cet endroit réduisit à peu de chose nos observations.

Nous quittâmes promptement Bronnits, & nous nous rendîmes par terre à Vychnei Volotchok. En passant par Kouchaukina, nous fûmes surpris de la quantité de mendians qui vinrent à nous : il n'y eut peut-être pas un seul enfant dans ce village qui ne nous ait demandé l'aumône : lorsqu'ils mendient, il semble qu'ils chantent. Leur dialecte a, comme leur ton, quelque chose de particulier : j'y remarquai plusieurs mots qui lui sont propres : au reste c'est à peu près celui de Novgorod.

Vychnei Volotchok est une place de foire. Ce village est grand & beau, & la navigation le rend très-vivant. Les vivres y sont à bas prix : mais on n'y mange point de poisson ; la riviere de Tvertsa n'en fournit pas. Cette riviere communique à la Msta par un canal qui porte les bâtimens d'Astracan, de Tver & de Kasan dans la Néva par la Msta, le lac Ilmen, la Volkhov & le lac Ladoga. Nous nous embarquâmes ici, & passâmes à Torjok. Cette ville est assés grande & entourée de murs de terre. Nous y demandâmes du poisson fort inutilement ; tout au reste y est à bas prix.

A quatre lieues au-delà nous trouvâmes une chute d'eau. Nos bateliers nous dirent que les bois qui couvroient les deux bords de cette riviere étoient pleins de lischi ; que ces lischi sont des animaux sauvages tout couverts de poil, qui sont toujours de la même hauteur que les choses qui se trouvent près d'eux : dans les bois, par exemple, ils sont aussi grands que les arbres, & dans une prairie, pas plus hauts que l'herbe. Ils ne font point de mal aux hommes, mais ils s'amusent à les chatouiller, & si par malheur on est chatouilleux, ce jeu des lischi peut faire mourir. Ils ajoutoient qu'il y en avoit de mâles & de femelles. Nous promîmes de bien payer une couple de ces animaux, & un de nos bateliers se flatta de nous satisfaire. Il fit choix de la nuit, comme du tems le plus propre à cette chasse, & ne cessa de faire un cri singulier qui fut sans effet. Le lendemain nous le menaçâmes de le changer en lischi par la vertu de nos arts, s'il ne nous apportoit le soir à dix heures un de ces animaux au moins. Il y travailla tout le jour & le soir, point de lischi. La haute idée qu'il avoit de notre sçavoir le faisant trembler, il vient à nous tout interdit, se jette à nos pieds,

nous représente son innocence & l'envie qu'il avoit de nous satisfaire, & nous supplie humblement de ne pas le rendre malheureux pour toute sa vie en le changeant en lischi. Quand nous eûmes assez prolongé cette comédie, nous lui fîmes grace, & il se retira.

Nous arrivâmes à Tver, ville située au-dessus de l'embouchure de la Tvertsa, sur les deux rives du Volga. Cette ville est assez grande, mais mal bâtie. Tout, excepté le poisson, s'y vend à bon compte : la livre de bœuf y coute trois quarts de copeke, ou un sol quatre deniers de France.

Nous nous embarquâmes ici pour nous rendre à Iaroslav : c'est une grande & belle ville. Les vivres y sont à très-bon marché. On y voit un grand bâtiment nommé la maison marchande, qui renferme des boutiques aussi bien construites qu'assorties en marchandises, soit du pays, soit des royaumes étrangers. On fait voir au couvent de Spaskoï deux os rompus, qu'on regarde comme des os de géant. Ils furent trouvés dans la terre, lorsqu'on voulut déterrer l'archevêque Tryphon de Rostov. Ce sont vraisemblablement des os d'éléphant : l'un est un morceau du zigoma, l'autre de l'ischium.

De-là continuant notre route, nous vîmes Coſtroma, ville entourée d'un rempart de terre : plus haut ſur notre gauche le couvent d'Ipatskoï, tout bâti en pierre & entouré d'un mur flanqué de tours, & la ville d'Iouriov-Povolski-gorod, près de laquelle ſont les ruines d'un grand fort bâti en briques. Nous achetâmes ici d'une eſpece d'eſturgeon pour un copeke & demi, ou deux ſols la piéce. Cet eſturgeon n'eſt différent de l'eſturgeon commun, qu'en ce qu'il n'eſt jamais auſſi gros, & qu'il a la tête pointue ſur le devant. La chair en eſt fort délicate ; mais la grande quantité de graiſſe qu'elle contient, fait qu'on s'en dégoute aiſément. A une lieue de cette ville nous fûmes arrêtés par le vent contraire. Il s'appaiſa vers le ſoir, & nous partîmes à l'aide d'une chaloupe à quatre rames qui tiroit notre bateau. Ces obſtacles étoient d'autant plus fâcheux que nos bateliers abhoroient le travail, & nous auroient laiſſé cinq ou ſix jours au même endroit, ſi nous ne les euſſions forcés de partir.

Nous paſſâmes devant le village de Gorodès avec un vent foible. A quelques verſtes plus loin nous entendîmes un grand bruit ſur notre bateau : c'étoit un

nuage de neige que le vent y avoit poussé avec violence : en un moment il fut tout couvert de neige. Il s'éleva en même tems un vent fort & favorable, qui ne dura qu'une demi-heure. Un second nuage de neige assaillit notre bateau quatre heures après, & nous ramena le vent favorable, qui nous conduisit jusqu'à Balakhna.

Cette ville a peu d'apparence ; elle s'étend beaucoup en longueur. Ses fontaines salées l'ont rendue célebre : elles sont si riches, qu'elles occupent continuellement cinquante salines. Les environs sont couverts de bois coupé, parce qu'on en consomme aux salines une grande quantité. Nos gens en firent provision ; ils le trouvoient tout coupé sur le rivage, & n'avoient que la peine de le prendre. Nous ne voulions pas d'abord nous servir de ce bois, & nous envoyâmes dans quelques villages pour en acheter, mais on nous fit répondre qu'on n'en vendoit pas : nous pensâmes donc qu'on s'en feroit un scrupule dans le pays où nous étions, & nous ne voulions forcer la conscience de personne.

Nous passâmes devant cette ville & devant plusieurs autres villes & villages, entr'autres Nijnei-Novgorod. Les

environs en ſont fertiles & ſi propres à la culture des choux, qu'on en charge des bateaux, qui partent par centaines pour d'autres endroits. L'iſle de Douban ſituée à cinq lieues au-delà de Coſtroma, eſt ſur-tout renommée pour cette eſpece de fertilité. Nijnei-Novgorod eſt une grande & aſſez belle ville ; les marchands y ſont bien fournis, & les vivres peu chers.

CHAPITRE III.

Des Tchouvaches.

On nous dit qu'il y avoit dans cette contrée beaucoup de Tchouvaches. M. Muller & moi nous étions curieux de les voir : nous partîmes donc pour Tchébaxar dans notre chaloupe. Ceux qui reſterent ſur le bateau nous promirent qu'ils partiroient auſſi-tôt qu'il ſeroit poſſible, & qu'en paſſant devant Tchébaxar ils tireroient quelques coups de fuſil : nous promîmes d'y répondre & de ſuivre à l'inſtant. A peine avions-nous fait une lieue que nous apperçûmes un feu ſur la montagne : deux de nos ſoldats, qui étoient Tchouvaches

baptisés, nous dirent que c'étoient des gens de leur nation qui faisoient leur priere auprès de ce feu. Nous y montâmes avec beaucoup de peine ; mais enfin arrivés près du feu, nous y trouvâmes deux Tchouvaches, & à quelques pas un cheval attaché qui les avoit apportés à ce saint lieu. Ils avoient tué un agneau, & en cuisoient dans un chaudron les intestins & l'estomac, qu'ils avoient remplis de sang, de graisse & de gruau. Près de-là vers l'orient, il y avoit un endroit carré, entouré de pieux, où ces gens-là font leur priere. On nous raconta que cet endroit avoit été choisi & montré par une personne, homme ou femme, nommée Iumasse en langue tchouvache, & en russe, vorogei ou vorogeïa, c'est-à-dire, sorcier ou sorciere. Selon ce qu'on nous en a dit, ce sont des prêtres ou des prêtresses dont les plus fermes appuis sont des supercheries de toutes les sortes. Ils sont fort considérés & ont une grande autorité ; chaque village en a un au moins. Dès que les Tchouvaches se sentent malades, & même légèrement incommodés, ils courent à leur Iumasse, & ils paient sans doute la consultation. Alors celui-ci désigne la victime que le malade doit offrir. Ils viennent, si c'est un

agneau, le tuer à l'endroit dont je viens de parler ; ils en cuisent les entrailles comme je l'ai dit, & en mangent autant qu'ils veulent. Ils font leur priere au même endroit, mettent une somme proportionnée à leurs facultés dans un arbre creux entouré de pieux, emportent dans leurs maisons les restes de la victime, & les mangent avec leurs amis. Ils offroient autrefois la peau de l'agneau, & la suspendoient dans l'endroit destiné à la priere ; mais cet usage est aboli : ils aiment mieux aujourd'hui, disent les Russes, vendre cette peau. Ils adorent un seul Dieu qu'ils nomment Tora. Ils croient que le soleil est saint, & lui adressent aussi des prieres : ils ont d'ailleurs plusieurs petits dieux qu'ils comparent aux saints des chrétiens. Chaque bourg a son idole qui est placée dans le lieu sacré dont j'ai parlé. Celle du bourg d'où étoient nos deux Tchouvaches, est appellée Borodon : nous n'en vîmes que la hutte. Nous n'avons pu sçavoir quel usage on fait de l'argent offert : nous avons appris seulement qu'après un certain tems un homme de confiance du village le venoit prendre.

Les Tchouvaches sont fort économes : c'est par esprit d'économie qu'ils ne s'en-

ivrent pas de brandevin. On dit qu'ils volent les chevaux des Russes avec une adresse étonnante, & ce vol leur est ordinaire.

Nous en aurions volontiers appris davantage concernant ce peuple; mais il étoit tard, & entre nous & Tchébaxar il y avoit encore cinq lieues. Nous nous rendîmes à notre chaloupe, & nous y montâmes près d'un poustinka ou hermitage. Entre cet endroit & Tchébaxar, nous allâmes par un air de vent qui nous parut favorable à notre bateau, & qui nous fit espérer qu'il passeroit pendant la nuit devant cette ville. Nous mîmes, en y arrivant, une sentinelle à notre chaloupe, & nous allâmes chercher un gîte à la ville : nous eumes pour hôtes un tailleur, sa mere & sa fille avec beaucoup de punaises & de tarakanes, espéce d'escarbots. Nous mangeâmes des œufs & du lait, & nous couchâmes sur des bancs.

Nous étions dépourvus de tout, mais en même tems si mal habillés, que nous n'osions pas nous présenter chez le voivode ou gouverneur de la province; cependant la nécessité vainquit notre répugnance. Il nous reçut très-civilement, & nous retint à dîner. Nous lui parlâ-

mes des Tchouvaches : il nous dit que ce peuple étoit fort nombreux ; qu'aux environs de Tchébaxar il y en avoit plus de dix-huit mille ; aux environs de Kousmademianski plus de dix mille ; de Sirilsgorod plus de douze mille ; de Svyachk plus de soixante mille, & de Kokchaïsk plus de quatre cents mille. Il nous dit aussi qu'on travailloit à les convertir ; qu'on avoit établi dans toutes les villes russes de cette contrée des écoles pour les jeunes Tchouvaches ; qu'on les y instruisoit des principes du christianisme, afin qu'ils fussent un jour en état de convertir la nation entiere ; qu'on avoit peu réussi jusqu'alors dans l'exécution de ce projet, & qu'il étoit à desirer qu'on eût un meilleur succès ; mais qu'on avoit toujours manqué d'instituteurs intelligens, qui sussent prendre ces enfans dans leur caractere. Il est vrai, ajouta-t-il, qu'on a déja baptisé beaucoup de Tchouvaches ; mais ce sont des membres dont l'église ne peut faire gloire ; la crainte ou l'intérêt les a fait chrétiens.

Revenus le soir au logis, nous fûmes fort étonnés de n'avoir point de nouvelles de notre bateau, & nous commençâmes à soupçonner qu'il étoit passé

la nuit du dimanche, mais que l'obſcurité de la nuit & le vent contraire avoient empêché notre ſentinelle de le voir & d'entendre les coups de fuſil. Le matin vint, & aucune nouvelle. Nous envoyâmes prier le voivode de dépêcher un courier vers l'endroit où nous l'avions laiſſé, & nous nous informâmes de tout côté dans les environs de Tchébaxar. Nous étions à diner chez le voivode, lorſqu'on vint nous dire qu'il étoit paſſé un bateau pendant la nuit du dimanche; que l'obſcurité de la nuit avoit empêché de le voir, mais que la ſentinelle de ce bateau avoit dit qu'il portoit des ſoldats. Ce rapport donnoit à nos ſoupçons un grand air de vérité.

Cependant nous fîmes réparer notre chaloupe, & amener à notre logis deux Tchouvaches, pour nous inſtruire davantage des mœurs de ce peuple. Les Tchouvaches s'abſtiennent de travail le vendredi, mais ſans y attacher aucune idée de ſainteté. Ils ont une grande fête dans l'année, & vont ce jour-là viſiter enſemble le ſaint lieu dont nous avons parlé ci-deſſus. Cette fête eſt mobile au gré du Iumaſſe.

Notre chaloupe étoit réparée; le meſſager envoyé par le voivode n'étoit pas

de retour, & il pouvoit l'être : nous pensâmes qu'ayant ordre de ne point revenir sans apporter des nouvelles du bateau, & ne l'ayant point trouvé au lieu désigné, il étoit allé plus loin. Nous partîmes donc, n'ayant pour pilote qu'un de nos soldats, & nous nous rendîmes le soir à Soundir. On nous y annonça qu'on y avoit vu passer un bateau le lundi : la description qui nous en fut faite convenoit si bien au nôtre, que nous ne doutâmes plus qu'il ne fût au moins près de Kasan. On ajoutoit qu'un bateau qui remontoit le Volga, en avoit rencontré un autre dont les gens avoient dit qu'ils alloient en Sibérie. Nous nous remîmes en route, & arrivâmes le lendemain à l'embouchure de la Kasanka. Nous y trouvâmes un poste, où l'on nous dit qu'il n'étoit entré depuis le dimanche aucun bateau dans cette riviere ; mais bientôt après un soldat de Kasan nous assura qu'il avoit vu notre bateau remonter la Kasanka. Nous cherchâmes à le découvrir en la remontant, mais envain, & nous entrâmes dans Kasan presque gêlés & accablés de faim, de sommeil & d'inquiétude. Nous avions fait depuis Péterbourg environ trois cents soixante-douze lieues.

CHAPITRE IV.

Fête de Kasan.

LE gouverneur nous fit donner un mauvais logement; nous ignorons quelle en fut la cause : tout ce que nous pûmes conjecturer, c'est que Platonn Ivanovitch Mouchinn Pouchkinn ne fut pas, pendant le séjour qu'il fit dans nos universités allemandes, trop bien traité par les professeurs. Pour nous refaire un peu de notre fatigue, nous achetâmes du vin & de l'eau-de-vie de France. On boit ici du vin de Makariow : il a le gout de cidre, est assez fort, & n'est pas désagréable : l'eau-de-vie est renforcée d'une dose de poivre, & s'enflamme promptement. Nous n'avions bu que du kouas pendant plusieurs jours. Le kouas est ordinairement une eau acidule, faite de farine délayée dans l'eau, & qu'on laisse fermenter, ou bien l'eau qu'on a versée sur du pain sans levain, & qu'on met ensuite en fermentation par une chaleur douce. Quelquefois la petite biere tient lieu de kouas. Ainsi le vin & l'eau-de-vie qu'on nous donna nous semblerent

des boiſſons très-bonnes, & elles euſſent été parfaites, ſi nous euſſions eu des nouvelles de notre bateau. Nous allâmes à la riviere le vingt au matin : il y avoit peu de tems que nous y étions, lorſqu'un de nos ſoldats vint nous annoncer que notre bateau entroit dans la Kaſanka. Il arriva bientôt en effet, & nous revîmes avec joie nos compagnons de voyage. Ils n'avoient pu partir que deux jours après nous, & avoient paſſé à Tchébaxar quelque tems après que nous en fûmes partis.

Ne pouvant réſiſter au froid dans notre bateau, nous allâmes demander au gouverneur d'autres logemens, & quoique ſes promeſſes fuſſent magnifiques, nous ne fûmes logés que trois jours après. Le vingt-deux, il nous fit inviter à la célébration de la fête de ſainte Marie de Kaſan. Nous aſſiſtâmes à la proceſſion : elle alla de la cathédrale au couvent de la Vierge, qui eſt un couvent de filles. Lorſqu'elle y fut arrivée, l'abbeſſe & quelques religieuſes apporterent l'image de ſainte Marie : elle eſt peinte ſur bois, & ornée d'une couronne & d'un collier dont le travail a couté trois cents roubles ou deux mille livres de France. L'abbeſſe

ayant complimenté M. le gouverneur, on entra dans l'église; il y eut sermon. Le prédicateur étoit si transporté d'amour pour cette Vierge, qu'il ne pouvoit s'empêcher de s'approcher de tems en tems de l'image & de la baiser. Pendant tout l'office on alluma beaucoup de cierges de différentes grosseurs; on les éteignoit continuellement pour les remplacer par d'autres. Tout le revenu du couvent consiste en ces cierges. La cérémonie finit à midi, & le commissaire général de l'amirauté nous pria d'aller diner chez lui.

Nous y trouvâmes une grande assemblée distribuée en deux chambres, les femmes dans l'une & les hommes dans l'autre. On se mit à table: la chere fut bonne & la conversation du commissaire des plus agréables. Nous bûmes des vins de France, d'Astracan, & du ponch fait de citron & de petite eau-de-vie. Vers la fin du diner le commissaire appella sa femme, qui vint verser du ponch à la ronde dans de grands verres à biere, & l'on n'auroit pu le refuser sans commettre une grande incivilité. La femme du général major fut priée d'en faire autant, & s'en acquitta très-bien. Le repas fini, on dansa, & nous vîmes alors

les belles qui s'étoient tenues jusques-là dans l'autre chambre.

Nous sortîmes du bal à sept heures du soir, & nous visitâmes les logemens qu'on nous avoit destinés. C'étoient de vraies boutiques, où cependant nous nous établîmes. Nous allâmes le vingt-six au couvent de Silandovo, situé à une demi-lieue de la ville sur la Kasanka. On a établi dans ce couvent une école où des enfans tchouvaches, tchérémisses, mordouniches, kalmoukes, & tatares, apprennent la langue russe & la langue latine, la philosophie & les principes du christianisme. On prend dans ces différens pays les enfans qui sont les plus vifs & dont les peres ont le plus d'esprit : on les enleve à leurs parens, on les instruit, & on espére qu'ils convertiront leurs nations à la foi chrétienne.

CHAPITRE V.

Mosquée, priere des Tatares.

NOus allâmes quelques jours après à une mosquée ou église tatare. Il y en a quatre dans le slobode ou vil-

lage tatare, qui eſt un peu éloigné de la ville & ſur le lac qu'on nomme Boulak. Celle que nous vîmes eſt un vaiſſeau carré & bâti en bois, ſur lequel il y a une tour avec une gallerie ſans cloches & ſans croix. Située ſur l'alignement des maiſons, elle en eſt ſéparée des deux côtés. On y monte du côté de la rue par quatre ou cinq marches, & on entre par une petite porte dans une eſpéce de chambre qu'on peut regarder comme l'avant-nef. C'eſt dans cet endroit que les Tatares ôtent & laiſſent leurs ſouliers avant que d'entrer dans la moſquée. Ils y entrent enſuite par une porte qui eſt vis-à-vis de la porte extérieure, & de même grandeur. La nef eſt une chambre carrée & ſuffiſamment éclairée par un aſſez grand nombre de fenêtres. A droite de la porte il y a un four qui donne une chaleur très-douce. Ce bâtiment eſt ſoutenu par quatre pilliers. Il y a au-deſſus de la porte une petite tribune où ſe placent les chantres. L'abiſſ ou prêtre tatare étoit vis-à-vis de la porte & au milieu du mur oppoſé, le viſage tourné vers le peuple. Il y a ſur la gauche de la porte un ſiége élevé de quelques marches, & devant ce ſiége un pupitre où ſont les ſaints livres.

Au-dessus de ce siége il y a une fenêtre hors du rang des autres, par laquelle le pupitre est éclairé. Le milieu de la mosquée entre les piliers étoit couvert d'un tapis : cet endroit est regardé comme le sanctuaire ; on ne nous eût pas permis d'y aller les pieds chaussés. Nous trouvâmes la mosquée pleine : les Tatares y étoient rangés comme en ordre de bataille des deux côtés de l'abiss, jusqu'aux piliers voisins de la porte. Ils étoient assis à la turque, & presque tous avoient la tête couverte. Les Tatares qui entroient alloient au rang le plus voisin qui n'étoit pas complet, se mettoient à genoux, puis s'asseyoient. Au moment où nous entrâmes l'abiss lisoit ou plutôt chantoit. Nous nous tînmes près de la porte, la tête couverte. Tant que cette lecture dura, les Tatares eurent les mains jointes. Peu après les chantres chanterent, mais peu de tems : leur chant n'est pas désagréable. Ensuite l'abiss revêtu de ses habits de cérémonie vint à son siége & lut d'un livre arabe très-bien peint. Il nous sembla qu'il béguayoit ; mais je ne peux dire si cela vient d'un accent propre à la langue ou d'un défaut propre au lecteur. Il cessa de lire, descendit de son siége, & s'alla remettre

à ſa premiere place ; alors les chantres recommencerent & chanterent aſſez long-tems. Enſuite on commença la priere générale. L'abiſſ marmota quelques mots, & les Tatares ſe leverent. Aucun régiment ne fait l'exercice avec plus d'enſemble. Au même inſtant ils furent debout ; mais ici leurs mouvemens ceſſerent d'être égaux. Leur murmure indiquoit qu'ils prioient. Chacun avoit une eſpéce de chapelet ſur lequel il ſe guidoit. Je ne ſçais ſi tous ſont obligés au même nombre de prieres & de geſtes. Ils prioient tous avec les mêmes cérémonies ; mais je n'en ai point obſervé l'ordre, & n'en ai pu pénétrer l'eſprit, j'en parlerai comme un ſpectateur qui les a vues à ſa maniere. Quelquefois tels que des gens près de qui on va tirer un coup de canon, & qui ne ſont point habitués à ce bruit, ils tiennent un doigt dans chaque oreille, comme s'ils vouloient éviter d'entendre. Quelquefois on diroit qu'ils veulent ſe ſavonner la barbe ou qu'ils ont aſſez mangé : ils ſe paſſent la main entiere en demi-cercle ſur le viſage principalement ſur la bouche. Souvent il ſemble qu'ils veulent jetter quelque choſe hors de leur bouche ; ils tiennent les mains de ſorte que le bout des

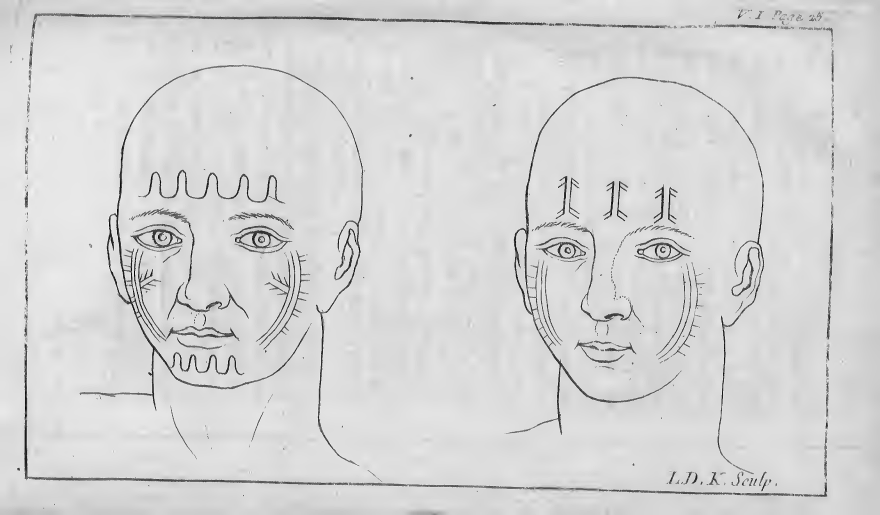
doigts regarde la bouche, & qu'elle n'eſt touchée que par celui du milieu. Ils font ſur-tout ce geſte lorſque l'on chante ces mots : Laïlaha Illalahu Mahammeden raſuluja : ils ſe courbent quelquefois, comme s'ils avoient laiſſé tomber quelque choſe ; enſuite s'étant relevés, & comme s'ils ne s'étoient courbés que pour prendre leurs meſures, ils tombent proſternés, reſtent quelque tems la face contre terre, ſe relevent à moitié, puis ſe proſternent de nouveau. Ils paroiſſent enfin trouver ce qu'ils cherchoient, & leur priere alors eſt près d'être achevée. Chacun ſort dès qu'il l'a finie : dans l'eſpace d'un quart d'heure la moſquée fut preſque vuide. Il reſta ſeulement quelques bonnes ames qui vinrent s'aſſéoir autour de l'abiſſ. Il étoit déja un peu tard, nous ne pûmes diſtinguer ce qui ſe paſſoit ; mais on auroit dit qu'ils jouoient avec de petites billes : c'étoit peut-être le bruit des coraux de leurs chapelets. Ce jeu dura ſi longtems, qu'il nous ennuya ; quoiqu'il fût ſans doute près de finir, nous ſortîmes de la moſquée. On nous conduiſit le long du village tatare & du village ruſſe qui le touche : celui-ci n'eſt ſéparé de l'autre que par une barriere. Nous revînmes

peu de tems après ſur nos pas par les deux villages, & nous vîmes comment on appelle les Tatares à la priere. Il y avoit ſur la tour de la moſquée, un homme qui crioit ou chantoit de toutes ſes forces : cet homme eſt nommé mâſin en langue tatare. A ſes cris qui durerent peu, nous vîmes le peuple accourir. On nous dit qu'il alloit cinq fois par jour à la moſquée, au point du jour, à dix heures, midi, quatre heures & ſix heures.

CHAPITRE VI.

Iakoutes & animaux menés à Péterbourg. Serment des ſoldats tatares & votiakes. De la ville de Kaſan.

NOus vîmes ici une fille & un garçon de nation iakoute qu'on amenoit de leur pays par ordre de la cour : le garçon avoit onze ans, la fille quatorze. Ils étoient en route depuis trois années, & devoient partir pour Péterbourg dans deux jours. Ils avoient paſſé deux ans à Tobolsk, où on les avoit habillés à la maniere du pays. Quant à


V. I Page 25
I.D.K. Sculp.

la forme du visage, ils ressembloient aux Kalmoukes; ils avoient les cheveux noirs, les yeux petits, le nez plat & le visage presque rond. On y avoit tracé différentes figures, non que ce soit l'usage des Iakoutes, mais à la cour on vouloit voir des Tongouses, qui se peignent ainsi le visage, & on n'avoit pû en avoir. Ces figures étoient déliées, régulieres & de couleur bleue. (*v. la pl.*) Elles fournirent à M. de la Croyere, l'occasion de nous en montrer quelques-unes, de même espece & de même couleur, que des sauvages d'Amérique lui avoient tracées sur le corps avec trois aiguilles très-fines, bien liées ensemble, & noircies par la pointe avec de la poudre à canon. L'on m'assura que celles de ces enfans avoient été formées & cousues avec du fil; c'est tout ce que j'en pûs apprendre.

On menoit avec ces Iakoutes quelques animaux de Iamycheva, nommés en russe maralis. Il y en avoit six mâles & un femelle, tous de couleur jaune. Ils avoient la forme & le bois du cerf, & ce sont en effet des cerfs.

Nous assistâmes au serment des tatares & des votiakes nouvellement engagés. Les tatares sont à genoux; un

greffier leur lit le ferment en ruffe ; il leur eft expliqué en leur langue par leur abiff, qui leur préfente enfuite l'alcoran ouvert, & ils le baifent. On lit de même aux votiakes le ferment en ruffe, & il leur eft expliqué par leur fotnik, qui eft un centurion ou infpecteur de cent payfans. Enfuite on croife deux épées nues ; ils s'en approchent l'un après l'autre, & on préfente à chacun d'eux, par deffus les épées, un petit morceau de pain coupé en quarré, & trempé dans du fel ; ils le prennent à genoux & l'avalent. Cette cérémonie veut dire qu'ils confentent que ce pain les tue, s'ils ne font pas fideles au ferment qu'ils viennent de faire.

Avant que de quitter Kafan, je dirai un mot de cette ville. Elle eft fituée fur la Kafanka, environ à deux lieues du confluent de cette riviere & du Volga, & à 1490 verftes ou 372 lieues de Péterbourg : elle a une citadelle bâtie en pierre fur une hauteur. Le logement du gouverneur & du commandant eft dans cette citadelle. La cathédrale y eft auffi, c'eft un ufage général dans l'empire ruffe. On y voit un couvent fondé par le Czar Juan Vafilovitz, & un arfenal. Il y a vers le haut de la ville une belle

maison marchande, où l'on trouve des marchandises de toute espece & des marchands tant russes que tatares. Ceux-ci vendent des étoffes de Perse, qui sont presque toutes de soie. A l'une des extrémités de la ville, il y a une manufacture de draps. Elle fut établie aux frais du gouvernement par un Russe, qui s'y est tellement enrichi, qu'il a fait bâtir à ses frais sept églises en pierre. La cour a ordonné, pour soutenir cette manufacture, que tous les nobles qui possédent des biens dans le district de Kasan, aient à y fournir tous les ans une certaine quantité de laine. De plus elle achete à un prix fixé tous les draps qu'on y travaille, & en habille les troupes. Vers le centre de la ville est un hôpital bâti en bois, destiné à la garnison de Kasan, laquelle consiste en trois régimens. Du lac Kaban, qui est derriere le slobode tatare, sort la riviere de Boulak, qui traverse la basse ville. On en préfere les eaux à celles de la Kasanka, que l'on prétend même être pernicieuses.



CHAPITRE VII.

Habillement, coutumes, mœurs des Tatares, des Votiakes, des Tchérémisses.

ON trouve au-delà de Kaſan pluſieurs villages des Tatares. Ceux de ce canton ſont muſulmans ; ils ont autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir. Celui chez qui nous logeâmes à Kourſa, en avoit quatre. Il nous fut d'autant plus aiſé de les voir, qu'il étoit abſent. Elles vinrent à nous l'une après l'autre d'un air fort ouvert, & déſiroient beaucoup nous parler, mais nous n'avions point d'interpréte. Elles tirerent de leurs poches des noix avec des oignons, qui paroiſſent être pour elles de friands morceaux, & nous donnerent quelques noix. Nous prenions alors du thé ; nous fîmes préſent à chacune d'un petit morceau de ſucre, dont le gout leur fit grand plaiſir. L'une étoit dans toute ſa parure ; elle avoit une coeffe garnie de coraux & d'anciens copekes, qui lui couvroient preſque toute la tête, & un anneau pendant à

la narine droite : le reste de l'habillement étoit à la russe. On voyoit par derriere une tresse terminée par une boucle de ruban, dont les deux bouts passoient en écharpe autour du corps, & retomboient par devant. Elle portoit aux oreilles deux anneaux joints par une chaîne jaune, passée au travers de plusieurs copekes, & qui pendoit fort bas par devant. Nous vîmes aussi la sœur de notre hôte, qui étoit venue voir ses belles-sœurs. Elle nous dit que son mari avoit payé pour elle un kalin de dix-huit roubles, mais que son pere l'avoit rendu. Le kalin est un présent que le fiancé ou ses parens font aux parens de la fiancée. Toutes les nations idolâtres de Sibérie sont dans cet usage; il n'y a de différence entre elles à cet égard, que dans l'espece du présent, qui consiste soit en argent, soit en chevaux, moutons, bœufs, rennes ou fourrures : quant à la valeur, on la proportionne à la beauté de la fille ou à la richesse des parens, mais rarement on rend ce présent. Au reste les Tatares sont les plus civils des peuples de la Sibérie, & parmi eux, les Mahométans le sont beaucoup plus que les idolâtres.

Les Tatares s'habillent à la russe, ainsi que leurs femmes, mais ils se font raser

la tête, & plusieurs se taillent la barbe en pointe. Ils ne font point usage de poëles ; dans chaque chambre ils ont deux cheminées, l'une pour se chauffer, & l'autre pour la cuisine. Leurs chambres sont toujours propres. Ils y ont des bancs larges & bas, sur lesquels il y a toujours un tapis plus ou moins beau selon l'aisance du maître, & une couchette ou un coussin qu'ils offrent aux étrangers. Au lieu de vîtres ils emploient la tunique extérieure de l'estomac du veau. Ils tendent ces membranes sur les chassis, & elles transmettent assés de lumiere. Nous les trouvâmes en général civils & affables, & nous réformâmes les idées que nous avions associées jusqu'alors au nom de Tatares. Tous ceux chez qui nous allâmes, nous firent un présent, qui étoit le plus souvent une oie plumée & un pain rassis. Un riche sotnik nous donna de plus une assiette d'étain pleine de miel, avec trois spatules de bois & une assiette remplie de noisettes.

Les Tatares ont un instrument de musique, que les Russes nomment gousli ; cet instrument est fait comme une harpe. Il a dix-huit cordes, soutenues par un chevalet fort bas, & posé près de l'en-

droit où ces cordes vont s'attacher. Les chevilles, autour desquelles elles sont tournées, & avec lesquelles on les accorde, sont à l'autre côté de l'instrument. La premiere & la seconde sont à la quinte l'une de l'autre; la troisieme est à un demi ton plus haut que la seconde; la quatrieme à la tierce de la seconde; la cinquieme à la tierce de la quatrieme; la sixieme à un demi-ton plus haut que la cinquieme; la septieme à un ton de la sixieme & ainsi des autres. Le musicien s'assied à terre, joue de la main droite la basse, & de l'autre le dessus.

Au-delà de ces Tatares on trouve des villages votiakes: Ici les hommes & les femmes ont presque tous les cheveux roux. Les hommes s'habillent à la russe, mais ils portent les cheveux courts. Les femmes ont trois habillemens, dont chacun convient à un certain âge. Les vieilles portent l'habit russe. Les jeunes ont aussi les corps-de-robe faits à la russe, mais leurs manches sont faites à la polonoise, c'est-à-dire, qu'elles ont vers le milieu une ouverture pour passer les mains. La partie inférieure est pendante, & on la porte en écharpe. Elles ont une coeffe étroite, faite d'écorce de bouleau,

à chaque côté de laquelle est attachée une bande large d'environ deux doigts, qui pend un peu par derriere, retombe ensuite fort bas par devant, & est garnie sur les côtés ainsi que sur le devant, tantôt d'une étoffe déchiquetée, tantôt d'une méchante frange : cette coëffure ressemble aux fontanges. Elles portent les cheveux de devant tombans sur le front, ceux de derriere rassemblés en chou, & par dessus, un bandeau qui pend fort bas par derriere. Les filles ont un capot souple, garni par dessous de six rangs de ruban, ornés de coraux, & de copekes d'argent & d'étain. Ce capot terminé en pointe est garni tout-autour, sur la longueur, de huit rangs de ruban, ornés quelquefois de coraux : leurs cheveux sont tressés à la russe. Elles sont toutes un peu sauvages, & nous ne pûmes en voir qu'après beaucoup d'instances.

Peu s'en faut que les Votiakes ne soient sans religion. Ils croient, il est vrai, qu'il y a un Dieu, qu'ils nomment Ioumar, & qu'ils placent dans le soleil, mais ils ne lui rendent aucuns honneurs. Dans les cas de quelque importance, ils ont recours à un homme qu'ils appellent dona, & qui est pour

eux ce que le iumasse est pour les Tchouvaches. Nous fîmes venir un de ces donas : M. Muller lui dit qu'il ressentoit au côté de grandes douleurs, & qu'il desiroit savoir si ces douleurs cesseroient bientôt, ou si on ne pourroit pas les appaiser subitement. Le dona prit du tabac à fumer, le roula pendant quelque tems entre ses doigts, & demanda le nom du malade ; on lui en dit un supposé : il prononça qu'il falloit que le malade allât trouver un abiss tatare, qui le guériroit par la lecture d'un passage de l'Alcoran. M. Muller lui dit de le guérir lui-même : alors cet homme demanda une écuelle pleine d'eau-de-vie, qu'il remua quelque tems en rond avec un couteau, marmotant je ne sçais quels mots, & la voulut faire boire au malade. M. Muller n'en voulant rien faire, le pria de boire pour lui ; le dona parut s'acquitter avec plaisir de la commission, & dit ensuite que les douleurs cesseroient bientôt. Nous lui fîmes encore quelques questions qui l'embarrasserent extraordinairement, de sorte qu'ayant peur de nous faire enfin quelque réponse absurde, il voulut absolument se retirer.

Un votiake auquel je parlai de fêtes ;

me dit que c'étoit fête pour eux, tant qu'ils avoient de la biere & de l'eau-de-vie. Cependant il ajoûta qu'ils ont une fête par an; elle tombe au jour de Noël, mais il leur importe peu de la célébrer quelques jours plutôt ou plus tard. Ils manquent assés souvent d'une connoissance exacte des temps, & quelquefois leur biere est brassée avant le jour de la fête, ou ne l'est pas encore, quand ce jour arrive. Je demandai à mon votiake ce qu'il entendoit par cette fête; il me dit qu'il falloit boire ce jour-là de toutes ses forces. Je lui représentai que nous révérions ce jour, parce que celui qui nous a mérité le salut éternel, naquit ce même jour, mais c'étoit entretenir de couleurs un aveugle né.

Les Votiakes sont spirituels; je fis voir à l'un d'eux ma montre, & je lui expliquai comment, à l'aide de cette machine, on peut toujours savoir l'heure du jour; c'est donc, me dit-il, un petit soleil. En général ils sont pauvres : on ne nous fit de présent que dans un seul de leurs villages. La chasse est leur occupation principale; dès qu'il géle un peu, ils vont dans les bois & tuent des ours, des loups, des renards, des liévres, des écureuils. L'arc est leur

arme ordinaire ; il eſt rare qu'ils aient des fuſils.

Ici le théâtre change & les Tchérémiſſes paroiſſent ſur la ſcene. En arrivant à Verchnoi-Pobiou, nous ne trouvâmes que des gens yvres de l'un & de l'autre ſexe. On y faiſoit une nôce : la joie & la liberté qui régnoient dans ce village, nous faciliterent l'examen de l'habillement de ce peuple. Celui des hommes eſt ruſſe ; les femmes ſe réglent ſur l'âge, comme les votiakes. Les vieilles ſont habillées à la ruſſe ; les jeunes ont deux manieres qui ne different cependant entre elles que par la coeffure. Quelques-unes ſont coeffées de deux anneaux, dont l'un entoure la tête du devant à l'arriere, & l'autre du haut en bas. Le premier eſt le plus large ; il eſt orné d'un rang de copekes entre deux rangs de coraux : d'autres copekes ſont ſuſpendus à l'extrémité extérieure. A l'endroit où l'anneau s'allonge par derriere & commence à ſe rétrécir, les deux bouts ſont contenus l'un ſur l'autre par un bandeau garni de deux rangs de copekes & de coraux. Cet anneau eſt terminé par une queue faite d'un bandeau large de deux pouces, qui pend juſqu'aux reins, & qui eſt engagé dans les plis de leur

robe. Cette queue est ornée d'un grand nombre de piéces de monnoie & de coraux de toutes couleurs. L'anneau qui va du dessus au dessous de la tête, se termine sous le menton : il est orné de croix de corail vert, dont les extrémités sont garnies de petits coraux blancs. Au dessous de l'oreille droite, il pend de cet anneau un autre anneau mince, dont les bouts ne se joignent pas. L'un de ces bouts est orné d'un petit crystal blanc, monté dans un chaton d'étain. Ce chaton est prolongé au-delà du crystal, entouré d'un fil d'étain, serré & terminé par un petit anneau d'étain. A l'autre bout est attaché un petit morceau de queue de liévre. Une boucle d'oreille toute semblable est à l'oreille gauche. Au dessus des deux anneaux qui entourent la tête, s'éleve un bonnet pareil par la forme & par la hauteur à ceux de nos grenadiers. Il est large de cinq pouces à sa partie antérieure, d'un pouce à son extrémité supérieure, & tout le devant est couvert de copekes. Du rang inférieur de copekes, & sur toute la largeur qui est d'environ trois pouces, pendent des rangs de coraux verts & jaunes, de cinq en cinq alternativement, longs de trois

pouces & garnis en haut & en bas d'un rang de grands copekes d'argent. Aux côtés & par derriere, au lieu de ces coraux, pendent des fils de soie verte & rouge; ceux des côtés sont de même longueur que les coraux du devant: les fils de derriere vont jusqu'à l'anneau qui entoure la tête du haut en bas. Les cheveux de devant sortent du bonnet, ceux de derriere sont en chou. Une autre jeune femme n'avoit qu'un petit capot rond garni de trois rangs de copekes & d'autant de rangs de coraux. Il étoit terminé par une queue formée d'un bandeau large d'un pouce, & orné à sa naissance de six pfennings placés trois à trois. Cette femme portoit des pendans d'oreille semblables à ceux que je viens de décrire. Deux rangs de coraux, attachés à l'extrémité de ces pendans, se réunissoient sur la poitrine, & entre ces deux rangs deux autres formés de gros coraux tomboient par devant. Nous vîmes encore une fille d'environ quinze ans, qui n'avoit sur la tête qu'un morceau de drap triangulaire & brodé par derriere comme un tapis de Perse. Elle portoit deux rangs de coraux qui retomboient sur la poitrine, & sous sa robe une piéce de coraux. Elle étoit

affés jolie, & avoit été demandée ce jour-là même en mariage; mais on n'offroit qu'un kalin de cinq roubles, & son pere en vouloit dix. Nous remarquâmes encore dans les habillemens quelques différences, & entr'autres de petits grelots que les femmes portent aux pieds. Nous voulûmes voir aussi des magiciens Tchérémisses, mais ils refuserent de venir.

Après Verchnei-Pobiou, l'on trouve un village de Votiakes, qui ne ressemblent point aux précédens. Je ne peux les comparer à aucun peuple avec plus de justesse qu'aux paysans de Finlande, qui sont les plus rustres des hommes. Les premiers que j'ai vûs, doivent sans doute leur civilité à leurs voisins les Tatares. Ceux-ci parlent communément russe & tchérémisse; les Tchérémisses parlent tatare & russe; les Votiakes parlent aussi tatare & russe, mais ne savent pas le tchérémisse, parce qu'ils ont peu de commerce avec cette nation. Tous ces peuples se servent de cheminées, comme je l'ai dit des Tatares. Leurs chambres sont toujours pleines de fumée, parce qu'ils s'éclairent, comme les Russes, avec des loutchinski ou éclats de sapin. Ils vivent de chair de

cheval, de vache, d'ours & d'écureuil. Les Votiakes & les Tchérémisses mangent aussi du cochon.

En partant de ce village votiake pour Ossa, on peut passer par Sarapoul ou par de simples villages. Nous choisîmes cette premiere route, quoiqu'elle soit plus longue de deux lieues & demie, dans l'espoir de faire à Sarapoul quelques découvertes sur sa fondation, & sur les lieux circonvoisins. Avant que d'arriver à Bugrich iésachnoi, nous vîmes à quelques verstes de ce bourg, deux kérémets, l'un votiake, l'autre tchérémisse; c'est ainsi qu'on nomme les lieux saints, où ces deux nations vont sacrifier : ils étoient tous deux pareils à celui des Tchouvaches, duquel j'ai parlé. Cependant ils avoient ceci de particulier qu'ils étoient au milieu d'une plaine, aulieu qu'ils sont ordinairement dans les bois. La seule raison qu'on pût nous donner de cette différence, fut que le dona votiake & le mouchan tchérémisse l'avoient ordonné. J'appris ici que les Tchérémisses, outre leur mouchan, ont une espece de prêtres qu'ils nomment iougtouch : c'est lui qui régle les préparatifs & l'ordre des sacrifices; c'est lui qui, lorsqu'on fait une nôce, prie pour

la prospérité de la famille future, & donne aux convives autant d'hydromel & de biere qu'il le juge convenable.

Avant que d'arriver à Bourma, nous traversâmes une forêt qui a douze lieues de long. Plusieurs nomment ce village Baiki; c'est le nom d'un habitant célébre de cèt endroit. Les Tatares qui l'habitent, descendent de ceux de Kongour, & ont un autre dialecte que ceux de Kasan: les habillemens des femmes y ont aussi quelques différences. L'une d'elles que son mari avoit achetée cinquante roubles ou deux cent soixante-six livres quatre sols, portoit attaché à son écharpe un étui de plomb long & mince. A cet étui étoit jointe une amulette, qui est un os du genou de castor, & qui guérit, disent-ils, des douleurs des pieds.

CHAPITRE VIII.

Caverne de Kongour. Fonderies d'Irghin. Iécatherinebourg. Fonderies de Poleva.

DÈS que nous fûmes arrivés à Kongour, nous nous rendîmes à la caverne décrite par Strahlenberg, & que

tout curieux va voir. Nous y entrâmes vers les dix heures avec notre guide. Les parois de cette caverne ſont de pierre calcaire : elle eſt l'ouvrage de la nature, mais n'a point autant de ſingularités que celle du duché de Wirtemberg ou de Hartz. On voit dans celle-ci beaucoup de figures formées par l'eau qui filtre au travers des terres : ces figures repréſentent quelquefois des arbres, des animaux. Un coup de piſtolet y fait autant de bruit qu'un canon du plus grand calibre tiré en plein air. A une certaine diſtance les flambeaux s'éteignent ; ainſi on n'eſt point encore allé juſqu'au fond de cette caverne. Nous nous rendîmes de Kongour à la fonderie d'Irghin : elle étoit nouvellement établie & mal pourvûe en ouvriers. Nous y vîmes, pour la mine de fer, un fourneau de grillage & un haut fourneau ; pour celle de cuivre, une place à griller, un fourneau moyen & deux fourneaux de fuſion. La traite de la mine de fer eſt de cinq lieues, & cette mine ne donne que vingt pour cent : celle de cuivre eſt tirée de Bourma. On vend en cet endroit de petites marchandiſes moſcovites de toute eſpece, & toutes ſortes d'uſtenſiles de cuivre étamés en dedans & en de-

hors : ces uſtenſiles ſont mal faits, parce qu'on manque de bons ouvriers.

De-là nous nous rendîmes à Ialyme, village tatare. Ici la coeffure des femmes a quelque choſe de particulier. Deux bandeaux larges de deux doigts, & ornés d'un rang de copekes entre deux rangs de coraux, pendent des deux oreilles, & ſe joignent ſous le menton. Elles portent ſur la tête un capot ouvert en rond par le haut. Ce capot garni de copekes & de petits coraux eſt terminé par une queue ſi chargée de coraux & de médailles de plomb, qu'elle péſe preſqu'autant que la femme qui la porte.

Il n'y a gueres que des hameaux entre Ialyme & Iécatherinebourg. Cette ville a été fondée en 1723, par Pierre le grand, & achevée ſous l'Impératrice Catherine, qui lui a donné ſon nom : elle eſt dans la province de Tobolsk environ à ſix cents lieues de Péterbourg. On peut la regarder comme le centre de toutes les fonderies & mines de la Sibérie : c'eſt auſſi la réſidence de ceux qui ont inſpection ſur ces mines. Elle a été bâtie en entier aux frais du gouvernement, & n'eſt habitée que par des inſpecteurs des mines, par des mineurs & des fondeurs.

Elle est bâtie à l'allemande, réguliere, fortifiée à cause du voisinage des Bachkires, & traversée par l'Iset. On a opposé à cette riviere une grande digue, qui la fait enfler au point qu'elle fournit l'eau suffisante aux machines des fonderies. Le lieutenant général Hennin, qui a le plus contribué à la fondation de Iécatherinebourg, en étoit alors gouverneur: il étoit aussi président de la jurisdiction des mines, & avoit sous lui un assesseur, outre les officiers nécessaires. Il y a dans cette ville une douane qui releve de la jurisdiction de Tobolsk; on y visite les marchandises qui sont portées à la foire d'Irbit. C'est le seul temps de l'année où l'on permette aux marchands de passer ici, & on voudroit bien supprimer cette permission, parce qu'ils peuvent frauder les droits en prenant des chemins détournés. Mais comme plusieurs seroient obligés à un trop long circuit, si ce passage leur étoit refusé, on a égard à la commodité du plus grand nombre, & on veille autant que l'on peut à ce qu'il n'y ait aucune fraude.

On peut s'instruire ici de tout ce qui concerne les mines & la maniere de les fondre; les machines sont entretenues avec un soin surprenant, les ouvriers

montrent une application qu'on desire vainement ailleurs, l'ordre des travaux est admirable, les dispositions sont parfaites. On n'a point recours aux coups de bâton pour prévenir l'ivrognerie : il n'est permis de vendre du brandevin que le dimanche, la quantité que l'on en peut vendre est fixée, &, ce qui est très-rare ailleurs, on fait observer cet ordre avec une grande exactitude. Au reste rien ne manque aux ouvriers ; ils sont régulierement payés, vivent à bas prix, & sont traités à l'hôpital quand ils sont malades.

La nuit du 31 Décembre, nous vîmes tout-à-coup entrer dans notre chambre une troupe de masques. L'un d'eux habillé de blanc tenoit une faux qu'il aiguisoit avec un morceau de bois ; celui-là vint droit à moi, me menaçant avec sa faux, & disant, *Christ veut ta mort.* Autant que le commencement de cette farce me parut étrange, autant la fin fut ridicule : l'un étoit le diable, un autre la mort, quelques-uns étoient musiciens, le reste étoit des hommes & des femmes qui danserent au son des instrumens. La mort & le diable les regardoient en disant, tous ces gens seront bientôt en notre pouvoir. Cette danse

de morts nous amuſant peu, nous donnâmes promptement à la mort de quoi boire à notre ſanté; auſſi-tôt tout ſon troupeau prit congé de nous. L'eſprit de cette eſpece de ſpectacle, eſt de rappeller l'idée de la mort à la fin de l'année, & le but principal, ſi je ne me trompe, eſt de ramaſſer quelques copekes.

Nous allâmes à la ſuite du gouverneur, voir la fonderie de cuivre de Poleva, à treize lieues de Iécatherinebourg. On l'avoit entourée de retranchemens, pour la garantir des inſultes des Bachkires. Nous ne deſcendîmes point par le puits où les mineurs paſſoient ordinairement, mais par un eſcalier commode. Quoiqu'il le fût moins à meſure que l'on avançoit, nous y deſcendîmes avec beaucoup moins de peine que dans les mines d'Allemagne. La mine ne ſe montroit point en filons, mais ſe trouvoit par nids ou glebes, dans une terre noire un peu alumineuſe: elle étoit pyriteuſe & donnoit environ trois pour cent. Cette mine étant preſque épuiſée, l'on ſe préparoit à l'abandonner.

Nous allâmes de la mine à la fonderie, où nous vîmes tous les fourneaux néceſſaires pour couler la matte, deux

bocards ou moulins à piler la mine ; dont l'un avoit plusieurs pilons, l'autre un seul : c'étoient les eaux de la Poleva qui les mettoient en jeu. Nous vîmes de plus un hangard où l'on grilloit la mine. Les mattes coulées ici étoient portées à Iécatherinebourg, pour les affiner & les mettre en lames. Comme cette mine s'épuisoit, on avoit déja fait construire un haut fourneau, afin que si l'on ne trouvoit aucun nouveau filon de cuivre, on pût exploiter la mine de fer, qui s'y montroit en grande quantité.

CHAPITRE IX.

Diverses mines de Sibérie. Foire d'Irbit.

MEssieurs Muller & de la Croyere, ayant été obligés de se rendre promptement à Tobolsk, l'un pour faire des observations astronomiques, l'autre pour y prendre avec l'amiral quelques arrangemens concernant la continuation de notre voyage, j'accompagnai seul le gouverneur, & je vis avec lui la fonderie de Siffert : c'est une fonderie de fer, établie dans l'été de 1733 par le gouverneur de Iécatherinebourg, pour ex-

ploiter le riche minérai de fer qui se trouve en cet endroit en grande quantité. Cette fonderie est située avantageusement: la riviere de Sissert, qui est contenue par une digue de cent toises de long sur vingt de large, a toujours assés d'eau pour faire aller six martinets & les soufflets de deux hauts fourneaux. On a construit autour de cette fonderie un rempart de bois que l'on a entouré d'une palissade.

Je me remis en route, & dans un village nommé Phomime, on me dit qu'il y avoit, à deux jours de marche, un vaste désert où l'on trouvoit plusieurs lacs, les uns d'eau salée, & les autres d'eau si amére, que les bestiaux ne pouvoient en boire : on trouve aussi dans ce désert des chevaux sauvages. Aux environs de Pokrovskoïé, qui est à dix-huit lieues de Iécatherinebourg, le seigle vient très-bien, le froment très-mal. Les paysans en accusent le terroir, qui, quoique de bonne qualité, ne fournit point au froment une nourriture qui lui convienne. On trouve aussi dans ce même endroit une espece de cerises sauvages qui sont aigres, & dont le noyau est allongé.

Plus loin est la fonderie de Kamenskié,

ſituée ſur la kamenka : elle eſt entourée d'un rempart de bois & de chevaux de friſe. C'eſt une des plus anciennes de la Sibérie, & celle où l'on fait le meilleur fer, il eſt très-fibreux, très-liant, & l'on ne coule point ailleurs des gueuſes auſſi parfaites : preſque toutes ſoutiennent l'épreuve, ce que ne font point la plupart des gueuſes des autres fonderies. On tire le minerai près de la kamenka, & à ſept lieues de cette riviere, auprès de Pinar. Il y a dans cette fonderie deux hauts fourneaux & deux martinets, qui, de même que les ſoufflets, ſont mis en jeu par les eaux de la kamenka. Ces eaux ſont reſſerrées par une digue, mais quelquefois elles manquent, ce qui eſt un inconvénient très-préjudiciable. On penſoit, lorſque j'y paſſai, à tranſporter cette fonderie dans un endroit plus commode. Quelquefois, ſur-tout au printemps, cette riviere déborde & ravage les campagnes voiſines.

Je me rendis de cette fonderie au village d'Irbit, par un déſert parſemé de bois & par des chemins fort difficiles. Ce village eſt ſur la riviere d'Irbit, à cinquante lieues de Verkhotourié, & à cinquante-ſept lieues de Iécatherinebourg.

Il étoit aiſé de juger dès l'entrée du village, qu'il s'y paſſoit quelque choſe d'extraordinaire ; on pouvoit à peine y pénétrer, tant les chemins étoient remplis de chevaux, d'hommes, de traîneaux, de voitures de toute eſpece : c'étoient les préludes de la foire prochaine.

A peine y a-t-il une ville de Ruſſie, d'où il ne vienne des marchands à cette foire. J'y vis des Grecs, des Boukhares, des Tatares de toutes les eſpeces, qui s'y étoient rendus par ordre du gouverneur Galdantſiren : chacun avoit apporté les denrées de ſon pays, ou les ouvrages que l'on y travaille ; mais les Grecs avoient ſurtout des marchandiſes étrangeres, achetées à Arkhangel, telles que du vin & de l'eau-de-vie de France.

La principale marchandiſe des Boukhares étoit de l'or & de l'argent natif, qu'ils vendoient au poids. Quelques Ruſſes avoient auſſi de l'argent qu'ils trouvent dans les vieux tombeaux.

Les marchands ſont obligés de préſenter leurs marchandiſes à la douane : ils y payent des droits pour tout, excepté pour l'or & l'argent. Ces droits ſont le dixiéme de toute marchandiſe

effectivement vendue; ensuite on fait l'estimation de celles qui restent, & on en paye aussi dix pour cent.

Lorsque toutes les marchandises sont enrégistrées à la douane, l'ouverture de la foire dépend du voivode de Verkhotourié, qui vers ce temps se rend à Irbit avec un petit détachement de sa chancellerie. Il est de l'intérêt des marchands que la foire s'ouvre de bonne heure : mais lorsque le voivode aime les présens, il différe l'ouverture jusqu'à ce qu'il soit content de ce qu'il a reçu. Elle étoit fixée autrefois à la fête des rois; il y a déja long-temps que cette regle ne subsiste plus.

Le vingt janvier de cette année (1734) toutes les boutiques furent ouvertes, & on ordonna ensuite de les refermer. On les rouvrit deux heures après, & elles furent encore ouvertes peu de temps. Enfin l'on n'eut que le 27 le plein pouvoir d'ouvrir & de vendre. En même temps on mit un commis à la porte du village, pour percevoir les droits des denrées qui entreroient durant la foire. On ne peut dire quels sont ces droits : il semble que le commis les fixe à son gré. J'entendis un paysan qui s'en plaignoit; on lui avoit

fait payer six copekes pour deux cochons de lait qu'il n'avoit vendus que quatre copekes.

Dès que les boutiques furent ouvertes, ce fut un grand concours de marchands, pour vendre ou pour acheter : quelques-uns simplement curieux regardoient les marchandises. Il y avoit une seule boutique d'ustensiles de cuivre de Iécatherinebourg. On vendoit aussi du vin, on buvoit largement, & on cuisoit dans les rues de petits gâteaux. On voyoit ça & là des troupes de mendians, qui assis auprès du feu chantoient des cantiques & recevoient de temps en temps de leurs auditeurs qui n'étoient pas en petit nombre, quelque argent ou morceau de pain.

Après avoir joui de ce spectacle pendant tout un jour, je laissai Irbit & la foire, & me rendis à Tioumenne. Cette ville est assez grande, presque toute en bois & même entourée de remparts de bois : on y voit neuf églises & deux couvens, dont l'un est de filles : elle est sur la rive méridionale de la Toure, & au lieu d'être le long de cette rive, elle s'étend dans les terres. Elle est traversée par une riviere qui se jette dans la Toure à l'extrémité de la ville.

J'allai de Tioumenne à Mirime & je voulus y changer de chevaux; mais les Tatares de ce village qui descendent des Boukhares, prétendent qu'en vertu de leurs anciens privileges, ils sont exempts de tout devoir, même de celui de fournir des chevaux. Ils m'exposerent leurs raisons avec une telle éloquence, qu'il me parut prudent de m'y rendre : je demandai seulement à voir leurs privileges; ils me dirent qu'on les gardoit chez leurs freres dans le village voisin. Cependant il y avoit un assés grand débat entre les Tatares de Mirime & ceux de Tourbinne : ces derniers me conseilloient d'obliger les autres à me louer des chevaux, disant qu'ils le devoient, & qu'oubliant ainsi l'honneur & le ciel, ils méritoient d'être bâtonnés. Les Tatares de Mirime m'en disoient autant de ceux de Tourbinne & chaque parti vouloit que je bâtonasse l'autre.

J'engageai ceux de Tourbinne à me mener à Tobolsk, où je trouvai mes compagnons de voyage en aussi bon état que je le desirois, & avec eux un chirurgien que nous avoit laissé l'amiral Béering, par ordre du sénat.

Avant de parler de cette ville & du ſéjour que j'y fis, je dirai quelque choſe de certains uſages que j'ai remarqués. Il y a en Sibérie pluſieurs bourgs entourés d'un rempart de bois; on les nomme ſlobodes dans la province de Tobolsk; on y voit peu d'autres fortifications, ſi ce n'eſt à Tobolsk même. On ne craint que les Bachkires, les Kalmouckes & les Coſaques : la guerre que font ces peuples n'étant qu'un brigandage & conſiſtant en courſes qu'ils font à cheval, il ſuffit, pour s'en préſerver, de s'entourer d'un retranchement que leurs chevaux ne puiſſent franchir : leurs armes ne ſont ordinairement qu'un arc & des fléches.

CHAPITRE X.

Carnaval de Tobolsk. Mariage tatare.

JE ne vis rien de particulier à Tobolsk juſqu'au 17 février : mais ce jour, qui fut le premier du carnaval, tout ſembla revivre. Les gens les plus conſidérables ſe rendoient viſite & ſe donnoient des divertiſſemens. Quant au peuple il étoit comme fou : ce n'étoit jour & nuit que promenades,

cris, tumultes, batteries. Il étoit difficile d'aller dans les rues, tant il y avoit d'hommes, de femmes, de bêtes & de traîneaux. En passant pendant la nuit devant une auberge, j'y vis un divertissement des plus singuliers. Un assés grand nombre d'hommes avoient fait un tas de neige devant la maison au bord d'une petite riviere : ils s'étoient assis sur cette neige, & là chantoient & buvoient avec délices. Lorsqu'ils n'avoient plus à boire, un d'eux alloit au cabaret, rapportoit de nouvelles provisions & avec elles un redoublement de joie : ils ne paroissoient pas sentir le moindre froid, & ils invitoient les passans à prendre part à leurs plaisirs. L'amusement des femmes étoit la promenade ; il y en avoit jusqu'à huit sur le même traîneau : on en remarquoit souvent qui se ressentoient des fumées du vin. On s'entretenoit chaque matin des tumultes, des batteries, des déportemens de la nuit. Un bas officier de la flotte dépouilla une femme dans la rue, & la batit si cruellement sur tout le corps avec une garcette, qu'elle en mourut quelques jours après.

Je fus bientôt obligé de retourner à Iécatherinebourg pour y voir le

gouverneur, qui étoit dangereuſement malade.

En paſſant au village de Pekhter, j'entrai dans une maiſon des Tatares tobolskains : chez eux, les bœufs, les veaux, les moutons, les femmes, les vaches, les hommes, & les enfans vivent en ſociété.

Je vis dans Pekhter un enfant qui portoit trois amulettes : elles étoient attachées au cou & pendoient ſur les épaules. Celle du milieu étoit la plus grande & de forme quarrée : il y avoit au-deſſous un rang de coraux terminé par un grelot rond. De chaque côté de cette amulette, une autre triangulaire un peu plus petite pendoit à un fil garni par en-haut d'une couple de coraux ; elles étoient toutes trois dans du cuir. Les amulettes ne ſont autre choſe que des ſentences de l'alcoran, qu'il faut acheter de l'abiſſ ou prêtre ; elles conſervent en ſanté, dit-on, l'enfant qui les porte : les peres en achetent le plus qu'ils peuvent, & il n'y a pas un ſeul enfant qui n'en ait une pour le moins.

Dès que je vis que la ſanté du gouverneur ſe rétabliſſoit, je repris la route de Tobolsk, & je retrouvai cette ville auſſi paiſible que je l'avois laiſſée tu-

multueuse. On y prioit, on y jeunoit: une cérémonie faite le trois mars par l'archevêque dans la cathédrale, augmenta cette ferveur. On célébra la béatitude des czars sanctifiés, de toutes les saintes personnes de la famille royale, des saints patriarches & de plusieurs saints du commun, au nombre desquels on mit le Iermak qui conquit la Sibérie. Au contraire on lança solemnellement la grande excommunication contre les incrédules, les hérétiques, tels que les luthériens & les réformés, contre ceux qui avoient fait schisme dans l'église, comme les catholiques romains. On n'entendit pendant le carême ni chants, ni divertissements : on ne pouvoit pendant ce saint temps ni fiancer ni épouser, & s'il n'y avoit point eu de Tatares en cet endroit, nous n'aurions satisfait en rien notre curiosité.

Il y eut au village de Sabanaka une noce tatare: nous nous y rendîmes le matin vers les huit heures. Nous allâmes à la maison où se devoit faire la cérémonie; on nous conduisit avec les autres étrangers dans une chambre particuliere, où l'on nous avoit préparé des siéges : nous retrouvâmes ici les bancs

larges & bas que nous avions vûs chez tous les Tatares. Ces bancs étoient couverts de tapis, ainſi que la table ſur laquelle étoit un gâteau de gros raiſins & de noix de cedre. Dès que nous fûmes dans cette chambre, on nous ſervit ſelon l'uſage ruſſe, du brandevin & enſuite du thé. On nous dit qu'il y avoit des chevaux raſſemblés dans la ville, qui devoient faire une courſe juſqu'à cette maiſon : c'eſt un uſage fort ancien. Afin qu'il ſe trouve toujours des cavaliers & des gens qui veuillent louer des chevaux pour cette courſe, la fiancée & le fiancé donnent pluſieurs prix, dont le plus conſidérable eſt à celui qui arrive le premier, & ainſi des autres. Le fiancé donnoit cette fois une piece de kamka rouge, une peau de renard, une piece de kham verd, un piece de tchandar blanc, une peau de cheval rouge. La fiancée donnoit une piece de kamka violet, une piece de drap boukhare, nommé darei, moitié laine & moitié ſoie, rayé de blanc & de rouge, une peau de loutre, une piece de kitaica rouge, une peau de cheval rouge. On attachaces prix à de longues perches que l'on planta devant la maiſon. On les rangea ſelon leur valeur dans l'ordre

ſuivant ; le kamka violet, le kamka rouge, le darei, la peau de loutre, le kitaica, la peau de renard, le kham verd, le tchandar, les peaux de cheval. Il y avoit donc en tout dix prix, pour les dix premiers qui arriveroient. A onze heures on en vit trois ; c'étoient trois jeunes garçons ruſſes, qui portoient des culottes blanches : on leur donna les trois premiers prix. Trois autres arriverent quelque temps après, & ainſi de ſuite. Preſque tous étoient de jeunes garçons ruſſes ou tatares, & portoient auſſi des culottes blanches. On donna les dix prix aux dix premiers qui arriverent, mais on nous dit que ces prix n'étoient pas toujours diſtribués ſans partialité.

Il y avoit près de là deux tables, & ſur chacune un inſtrument tatare ; il étoit fait d'un vieux pot, ſur lequel on avoit tendu un cuir : les muſiciens frappoient ſur ces pots comme un tambour ſur ſa caiſſe, avec cette différence qu'ils battoient moins bien. Ce concerto ne nous flatta pas : cependant une foule de Tatares entouroient ces joueurs.

Nous allâmes dans la chambre du fiancé : elle étoit remplie de gens qui buvoient, & deux muſiciens tatares

augmentoient la joie. L'un avoit un tuyau percé de quelques trous, duquel il tiroit des sons, en mettant tout entier dans sa bouche le bout par lequel il souffloit : l'autre avoit un violon ordinaire. Ils nous jouerent quelques morceaux qui n'étoient pas trop mauvais, un entre autres qu'ils trouvent très-beau & qu'ils nous firent remarquer : ils nomment ce morceau iermak, & nous dirent qu'il fut composé lorsque Iermak conquit leur pays.

Nous retournâmes dans la chambre où nous avions pris du thé. On nous dit peu de temps après que les parens & conducteurs du fiancé le conduisoient dans la cour. Il en fit le tour trois fois, & lorsque au premier tour il passa devant la chambre de la fiancée, on en jetta par les fenêtres, beaucoup de petits morceaux de drap, sur lesquels le peuple se précipita. Le fiancé portoit une longue robe tatare de couleur rouge & à boutonnieres brodées en or. Il avoit un bonnet rond à la tatare, de couleur rouge & orné de fils d'or. Il monta dans une chambre où deux abiss & l'akhoune, c'est-à-dire l'évêque du pays, étoit assis sur un banc tatare avec deux hommes qui représentoient les peres

des fiancés. Les deux conducteurs du fiancé entrerent les premiers & vinrent demander à l'akhoune si on pouvoit commencer la cérémonie, l'akhoune l'ayant permis, le fiancé entra. Ses conducteurs lui demanderent s'il vouloit épouser une telle : à l'instant un des abiss envoya faire à la fiancée la même demande. Lorsqu'on eut rapporté son oui, & que les peres eurent donné le leur, l'akhoune exposa au fiancé les loix du pays touchant le mariage : la principale étoit qu'il ne pouvoit prendre aucune autre femme sans le consentement de celle qu'il prenoit actuellement. Le fiancé ne répondit point, mais ses conducteurs promirent pour lui, qu'il observeroit ces loix : cela fait, l'akhoune le bénit & termina la cérémonie par une espece d'éclat de rire, auquel on répondit de la même maniere.

Plusieurs personnes donnerent comme présent de noces, chacune un pain de sucre : ce fut pendant la cérémonie. Lorsqu'elle fut près de finir, ces pains furent mis en morceaux, & ces morceaux sur des assiettes, les plus gros à part. Ceux-ci furent distribués aux prêtres & le reste aux assistans : nous en eûmes

aussi chacun un morceau, pesant environ deux onces.

Au sortir de cette chambre nous revînmes dans la premiere où nous étions entrés : on nous y apporta du riz cuit, des pois, du bœuf, de l'agneau. Nous retournâmes bientôt à Tobolsk & nous apprîmes quelque temps après que la noce avoit duré trois jours, pendant lesquels on avoit bû & mangé de toutes ses forces.

Il est permis à tous ceux qui le veulent de voir cette cérémonie du fiancé, mais il n'en est pas ainsi de celle de la fiancée, qui se fait la veille de la noce : il n'y a gueres que les proches parens ou les intimes amis qui puissent y être. M. Muller ayant eu ce plaisir, m'a fait part de ce qu'il a vû.

Une troupe de femmes & de filles parentes de la fiancée se rendirent chez elle la veille du mariage : c'étoit sans doute pour pleurer sa virginité, comme c'est l'usage en Russie parmi le peuple : toute la chambre étoit si pleine qu'on auroit eu peine à y trouver place. On commença par manger, & bientôt on entendit un violon & une flûte tatare ; cependant de petits garçons dansoient & chantoient : il y avoit avec eux un

homme qui recevoit de temps en temps quelques copekes pour les musiciens & les danseurs, & faisoit ensuite de pompeux éloges de la générosité des convives.

La fiancée assise derriere un rideau, étoit entourée de plusieurs filles. M. Muller parvint à elle avec quelques livres de raisin, qu'il offrit comme présent de noce. Elle étoit sur un tapis étendu à part pour elle, & avoit à ses côtés une jeune fille de ses compagnes : un grand drap blanc les couvroit toutes deux. Les filles & femmes qui étoient présentes venoient l'une après l'autre embrasser la mariée, & se retiroient.

Enfin parurent deux hommes de la part du marié : ils se placerent au milieu de la chambre & chanterent l'hymne de la fiancée. Le ton en est assés chétif & les paroles ne valent pas mieux. Tandis qu'on les chantoit, plusieurs filles & femmes pleuroient, & on entendoit aussi la fiancée sangloter un peu. Ce jour-là le fiancé ne doit pas paroître. Lorsque le chant fut fini, les chanteurs & d'autres hommes qui les accompagnoient, vinrent derriere le rideau, & prenant par les quatre coins le tapis sur lequel étoit la mariée, l'enleverent elle & sa compa-

gné, toujours enveloppées du drap blanc, & la porterent dans une autre maison, qui n'étoit pas celle du fiancé. On y avoit porté des lumieres, & les musiciens commencerent à jouer. On remit encore ici la mariée derriere un rideau, sur le même tapis : elle y trouva des parentes du fiancé qui l'embrasserent & la consolerent. La symphonie, les danses, les chants recommencerent, & la mariée resta dans cette maison toute la nuit & le jour suivant, qui fut celui de la noce, jusqu'à ce que le marié vint la prendre & l'emmenât chez lui.

CHAPITRE XI.

Spectacles, dévotions tatares. Antiquités. Départ de la flotte.

LE terme des jeûnes étant arrivé, fut aussi le terme de la tristesse où Tobolsk étoit plongé. Pâques fut célébré dans cette ville, comme il l'est en Russie par le peuple.

Nous allâmes à un spectacle qui nous rappella ceux de Iécatherinebourg. Le premier acte commença par des chants : ensuite un petit garçon vint souhaiter à l'assemblée les bonnes fêtes de Pâques.

Celui-ci ſortant il en vint un autre, habillé de noir de la tête aux pieds & tel que l'on peint le diable : il faiſoit marcher devant lui un vieillard à cheveux gris, qui haletant beaucoup, repréſentoit au petit diablotin la foibleſſe de ſon âge. Celui-ci lui ayant fait toutes ſortes d'eſpiégleries, lui mit autour du cou un ſerpent empaillé, qui avoit une pomme à la gueule, & le vieil Adam tomba comme mort. La mort entra, ſa faux à la main, & voulut enlever le cadavre ; mais le Diable s'y oppoſa, faiſant des ſingeries de toute eſpece. Enfin Jeſus-Chriſt parut : c'étoit un jeune homme aſſez mal vêtu, qui d'une main tenoit une croix, de l'autre une couronne. A ſon aſpect le Diable effrayé s'échappa le plutôt qu'il put. La vertu de la croix donna au vieil Adam une vie nouvelle : le Seigneur ordonnant qu'il ſe levât, lui mit ſur la tête la couronne d'or qu'il lui avoit préparée ; le vieillard tranſporté de joie ne ſavoit comment témoigner ſa reconnoiſſance : cependant il remercia poliment le Sauveur, qui lui dit de le ſuivre au ciel, & ils s'en allerent.

Le ſecond acte repréſentoit les dix commandemens, & ne contenoit rien qui mérite d'être rapporté.

Le ſujet du troiſieme acte étoit le baptême. Un jeune homme affublé d'une peau déchirée ſur laquelle on voyoit un filet, ouvrit la ſcene ; il étoit orné d'un ſabre & d'un carquois plein de fleches : c'étoit un ſeigneur oſtiake. Après qu'il eut vanté ſa bravoure, deux autres hommes demi-nuds, mais ſans carquois, fleches ni ſabres, s'approcherent du ſeigneur, ſe ſaiſirent de lui malgré ſes efforts, lui oterent tous ſes habits, excepté la culotte, firent apporter une cuve, le mirent dedans & l'arroſerent largement de trois ou quatre ſeaux d'eau. Il renonça pour lors à ſa fourure & à tout ce qu'il avoit : tel fut le baptême.

Il vint enſuite deux bouffons aſſés inſipides, & le ſpectacle finit comme il avoit commencé. Le Diable, le vieil Adam, la mort & Jeſus-Chriſt reparurent : un petit garçon prononça une eſpece de diſcours qui fut ſuivi de chants. Toutes ces pieces étoient verſifiées, & les jeunes gens qui les débiterent, le firent avec une aſſurance étonnante : c'eſt ſans doute parce qu'étant ſous la diſcipline du clergé, ils ſont exercés à ces jeux.

Il y eut encore ce même jour une ſo-

lemnité que je ne vis pas, mais le hazard fit que M. Muller en fut ſpectateur. Il trouva ſur une montagne qui eſt à un quart de lieue de la ville, une maiſon qui paroiſſoit n'avoir qu'une chambre : il y deſcendit par des marches baſſes, & y vit pluſieurs bieres qui n'étoient pas fermées. On les avoit remplies de cadavres, qui étoient ceux des perſonnes mortes de mort violente ou ſans ſacremens. Il y avoit auprès de ces morts, beaucoup de vivans qui leur étoient parens ou amis : il y en avoit auſſi qui ne leur appartenoient en aucune maniere, mais qui venoient leur dire adieu. Quoique nous ne ſoyons pas de leurs amis, diſoient-ils, ils peuvent dire un mot en notre faveur. Ces corps reſtent dans cette chambre tout au plus un an, & il y en a beaucoup qu'on n'y laiſſe pas auſſi long-temps. Ceux qui meurent de la ſorte entre les deux jeudis qui précedent la Pentecôte, ſont privés de ſépulture & dépoſés dans cette maiſon juſqu'au jeudi le plus voiſin de cette fête. S'ils meurent ce jeudi même, ils ſont privés de ſépulture une année entiere; mais s'ils meurent un jour auparavant, ils ſont délivrés le lendemain. L'archevêque de Tobolsk va ce

jour-là en procession avec son clergé à cette espece de purgatoire, & après quelques prieres il déclare que Dieu remet aux morts qui sont dans ces bieres, les péchés qu'ils ont commis, soit par négligence, soit en abrégeant leur vie.

On passa gaiement les fêtes de Pâques à recevoir & faire des visites. Le peuple s'amusa à sa maniere, mais avec moins d'extravagance que pendant le carnaval : ce dont il s'occupa le plus, fut le commerce des filles publiques, qui ne sont pas rares à Tobolsk. Je n'avois vû nulle part tant de gens sans nez, que j'en vis ici. Le froid ne peut pas en être cause, car il y est moins vif, ou du moins ne l'est pas plus qu'à Péterbourg, où presque tous les habitans ont leur nez. Il faut donc l'imputer au mal de Naples, qui doit être ici fort commun. On n'y a que le chirurgien major de la garnison qui ne guérit pas gratis les bourgeois, & beaucoup de pauvres gens sont hors d'état de payer les remedes.

Le bâtiment construit ici, qui devoit aller par l'Ob & la mer glaciale, à l'embouchure de l'Ienisei, fut lancé à l'eau le deux mai. L'eau ayant

fait relever l'extrémité du chantier, il fallut la couper : de plus on jetta une ancre à quelque diſtance du navire, & on le mit tout-à-fait à l'eau en tirant le cable de cette ancre. Il avoit la forme d'une chaloupe, mais il étoit plus gros, couvert, & monté de huit canons : il avoit ſoixante-dix pieds de long, & quinze pieds deux pouces de large. Dès qu'il fut tout-à-fait à l'eau, on tira de la citadelle trois volées de canon, & le navire répondit par une ſalve générale. Le gouverneur & le ſous-gouverneur, qui tandis qu'on le lançoit étoient ſur le rivage, ſe rendirent à bord. On y avoit préparé un repas pour eux & leur compagnie, on y but long-temps, toujours au ſon des trompettes & au bruit de l'artillerie, & la fête finit très tard. Le commandant du navire étoit un lieutenant de la flotte, appellé Ovtſinne ; ce navire fut nommé le Tobol par le gouverneur.

Il mit à la voile le 14 mai. Tous ceux qui avoient été de la fête précédente, étoient encore à bord. Lorſqu'il paſſa devant la citadelle, il fit une ſalve générale, à laquelle elle répondit par trois volées de canon. On but encore juſqu'au ſoir & toujours au bruit de l'artille-

tie. Ce navire avoit à sa suite quatre dotchennikes qui portoient les provisions. Un dotchennike est un grand bateau couvert. Ceux qui remontent la riviere ont un gouvernail : ceux qui la descendent ont une longue poutre à l'avant & à l'arriere, comme les bateaux du Volga. L'équipage du navire étoit de cinquante soldats, vingt-quatre bateliers & deux matelots. Le lendemain du départ, un soldat & un batelier se noyerent en carguant les voiles, & comme on juge volontiers à Tobolsk du succès des entreprises par les commencemens, on y prit cet accident pour un présage funeste.

M. Muller & moi nous allâmes à l'endroit où l'on dit qu'étoit l'ancienne Sibir, résidence des souverains de la Sibérie. Il est sur la rive droite de l'Irtich, à quatre lieues & demie de Tobolsk, & on n'y voit plus qu'un vieux mur tombé en ruine. Au-dessus & près de cet endroit, il y a un petit ruisseau nommé Sibirka, qui se jette dans l'Irtich. Il paroît que cette ancienne ville a donné son nom à tout le pays & à ce petit ruisseau qui en étoit voisin.

CHAPITRE XII.

Tobolsk. Habitans de cette ville.

TObolsk est situé sur l'Irtich, à cinquante-huit degrés douze minutes de latitude : c'est la capitale de la Sibérie. On la divise en haute & basse ville : la ville haute est sur une colline à l'orient de l'Irtich, & la ville basse dans la plaine, entre la colline & la riviere. Ces deux villes en font une fort considérable, mais toutes les maisons y sont en bois. La ville haute est nommée proprement la ville; on y voit une citadelle en pierre & presque quarrée, dans laquelle il y a une maison marchande bâtie en pierre, ainsi que la chancellerie & l'archevêché. Outre la maison marchande dont j'ai parlé, il y a dans la ville haute & dans la ville basse, un marché pour les denrées & les quincailleries.

Le clergé ne s'y est point encore accrû comme dans les villes russes : il n'y a dans la citadelle que deux églises en pierre, & hors de la citadelle, que deux églises en bois, & un couvent; la basse ville n'a que sept paroisses & un couvent en pierre.

La ville haute n'est point exposée

comme l'autre aux inondations; mais il faut aller chercher l'eau jusques dans la basse ville. Il est vrai que l'archevêque a un puits qu'il s'est fait creuser à grands frais, & qui est profond de trente toises; mais il n'y laisse puiser que ses domestiques: cette incommodité, toute grande qu'elle est, n'est pas la plus considérable. Du côté de la montagne, vers l'Irtich, il se détache tous les ans de grandes masses de terre, & souvent les habitans sont obligés de déloger, d'abattre leurs maisons trop voisines du bord, & de les rebâtir plus loin. Je ne crois pas qu'on aille bâtir des maisons au raz de cet escarpement, & j'en ai cependant vû dont les poutres de l'empatement sailloient au-delà. On m'a dit que la maison marchande touchoit autrefois ce bord escarpé, & qu'il a fallu l'abattre. L'ancien gouverneur, le prince Gagarin, observa de près cette chute des terres, & la crut occasionnée par la Tobol, dont l'embouchure est directement vis-à-vis de la citadelle. Il fit donc creuser un nouveau lit pour cette riviere par les prisonniers Suédois qui étoient alors à Tobolsk, & ce remede eut quelque effet; mais l'expérience a fait voir qu'il ne suffit pas. Pour moi je chercherois la

cauſe de ces éboulemens dans la nature des terres ; elles ſont ici fort argilleuſes. elles ne tombent qu'au printemps, & c'eſt préciſément lorſque l'Irtich enfle. Je crois auſſi que l'eau ſappant le rivage en emporte le deſſous, & fait tomber le deſſus ; cette cauſe eſt très-vraiſemblable, & on peut s'en aſſurer, lorſqu'on va de la ville haute vers le nord, le long du rivage : on y trouve non-ſeulement pluſieurs crevaſſes que les pluies ont faites & qui s'étendent de l'Irtich à l'orient à plus d'un demi-verſte, mais auſſi, pluſieurs petits lacs voiſins l'un de l'autre & formés ſeulement par l'eau de la pluie qui a creuſé le terrein. *

Il eſt fort incommode à Tobolsk d'habiter les rues non pavées : le ſol étant par-tout argilleux, on y trouve tant de boüe au printemps, que l'on peut à peine y paſſer : il n'y a même en été aucun endroit parfaitement ſec, ſi ce n'eſt dans la ville haute où la chaleur du ſoleil eſt plus vive.

Si on vouloit donner à Tobolsk des armes parlantes, ce devroit être une vache : je n'en ai vu dans aucune ville en

* Cette eau ayant un effet auſſi conſidérable, la riviere ne doit-elle pas en avoir un pareil, ou même un plus grand ?

auſſi

auſſi grand nombre que dans celle-ci. De quelque côté qu'on aille en hiver, on y voit des vaches, mais au printemps & pendant l'été elles y fourmillent : j'ai fait auſſi une obſervation ſur les chats de Tobolsk ; la plûpart ſont rouges.

L'Irtich eſt la principale riviere qui paſſe à Tobolsk : la ſource en eſt loin de là dans le pays des Kalmouckes. Il traverſe après un long cours, un lac ſitué dans le même pays & nommé Nourſaïſſanne en langue kalmoucke.

Les eaux de cette riviere ſont toujours bourbeuſes : ſelon le rapport des voyageurs, celles de la Tòbol ſont beaucoup plus pures, & un mille au-deſſous de l'embouchure de cette riviere, on peut les diſtinguer encore des eaux de l'Irtich : c'eſt ce que je n'ai pu faire.

Tobolsk a beaucoup d'habitans ; il y en a un quart à peu près qui ſont tatares, les autres ſont ruſſes & preſque tous exilés ou fils d'exilés. Tout y eſt à ſi bas prix qu'un homme y vit bien à raiſon de dix roubles ou ſoixante-ſix livres treize ſols par an : auſſi la fainéantiſe y eſt portée au ſuprême degré. On y trouve cependant des ouvriers de toutes les ſortes ; mais il eſt ſi difficile de les faire travailler, qu'on s'eſtime fort

heureux lorſqu'on en tire quelque ouvrage : on ne le peut quelquefois qu'en y employant la force. C'eſt le bas prix du pain qui cauſe cette pareſſe : contens de ne pas mourir de faim & de miſere ils ne penſent point au lendemain, & n'amaſſent jamais un ſeul copeke pour le cas de maladie ou de néceſſité. Lorſqu'ils n'ont plus rien, ils travaillent deux heures & gagnent de quoi vivre pendant une ſemaine.

Le ſous-gouverneur d'Irkoutsk & tous les voivodes de Sibérie, ſont ſubordonnés au gouverneur de Tobolsk, mais il ne peut nommer à ces emplois ; c'eſt un droit de la chancellerie de Sibérie qui réſide à Moſcov.

Le gouverneur de Tobolsk, le ſous-gouverneur d'Irkoutsk, & les autres officiers de la chancellerie reçoivent des appointemens de l'impératrice : c'eſt un uſage nouveau, qui ne s'eſt encore étendu ni aux gouverneurs des autres provinces, ni aux voivodes de Sibérie.

Il y a ici deux ſecrétaires de la chancellerie du gouvernement, qui nonobſtant tout changement de gouverneur conſervent leur place : ce ſont donc des gens d'importance, des gens ſalués

des grands & des petits : un coup d'œil de leur part a plus d'effet que les ordres du gouverneur. Les principaux officiers de la garniſon ſe ſoumettent à ce qu'ils deſirent : enfin ils ont ſur toute la ville une autorité preſque illimitée.

Le gouverneur de Tobolsk chomme exactement les fêtes de ceux de ſa famille; il y invite tous les officiers & tous les négocians : il fit toujours inviter auſſi les voyageurs de Kamtchatka, & les fit manger avec les officiers & le clergé. Les viandes étoient apprêtées à la ruſſe & de très-bon goût : on ſervit abondamment des vins de grand prix. On danſoit après le repas juſqu'à ſept ou huit heures du ſoir, excepté en carême. Pendant notre ſéjour à Tobolsk il y eut beaucoup de ces fêtes. On célebre exactement le jour de la naiſſance & celui du patron de chaque membre de la famille : celle du gouverneur de Tobolsk eſt fort nombreuſe, & il eſt exact à ſolemniſer ces fêtes ; le ſous-gouverneur & les ſecrétaires ne le ſont pas moins : il y en a donc toujours dans cette ville, & ceux qui aiment à boire y ſont dans un lieu de délices.

Ces repas ne ſont pas auſſi diſpen-

dieux qu'on pourroit le croire : chaque marchand invité y laisse au moins sa demi-rouble & quelquefois la rouble entiere : ils se piquent en ce point de générosité, & comme il sont en grand nombre, ils peuvent aisément payer ces repas, sur-tout quand il ne s'y trouve point de voyageurs de Kamtchatka, qui boivent autant de vin dans deux mois que cent marchands dans deux années. Lorsque ceux-ci veulent boire plus que de coutume, on leur sert de l'hydromel au lieu de vin, & il faut qu'ils se contentent de l'honneur d'être invités chez un grand.

Les Tatares de Tobolsk descendent en partie de ceux qui s'y étoient établis avant la conquête de la Sibérie, & en partie des Boukhares qui s'y sont établis peu à peu avec plusieurs privileges & la permission du grand duc. Ils y vivent tranquillement, & subsistent de leur commerce. Il n'y a point d'artisans parmi eux. Ils regardent la débauche comme très-honteuse : ceux qui boivent du brandevin sont notés d'infamie. Je n'ai point eu d'occasion de voir leurs cérémonies. Ils professent la religion mahométane, & pourroient par conséquent prendre autant de femmes qu'ils

ſeroient en état d'en entretenir : cependant on les oblige à ſe borner à quatre, & comme ils vivent parmi des chrétiens, il eſt rare qu'ils en aient plus d'une.

CHAPITRE XIII.

Circonciſion tatare.

C'Eſt par la circonciſion que les Tatares ſont faits muſulmans : on circoncit à la fois autant d'enfans qu'il s'en préſente depuis ſix juſqu'à quatorze ans. La cérémonie commence par un repas où l'akhoune tient la premiere place, & dans ſon abſence un prêtre d'un ordre inférieur. Les Tatares ſéculiers s'aſſeyent près de lui ſur de larges bancs, & la cour de la maiſon eſt ordinairement remplie. Auſſi-tôt après le repas, on prend le thé; enſuite, autant d'hommes qu'il y a d'enfans les apportent à la compagnie, & l'abdal prie l'akhoune de le benir, avant qu'il opère ſur ces enfans l'œuvre de la circonciſion : cependant tous les aſſiſtans liſent des prieres. La bénédiction donnée, on reporte les enfans dans la chambre où ils étoient,

on les met ſur un banc large & on étend ſur eux une couverture légere. Le prêtre & la compagnie reſtent dans la chambre où l'on a mangé, lorſqu'il y en a une autre où la circonciſion peut ſe faire, & la mere ſeule eſt préſente : il y aſſiſte rarement d'autres femmes, & même on les fait manger dans un autre maiſon pour plus de bienſéance. Il y a quelquefois des hommes à cette opération. Quand la cérémonie ſe fait chez des gens pauvres qui n'ont qu'une chambre, elle eſt remplie d'hommes & de femmes. L'abdal ayant été béni par l'akhoune, commence l'opération : il tient une aſſiette de bois, ſur laquelle eſt une petite aiguille de bois, une pincette de bois, un vieux raſoir & un peu de coton brûlé : il ſe met à genoux devant l'enfant, lui découvre les pieds & les tient ferme entre ſes genoux, laiſſant à d'autres le ſoin de lui tenir les mains. Enſuite il prend la partie qu'il va circoncire, & repouſſant la ſurpeau, afin qu'elle ne ſoit pas ridée, il paſſe avec la main l'aiguille de bois deſſous cette ſurpeau, de laquelle il pince & attire un petit morceau; puis prenant de la main droite la pincette de bois, il la paſſe ſous l'aiguille & ſur la ſurpeau, de ſorte que

l'on ne voit en-deçà de la pincette, que le petit morceau qu'il a pincé de la main gauche. Alors il prend le rasoir, coupe ce morceau, repousse la surpeau encore plus haut, met sur la plaie un peu de coton brulé, qui à l'instant arrête le sang. Cela fait, il place l'enfant de sorte qu'il ait les genoux élevés & un peu écartés, afin que la partie blessée soit libre de tous côtés & à l'abri de tout frottement : ensuite il le couvre & passe à un autre. A chaque enfant qui est opéré, les assistans jettent des cris de joie, pour témoigner celle qu'ils ressentent en voyant ces enfans devenir musulmans. Pendant la cérémonie on joue d'un petit tambour de basque pour les amuser ou empêcher d'entendre leurs cris. Le petit morceau coupé est triangulaire, & d'environ une ligne & demie de chaque côté. L'abdal le donne à la mere : elle le met dans du coton & le garde précieusement; mais si les enfans n'ont plus leur mere, il jette ces morceaux. Il visite la plaie pendant huit jours, sans y rien mettre, & donne toute son attention à ce que la surpeau ne retombe pas. Il a donc grand soin de la repousser; mais si elle retombe malgré lui, il faut recommencer l'opération avec les

mêmes cérémonies. Il y a des enfans qui souffrent tranquillement cette opération, & d'autres qui s'agitent, qui se révoltent, que l'on a peine à engager au repos & à la patience, & dont on ne vient à bout qu'en leur donnant quelques friandises. Lorsqu'ils appartiennent à des gens riches, cette cérémonie est accompagnée des courses & des divertissemens qui sont en usage aux noces tatares. Aussi les Russes & les Tatares nomment cette cérémonie svadba, c'est-à-dire, noces, & comme quelque temps après la circoncision, les Tatares se font raser la tête, & célebrent ce jour par les mêmes divertissemens, ils disent que pour être un vrai musulman, il faut avoir passé par deux noces avant d'arriver à la véritable. Le thé est la boisson qu'ils aiment le mieux, & dont ils se régalent en ces jours de fête. Celui qu'ils trouvent le meilleur se nomme en russe thé de tuile, parce qu'en effet il en a la forme. Ils le font cuire dans un grand chaudron avec du lait & du beure, & boivent ce mêlange avec délices. La chair la plus délicate à leur goût est celle de poulain.

Ils prient Dieu au lever & au coucher du soleil; ils le prient aussi avant leurs

repas. Je demandai à l'un d'eux ce que ſignifioit certain geſte qui termine toujours leur priere, & qui conſiſte à paſſer la main ſur la bouche; il me demanda vivement pourquoi je joignois les mains avant le repas. Ils changent rarement de religion; quelques-uns cependant ſe font baptiſer; mais ils ſont en horreur aux autres, & ceux qui ſe nomment fideles, leur reprochent d'avoir changé pour s'enivrer à leur aiſe & ſe délivrer de la ſervitude: le dernier de ces motifs eſt vraiſemblablement le principal. Dès la fin du ſiecle paſſé les Tatares s'en plaignirent. Le czar qui regnoit alors, donna ordre d'examiner ceux qui demanderoient le baptême, & de ne le leur conférer que lorſqu'ils paroîtroient convaincus de la vérité du chriſtianiſme; mais on n'a pas été ſévere à exécuter cet ordre.

CHAPITRE XIV.

Départ de Tobolsk. Vierge. Sépulcres tatares.

NOus nous rendîmes de Tobolsk à Abalak. Avant d'y arriver, j'allai

à pied le long des hauteurs jusqu'à Solennoïé, & je vis plusieurs sépulcres tatares; ce sont de petits emplacemens quarrés, hexagones, ou d'autre figure : ils sont entourés de haies & contiennent une ou plusieurs tombes : l'intérieur est ordinairement planté de bouleaux. Souvent ils placent devant ces sépulcres de longues perches pareilles à des mats, au sommet desquelles ils suspendent un arc : on m'a dit que les Tatares qui servent dans les troupes s'étoient attribué ce droit comme une marque de leurs services.

La Vierge d'Abalak est fort célebre : on y va en dévotion pendant toute l'année & on y fait dire beaucoup de messes. On nous dit que l'impératrice Catherine donna sept cents ducats à cette église pour qu'on fît bâtir à l'entour un mur de pierre, mais je n'en vis pas la moindre apparence : il est vrai qu'il y a deux églises, dont une de bois qui est tombée; l'autre où l'on conserve l'image est de pierre : je n'ai pu savoir si on l'a bâtie avec les sept cents ducats.

Nous continuâmes notre route, & j'allai au village de Chachina, qui existe depuis deux ans, & n'a que deux ou

trois maiſons : elles appartiennent à des marchands qui commercent avec les Kalmouckes, & qui ont acheté un terrein de ſept à huit lieues de circuit. Cet endroit eſt fort agréable, & les bleds y viennent bien.

Nous paſsâmes enſuite devant un fort que les Tatares de ce canton bâtirent autrefois pour ſe garantir des Kalmouckes; mais ils n'en ont rien à craindre aujourd'hui, parce que l'empire de Ruſſie s'étend fort au-delà, & ce fort eſt ſouvent déſert.

Nous vîmes quelques jours après un gros village tatare, nommé Outtous; il eſt formé de trois villages, dont l'un eſt d'hiver & les deux autres ſont d'été : c'eſt un uſage commun à tous les Tatares de ce canton. En général les Tatares s'établiſſent loin des villes, les Ruſſes, fort près. J'ai vû quelques maiſons tatares, preſqu'auſſi bien bâties que celles de nos villes.

Après avoir paſſé Outtous, nous revînmes à un endroit où nous avions été la veille; la riviere y fait un circuit de quatre lieues en revenant preſque où elle a paſſé : elle y forme un petit iſthme de ſept toiſes de large. Les Tatares avoient entrepris, il y avoit un an, d'y

creuser un canal qui devoit être achevé cette même année (1734).

Nous achetâmes au village d'Aiou, un esturgeon de cinq pieds de longueur, qui nous couta seize sous, & nos bateliers tatares acheterent aussi pour quatre sous deux cents corassins.

Pour arriver à Tara, nous remontâmes la riviere d'Agarke, qui tombe avec rapidité dans l'Irtich, au-dessous de la ville. Tara est divisé en haute & basse ville. La ville haute est entourée de chevaux de frise, d'un rempart de bois & d'un rempart de terre; il y a sur ces remparts trente pieces de canon. C'est là qu'habitent le voivode & toute la chancellerie. A l'extrémité de la basse ville, il y a un village tatare qui a une mosquée.

Cette ville est petite & pauvre; toutes les maisons, soit publiques, soit particulieres, y sont bâties en bois; on n'y a que les denrées les plus communes: enfin le peuple y est peu nombreux, parce qu'en 1722 on y exécuta par ordre de Pierre le Grand, sept cents habitans, qui refuserent de prêter le serment de fidélité. Ceux d'aujourd'hui paroissent fainéans: pendant toute une semaine que nos bateaux furent dans

l'Agarka, il y eut continuellement sur le rivage une foule de curieux qui les regardoient. Nous n'eumes point dans cette ville l'incommodité que nous avions eue par-tout jusqu'ici : on n'y voit point de tarakanes, & on n'en trouve plus par delà l'Irtich. Lorsque nous partîmes de Tara, on nous donna une escorte de vingt slouchivies, à qui l'on distribua des armes & de la poudre. Ces slouchivies sont des troupes légeres à pied, comme les cosaques le sont à cheval.

Près de l'embouchure de la Tara, est un village tatare, où demeure un kniazès, ou petit prince; il veille sur les Tatares de cette contrée, qu'on appelle iésachnies ou tributaires. Nous fîmes venir le prince à notre bateau : il arriva dans une grande chaloupe à quatre rames, & ses bateliers lui témoignoient beaucoup de respect. Il étoit de belle figure, de moyen âge, & habillé comme les Tatares : il nous fit présent d'un gros agneau. La conversation que nous eumes avec lui, nous fit juger que c'étoit un homme de sens. Ayant vu par hazard une de nos boussoles, il nous dit qu'il en avoit appris l'usage d'un matelot de distinction qui voya-

geoit : les Tatares nomment matelots tous les gens de mer. Il ajouta que l'aiguille aimantée se dirigeoit vers la grande poutre de fer, placée à l'un des bouts de la terre, & qui s'éleve jusqu'à certaine petite étoile. Il nous demanda de l'opium & nous en montra quelque peu, mais qu'on avoit falsifié par le mêlange d'un autre extrait. Quand on en a mangé le soir, nous dit-il, on est le lendemain pokhmiéli, c'est-à-dire, dans l'état où met l'ivresse de la veille. Nous laissâmes le prince très content de nous, & nous reprîmes notre route.

Nous faisions faire ici bonne garde. Nous avions sur la rive orientale le désert barabin, sur l'occidentale le désert cosaque. Les Tatares barabins étant sujets de l'impératrice, nous n'avions rien à craindre de leur part ; mais la horde casatche ou cosaque, visite quelquefois ces déserts. La riviere les empêchant en été de passer dans celui des barabins, le désert qui est de leur côté n'en est que plus dangereux, d'autant plus que de l'Irtich à la horde cosaque, il n'y a que trois jours de chemin : ces brigands courent ce désert, tuent les hommes & emmenent les femmes. Ils traitent pourtant les Tatares moins mal

que les Russes ; ils les font marcher avec eux pendant quelque temps, les battent chemin faisant, les mettent nuds & les renvoient. Ils emmenoient autrefois les Russes en esclavage : j'en ai vû quelques-uns qui leur étoient échappés, & qui se plaignoient extrêmement des traitemens qu'ils en avoient reçûs.

La riviere couloit ici en droite ligne, nous avions bon vent, nous parvînmes bientôt à la riviere d'Om ; elle se jette dans l'Irtich, par la rive droite ; quelques-uns la nomment la riviere noire, parce que les eaux en paroissent noires, quand on les compare aux eaux de l'Irtich : les unes & les autres ne se confondent parfaitement qu'à près d'un quart de lieue au-dessous de l'Om.

Nous passâmes devant le ruisseau de Solonovka, qui vient d'un lac salé, situé vers l'occident, environ à deux lieues dans le désert. Il y a beaucoup de ces lacs dans les deux déserts qui bordent ici l'Irtich. Je vis un directeur des mines, qui avoit demeuré quelque temps à celles de Kolivanne, & qui me donna du sel de ces lacs, qu'il avoit obtenu par la dissolution & la crystallisation. Il étoit parfaitement semblable au sel de Glauber, & les mineurs l'employoient avec

ſuccès au lieu du ſel purgatif anglois.

Le fort de Chéléſinsk eſt ſemblable à tous ceux que nous avions vûs : l'enceinte en eſt aſſés grande. Lorſqu'on voulut y conſtruire un fort, on ne choiſit qu'un petit terrein que l'on entoura d'un rempart de bois ; ce petit rempart ſubſiſte encore, & renferme une chapelle & la maiſon de la chancellerie : il eſt dans l'enceinte du nouveau fort, près de la riviere. On a bâti des caſernes dans ce fort parallelement au petit rempart de bois. Le commandant a le grade de lieutenant : c'eſt un Suédois qui embraſſa la religion grecque dans Tobolsk, en 1731. Il y a dans ce fort une garniſon de ſoixante-dix hommes & quatre piéces d'artillerie. Il n'a pas d'autres habitans que ces ſoixante-dix ſoldats & cent ſlouchivies : ainſi les environs de ce fort ſont incultes ; on y apporte tout de Tobolsk, de Tara ou d'Omsk. Nous n'y trouvâmes un agneau qu'avec beaucoup de peine, & les habitans s'en excuſerent ſur ce qu'ils en avoient perdu depuis peu plus de cent dans le déſert. Ils ſont fort expoſés à ce malheur, parce que les moutons qu'ils menent paître, ſont ſouvent pourſuivis par les bêtes ſauvages, & s'égarent dans les bois. Les habitans

de ce fort ne vivent, pour ainſi dire, que de leur chaſſe : ils font ſécher la chair des bêtes qu'ils tuent, & la gardent pour le beſoin. Tous les toits y ſont de terre & ſans charpente, afin que le feu n'y prenne que difficilement.

Au-delà de Chéléſinsk, nous voyageâmes avec lenteur & difficulté. Les bords de la riviere juſques là couverts d'oſiers & de peupliers, ne l'étoient plus que de vieux bois, que font flotter au printemps les eaux qui débordent. Nous n'avions point eu de vent depuis Chéléſinsk : nos bateliers étoient las de tirer ſi long-temps contre le courant, & ils avoient de plus à marcher ſur ce bois flotté qui couvroit la rive. Nous vîmes à l'occident quelques maiſons, dont la derniere eſt habitée par cinq ou ſix hommes, qui ſe ſont raſſemblés pour chaſſer & pêcher, & qui partagent leurs profits : on les nomme en langue du pays promichlennikes. Ceux-ci étoient de Tara ; ils avoient embraſſé ce genre de vie, parce qu'ils n'avoient pas, diſoient-ils, d'autre moyen de payer l'impôt. Ils font ſécher au ſoleil les iaſſi ou rougets, les truites, les brochets, les tenches, & rejettent dans l'eau les perches & les coraſſins, parce qu'ils ne ſont pas propres

à ſécher. Ils ſechent auſſi les bêtes qu'ils tuent à la chaſſe : on mange en ce pays-ci beaucoup de viande & de poiſſons ſecs. Ils retournent dans leur patrie vers l'automne, avec leurs proviſions, & les y vendent. A l'approche de l'hiver, ils reviennent à leur demeure, ou plus ordinairement à une autre habitation qu'ils ont au bord oriental de la riviere, & ils chaſſent pendant tout l'hiver.

Il y a dans ce canton beaucoup de ſangliers : je n'en ai vû nulle part de plus gros ; cependant on n'y trouve que des oſiers & des peupliers blancs & noirs, peu propres à nourrir ces animaux : ils n'ont à manger que de l'herbe & des racines.

Notre navigation devenoit très-difficile ; les bancs de ſable, les grands détours de l'Irtich, le vieux bois qui couvre les bords de cette riviere, les arbres dont elle eſt remplie dans certains endroits, rendent le trajet de Chéléſinsk à Iamichéva, auſſi pénible que dangereux, ſur-tout lorſque l'on va jour & nuit, comme nous avions preſque toujours fait.

CHAPITRE XV.

Mœurs des bateliers tatares. Incommodités du voyage.

NOus continuâmes notre route avec lenteur malgré le zele & l'ardeur de nos bateliers tatares ; ils ſont en général officieux, paiſibles & de bonne volonté. Nous les avons vûs ſouvent travailler jour & nuit, ſans proférer une ſeule plainte. Un jour que l'eau entra dans notre bateau, ils nous donnerent un exemple frappant de leur bonne volonté. Nous avions beaucoup de cochon fumé, & l'on ſait que toucher cette chair eſt une abomination parmi les Tatares ; mais il falloit au plus vite décharger le bateau ; la néceſſité commandoit, ils obéirent. Une autre fois, un des cochons de lait que nous avions, tomba du bateau dans la riviere ; un Tatare s'y jette auſſi-tôt, le ſuit à la nage & nous le rapporte.

Nous avons vû ſouvent avec quelle ardeur ils ſe ſecourent. Entre Chéléſinsk & Iamichéva, il falloit que trois ou quatre d'entre eux allaſſent devant la barque en nageant ou marchant dans

l'eau pour ſonder la riviere & nous empêcher de donner ſur des bancs de ſable : un d'eux qui ne nageoit pas bien, choſe extraordinaire dans un tatare, couroit riſque de ſe noyer dans un creux où il tomba ; dès que ceux du bateau s'en apperçurent, trois ou quatre ſauterent à l'eau, allerent à ſon ſecours & le retirerent.

Nous n'avons remarqué en eux nul penchant au vol ; en effet ils ſont renommés pour leur fidélité ; ils méritent auſſi de l'être pour leur franchiſe. Ils ne font point de ſerment ; un ſimple coup frappé dans la main eſt un lien plus fort pour eux que les ſermens pour pluſieurs chrétiens. Zélés pour leur religion, ils en rempliſſent les devoirs avec la plus grande exactitude ; je les ai toujours vûs commencer & terminer leur repas par une priere ; ils ne mettent jamais à la voile, qu'ils n'aient crié leur ſouhait de bonheur.

Ils ſont preſque tous maigres & baſannés ; leurs cheveux ſont noirs. Lorſqu'ils ont des proviſions, ils mangent quatre fois par jour : leur nourriture ordinaire eſt l'orge ; ils le mangent un peu rôti, mais lorſqu'ils veulent ſe régaler, ils le font cuire de nouveau dans une

poele avec un peu de beure : ils aiment beaucoup la chair de poulain, mais ils ne peuvent pas toujours en avoir. D'ailleurs ils ſont peu délicats ; je les ai vûs tirer du feu des morceaux de viande preſque tout pourris & les manger de grand appétit. Nos tatares ſe firent à Omsk, à Tara & quelquefois auſſi dans la route, un ragoût qu'ils nomment bichbarmak, ce qui, traduit littéralement, ſignifie le ragoût des cinq doigts : on peut le faire avec quelque animal que ce ſoit, mais il faut qu'il ſoit mangé tout entier dans le même repas.

Curieux de les voir faire ce ragoût, nous leur achetâmes un agneau. La deſcription de leurs cérémonies ſatisferoit davantage, ſi l'on ſavoit ce qu'il y entre d'idées religieuſes : mais n'ayant pu en être inſtruit, je dirai ſeulement ce que j'ai vu. La choſe fut commencée par trois Tatares, dont l'un faiſoit l'office de boucher. Après avoir lié les pieds de l'agneau, ils le porterent au côté du bateau qui regardoit le midi, c'eſt-à-dire la Mecque, lui tournant la tête vers ce côté ; ils s'y tournerent eux-mêmes & firent leur priere accoutumée. Enſuite le boucher égorgea l'agneau, & laiſſa couler le ſang dans la

riviere : lorſque l'animal fut mort, il verſa de l'eau ſur la bleſſure, le mit à terre & le dépeça; il abbatit d'abord le pied droit de devant, enſuite le gauche, enfin les deux derniers dans le même ordre; puis coupant près de la gorge & des deux côtés du ſternum, il enleva la peau reſtée ſur cet os avec la chair de deſſous qu'il mit de côté. Il ſuſpendit l'animal à une corde par les pieds de derriere, lui coupa la tête, fendit la peau du haut en bas, coupa les parties & les jetta; alors il tira toute la peau, coupa la poitrine, enſuite le ventre : le nombril & la veſſie furent jettés à l'eau. Le cœur fut inciſé en pluſieurs endroits & tout le ſang que l'on en tira fut jetté, ainſi que le ſang du foie & des autres inteſtins. L'eſtomac & les boyaux furent preſſés avec les mains & lavés dans l'eau chaude. Les glandes du méſentere furent jettées; les inteſtins étant tirés, on coupa les quartiers de devant, puis les côtés & les quartiers de derriere : juſques-là le Tatare qui ſervoit de boucher avoit tout fait avec ſes deux aides, mais tous les autres ſautant alors aux quartiers de l'agneau, oterent la chair de deſſus les os & la couperent en petits morceaux. Le petit morceau

du ſternum fut rôti ſur les charbons & mangé comme un mets friand ; ils firent cuire en même temps les os avec ce qui reſtoit deſſus, & après avoir fait leur priere, ils mangerent avec les doigts ſans couteau ni fourchette. Enſuite ils paſſerent aux inteſtins & de-là vinrent à la viande : tout fut expédié de la même maniere & avec une promptitude qui nous fit plaiſir. L'agneau fut mangé par vingt Tatares ; ils commencerent la cérémonie à dix heures du matin : il me paroît que le principal, le divin de ce repas eſt de n'y employer que les doigts.

Dans notre voyage par eau nous n'eumes aucune autre incommodité que celle des couſins, mais il y en eut toujours ſur notre bateau. Ils s'attachent au premier endroit de la peau qu'ils trouvent découvert, y enfoncent leur aiguillon, pompent le ſang juſqu'à ce qu'ils en ſoient pleins & recommencent à voler : ils tourmentent ſi fort les vaches dans Ilimsk, qu'ils en font mourir. Ces petits animaux ſont fort délicats ; il ne faut pour les tuer, que les toucher légèrement. Lorſqu'on les tue à l'endroit qu'ils piquent, il y reſte un peu de l'aiguillon & la douleur eſt plus vive ; à l'endroit de la piquure il ſe

forme communément une tache rouge qui passe ensuite, mais il y a des personnes à qui cette piquure cause des ampoules semblables à celles que cause l'ortie. On se garantit de ces animaux en s'entourant la tête d'une espece de crible, au travers duquel on peut voir & on garnit les lits, de rideaux faits d'une espece de toile russe qui est fort claire. Nous fîmes usage de ces deux moyens, & nous trouvâmes des inconvéniens à l'un & à l'autre. Le premier échauffe trop la tête, parce qu'il passe peu d'air au travers du crible, & on ne peut le supporter long-temps, quand il fait très-chaud. Le second nous fut d'abord assés inutile : nos lits étoient remplis de cousins & nous dormîmes peu pendant quelques nuits.

La grande chaleur du crible m'étant insupportable, je voulus braver les moucherons & j'en vins à bout sur le bateau, sur-tout lorsqu'il faisoit froid ou fort chaud; mais lorsqu'il pleuvoit un peu ou que le ciel se couvroit, il n'étoit pas possible de s'en garantir. Il fallut revenir au crible, mais il ne défendoit que le visage, & on ne pouvoit ni écrire ni rester tranquille; ils piquoient au travers des bas & de la chemise.

mise. Je mis des bottines de cuir, des gants de femme, par-dessus encore des gants d'homme, & dans cet accoûtrement je pus écrire. Je voulus un jour aller à terre le visage & les mains nuds, mais je ne peux exprimer ce que j'y souffris; j'y trouvai plus de cousins que sur le bateau, & j'eus dans un moment le visage & les mains couverts d'ampoules qui me causoient une démangeaison continuelle : je revins vîte au bateau me bassiner avec du vinaigre, qui me soulagea beaucoup.

Nous nous apperçûmes bientôt que ceux qui nous tourmentoient la nuit, ne passoient point au travers du rideau, mais se glissoient par-dessous entre le rideau & le châlit. Il nous fut aisé d'y remédier : nous attachâmes le rideau, l'appliquant au châlit bien exactement, & nous dormîmes en paix. Lorsque nous voulions être sans crible pendant le jour dans nos chambres, il falloit y entretenir de la fumée. Dès qu'il faisoit un peu de vent & qu'on ouvroit les fenêtres, l'incommodité devenoit moindre ; mais le meilleur expédient que nous trouvâmes, fut de faire dresser sur le bateau une espece de tente : il y faisoit toujours un peu de vent, & les cousins ne le sou-

tiennent pas ; nous pouvions donc y être ſans crible & ſans gants.

Plus nous approchions de Iamichéva, moins ces animaux nous incommodoient : dès que le temps ſe refroidiſſoit, ils ſe colloient aux murs de nos chambres, comme s'ils euſſent été morts : mais quelques heures de chaleur les ranimoient. Nous trouvâmes vers Iamichéva une eſpece de mouches très petites qu'on nomme en langue du pays mochki ; elles ſont à peine ſur la peau qu'elles ſont remplies de ſang : dès qu'on les touche, on les tue & on enſanglante l'endroit où elles ſont.

CHAPITRE XVI.

Voyage par terre. Feux du déſert. Lac ſalé. Fort Iamichéva.

LA lenteur de notre bateau devenant intolérable, nous demandâmes des chevaux & nous allâmes par terre avec la moitié de nos ſlouchivies. Notre chemin traverſoit des plaines déſertes ; nous vîmes ça & là pendant la nuit des feux dans l'éloignement ; nous les avions déja vûs pendant quelques

nuits, & les flouchivies nous dirent que le désert brûloit. Nous éprouvâmes dans ces plaines une chaleur presque insupportable, & celle que nous ressentîmes à Iamichéva fut si vive que nous ne croyions pas pouvoir la soutenir plusieurs jours de suite : il y a apparence qu'elle étoit causée par les incendies du désert. Il y avoit peu de temps que nous étions dans ce fort, lorsque nous entendîmes une caisse appeller au feu : nous sûmes bientôt que le désert brûloit & que le vent poussoit le feu vers le fort avec violence. Nous allâmes au rempart, & nous vîmes dans la plaine de grands feux très-clairs : quelques-uns sembloient un long rang de maisons illuminées. Le major qui commandoit dans le fort, n'étoit pas tranquille ; le feu n'en étoit pas à plus d'une lieue : il fit ordonner aux femmes de porter dans leurs maisons quelques seaux d'eau, & envoya des hommes faire un fossé au dehors pour couper au feu le chemin du fort ; mais il s'éteignit presque entierement. Ce désert stérile & sec ressemble à un champ rempli de chaume ; l'herbe desséchée qui le couvre s'enflamme aisément & est bientôt consumée : elle brûle de proche en proche & peut porter le feu

dans plusieurs endroits par le moyen des étincelles. De plus, on voit dans ce désert beaucoup d'endroits marécageux ; il y en a qui pendant l'été sont entièrement secs & ne produisent aucune herbe ; enfin il y a des lacs & des chemins battus : le feu s'arrête à tous ces endroits & s'éteint de soi-même. Au reste ces incendies n'y sont point des phénomenes ; avant Iamichéva nous en avions vus ; nous en vîmes encore après, & les habitans de ce canton nous dirent qu'ils en voyoient presque tous les ans. On les attribue à deux causes : la premiere est que d'un fort à l'autre il n'y a point de village, & que les voyageurs obligés d'allumer des feux dans la campagne aux endroits où ils s'arrêtent, se remettent souvent en route sans les éteindre : la seconde est le tonnerre ; les orages sont fréquents dans ce canton : nous en eûmes deux ou trois par jour pendant les huit derniers que nous y passâmes : mais la premiere de ces causes est la plus fréquente. Du côté de la horde cosaque, endroit que ces brigands ne fréquentent plus, & où il passe très rarement quelques chasseurs & jamais de voyageurs, nous ne vîmes le feu qu'une fois & dans un seul en-

droit, tandis que du côté de l'orient où passent les voyageurs, nous vîmes plusieurs feux pendant plusieurs jours en différens temps & en plusieurs lieux.

Le lendemain de notre arrivée, nous allâmes avec une petite escorte au fameux lac salé, nommé Iamicha. Il est environ à deux lieues, à l'orient du fort qui en a tiré le nom qu'il porte. Ce lac est une merveille de la nature : il est de figure ronde & a plus de deux lieues de tour ; l'eau en est extrêmement salée : elle est rouge au soleil comme l'eau qui réfléchit les premiers rayons du jour, & le fond est d'un sel qui paroît crystallisé. Les bords en sont aussi couverts : il est blanc comme la neige & tout en crystaux cubiques : il y en a une telle quantité qu'on en chargeroit en peu de temps plusieurs bateaux, & aux endroits où l'on en prend, il s'en reforme de nouveau dans l'espace de cinq ou six jours. Enfin ce lac en fournit les provinces de Tobolsk & de Iénissei, & en fourniroit plusieurs autres.

Le gouvernement s'est emparé du commerce de ce sel, comme de celui de tout l'empire : on le vend ici douze copekes le poud, ou environ cinq deniers la livre, & vingt copekes ou huit

deniers la livre à Tobolsk, à Tomsk & à Iénifeisk. Il y a près de ce lac, fur une hauteur, une garde de dix hommes, qui veille à ce qu'il ne foit pris de fel que par les envoyés du gouvernement. Ce fel eft d'une qualité fupérieure ; il eft plus blanc que tout autre & plus propre à faler les viandes.

CHAPITRE XVII.

Départ de Iamichéva. Saiga. Allarmes des voyageurs.

NOus partîmes de Iamichéva fous une efcorte de vingt hommes, commandés par un enfeigne & un caporal. On eft obligé d'aller fur les mêmes chevaux jufqu'à Sempalat ; il faut donc les faire repofer & paître de cinq en cinq lieues. On s'arrête ordinairement auprès d'une riviere, dans les endroits où il y a de bonne herbe : ces endroits font nommés places de fourage. Hors de ces efpeces de prairies nous marchâmes toujours dans le défert, c'eft-à-dire, en des champs arides, & prefque toutes les nuits nous vîmes de ces feux dont j'ai parlé. Nous pafsâmes auffi dans quel-

ques endroits qui avoient brulé peu auparavant; ils étoient tout noirs. Je remarquai que le feu avoit mis en charbon les tiges des plantes, sans endommager les racines. A quinze lieues de Iamichéva, nous passâmes devant un lac qui n'a d'eau qu'au printemps; il étoit alors desseché & couvert d'un sel un peu amer : nous en avions déja trouvé de pareils entre Omsk & Tara, & nous en vîmes encore en plus grand nombre sur le chemin de Sempalat.

A moitié chemin de cet endroit, la terre change de face : au lieu des sables, des saules, & des peupliers blancs & noirs que l'on trouve depuis Chélésinsk, on commence à voir de la terre noire mêlée de gravier, & un grand nombre de sapins & de bouleaux qui croissent dans la plaine & sur le bord des rivieres. La plante la plus remarquable de ce canton, c'est la sauge; elle y croît en grande quantité, & c'est le premier endroit où je l'aie trouvée.

Quelques-uns de nos soldats nous demanderent permission d'aller à la chasse, parce qu'il y a beaucoup de saiga de l'autre côté de la riviere. Le saiga ressemble au chamois, mais il a les cornes droites. On ne trouve cet animal dans

aucun autre canton de la Sibérie : celui qu'on appelle du même nom dans la province d'Irkoutsk, eſt le muſc.

On mange ſouvent ici de cette eſpece de chevres ſauvages : elles ont entre la chair & la peau, même pendant qu'elles vivent, pluſieurs gros vers blancs, longs d'environ neuf lignes, & pointus par les deux bouts; ces vers ſont fort dégoutans, on en trouve auſſi dans l'élan, le rène, le chevreuil : les vers de ces animaux, de même que ceux du bœuf, ne paroiſſent différer des vers du ſaiga que par la groſſeur. Quelqu'éloge que l'on nous fît de la ſaveur de cet animal, que l'on égale à celle du chevreuil, à peine eûmes-nous vu ces vers, que nous perdîmes l'envie de manger du ſaiga.

Nos ſoldats moins délicats que nous vouloient en tuer, mais il falloit paſſer la riviere, & ils n'avoient point de bateau : ils firent auſſi-tôt un radeau avec deux arbres qu'ils lierent enſemble; un autre morceau de bois ſervit tout à la fois de rame & de gouvernail, & ils s'embarquerent. Le courant les fit un peu dériver, cependant ils aborderent & revinrent quelque temps après avec trois ſaiga.

Après avoir fait neuf haltes, nous

arrivâmes à Sempalat ; deux ſoldats que nous y avions envoyés, vinrent au-devant de nous, & nous dirent que deux hommes de la garniſon s'étant haſardés à paſſer la veille à la rive des Coſaques, les Kalmouckes avoient tué l'un & bleſſé l'autre à mort. Cette nouvelle nous allarma : nous n'avions pas cru juſques alors devoir craindre les Kalmouckes. L'officier qui commandoit dans le fort, n'étoit nullement propre à nous raſſurer ; fort effrayé lui-même, il craignoit d'être attaqué. Il nous dit qu'il y avoit peu de temps que les Kalmouckes s'étoient préſentés à ſon fort, au nombre de cent, qu'après s'y être informés de la ſanté de l'impératrice, ils avoient dit qu'il y avoit encore dans le voiſinage cent autres Kalmouckes, mais qu'ils n'en vouloient qu'aux Coſaques & nullement aux Ruſſes. Le commandant regardoit ce propos comme une ruſe de guerre, & croyoit que leur entrepriſe regardoit ſon fort.

J'allai chez le ſoldat bleſſé, dans l'eſpérance de lui être utile : il me raconta ſon aventure, & me dit qu'il avoit été attaqué par cent cinquante cavaliers kalmouckes, qu'il s'étoit auſſi-tôt jetté dans la riviere, pour gagner l'autre bord à la

nage, que les Kalmouckes lui avoient tiré quelques coups de mousquet, que quelques-uns l'avoient poursuivi, & qu'un d'eux l'ayant atteint, lui avoit donné un coup de lance dans le dos, & à l'instant s'étoit retiré vers le gros de la troupe. Il ajouta qu'ayant atteint son camarade qui étoit derriere lui à quelque distance, ils l'avoient tué sur le champ, qu'ils avoient mangé très promptement du pain qu'il portoit, qu'ensuite ils avoient déchiré & partagé entr'eux ses habits. Je lui demandai s'ils n'avoient pas été les agresseurs, & ne s'étoient pas servis de leurs armes : il me répondit qu'ils n'avoient tiré que sur les saiga, & n'avoient vu de Kalmouckes qu'à l'instant qu'ils furent attaqués. On alla visiter le champ de bataille, & l'on n'y trouva que dix-sept traces de chevaux. Cette observation nous rassura ; nous en conclûmes que le récit du soldat n'étoit point exact, & que ces dix-sept cavaliers étoient des voleurs kalmouckes.



CHAPITRE XVIII.

Ruines de Sempalat & fort de même nom.

NOus partîmes pour Sempalat dès le lendemain de notre arrivée : le chemin est montagneux, sablonneux & difficile; il traverse une partie du désert. Sempalat est dans ce désert environ à quatre lieues du fort qui en a tiré le nom qu'il porte. Les Russes ont ainsi nommé cet endroit, parce qu'on y voit les restes de sept anciennes maisons bâties en pierre : on les appelle en langue kalmoucke, le couvent de darchan tsortchi. C'est une espece de couvent que ce kalmoucke idolâtre fit bâtir, & qu'il habita : on n'y trouve ni ordre ni magnificence ; ce sont six maisons élevées sans symmétrie l'une auprès de l'autre. La plûpart n'ont que quatre murs : l'une est quarrée, une autre est pyramidale, toutes les autres sont rectangles. On voit encore dans l'une deux idoles de bois, qui représentent des ours : dans une autre le plancher est d'ardoise, le plafond de briques, & il y a quelques figures humaines peintes sur le plâtre ; mais le

temps les a rendu méconnoiſſables, & le peu qu'il a épargné ne fait point regretter ce qu'il a détruit. On n'y voit pas une ſeule voute, & le deſſus des portes appuie ſur une ſimple planche. Il y avoit dans ces bâtimens quelques morceaux de porcelaine : nous y vîmes auſſi une grande foſſe, d'où l'on a tiré depuis peu deux onces d'or, qui étoit, dit-on, fort pâle, & nous trouvâmes parmi des ruines, une colonne de pierres briſée en deux, dont le chapiteau repréſentoit une tête humaine.

On ſe ſert dans ce canton d'une eſpece de chaloupe, nommée ſaiſſanka, qui fut inventée par Likherov, général major. Ce général marchant à Nour-Saiſſan, ou le Lac des Nobles, l'an 1720, trouva les eaux ſi baſſes, qu'elles ne pouvoient porter de gros bateaux, & ceux du pays étoient trop petits. Il fit conſtruire des chaloupes qui tranſporterent ſes troupes, ſes munitions & ſon artillerie. On ſe ſert encore aujourd'hui de celles de ces chaloupes, qui ſont reſtées dans le pays; on en conſtruit tous les ans du même modele, parce qu'elles ſont très commodes : en mémoire de l'expédition dans laquelle elles ſervirent, on les appelle ſaiſſanka.

Le fort de Sempalat fut conſtruit en 1718, ſur la rive orientale de l'Irtich. Il eſt entouré d'un foſſé, d'une ragatte ou barriere, & d'un retranchement en bois ou nadolobi. Tous les habitans ſont promichlennikes ou ſlouchivies. Les environs ſont agréables, & paroiſſent fertiles, cependant on n'y cultive aucun arbre fruitier. On y mange une eſpece de melon que l'on appelle concombre kalmoucke. (*a*) Ce fruit, lorſqu'il eſt mur, a l'odeur agréable du melon, & plus de ſaveur à mon goût qu'aucune eſpece de melòn que je connoiſſe. On y cultive auſſi des arbouſes; mais elles n'égalent celles d'Aſtracan ni en groſſeur ni en bonté. Un très bon manger de ce pays eſt un agneau kalmoucke: ils ſont plus communs que les agneaux ruſſes, & le plus beau, le plus gras coute trente-cinq copekes, ou quarante-ſix ſous huit deniers.

Ici comme à Iamichéva, il n'y a

(*a*) Melo rotundifolius, fructu longiſſimo, tereti, non ſulcato. Melo rotundifolius fructu oblongo, tereti, non ſulcato, ex flavo & viridi colore vario. *Amman ſtirp. rarior. in imp. ruthenico ſponte provenient. icon. & deſcript. St. Peterburg.* 1739, *p.* 8 *&* 9, *n*°. 12 *&* 13.

point de toit de charpente. On n'y connoît point l'usage des vitres; les fenêtres ne sont garnies que de carreaux de papier : il n'y en avoit même pas à la chancellerie, où nous logeâmes; on ne les plaça qu'à notre arrivée, & nous trouvâmes nos chambres fort sombres.

CHAPITRE XIX.

Ancienne habitation d'un Kalmoucke idolâtre. Tombeaux kalmouckes. Ruisseau de Beressovka.

NOus trouvâmes dans le désert, à quelque distance du fort Sempalat, les ruines de l'ancienne habitation d'un kalmoucke idolâtre : on n'y voit plus que les fondemens d'une maison qui étoit divisée en six chambres. Aux environs de cette maison, l'on apperçoit des canaux pratiqués dans la campagne : ils ont sans doute été faits par les anciens habitans de ce canton, pour conduire l'eau dans leurs champs. Il est probable qu'ils étoient Boukhares : Boustoukan ayant conquis la petite Boukharie, emmena en captivité tous les Boukhares qu'il put trouver. De plus, ce n'est que

depuis peu que toute la contrée, depuis Omsk, en remontant l'Irtich, est habitée par les Kalmouckes, & ce peuple ne cultive point, mais vit du produit de ses troupeaux : le chef même des Kalmouckes n'a point d'habitation fixe. La principale raison de cette vie errante est peut-être la nécessité de chercher de nouveaux pâturages, quand leurs troupeaux ont consommé toute l'herbe de ceux où ils sont : ils paissent pendant l'hiver dans la Kalmouckie, parce qu'il y tombe peu de neige. Les Kalmouckes ne cherchent donc que des pâturages, & ne pensent point à cultiver.

A deux lieues par delà ces ruines, on trouve une riviere qui se jette dans l'Irtich, du côté de l'occident : les Kalmouckes l'ont nommée riviere des trois bœufs; ils la descendent ordinairement lorsqu'ils vont en Russie. Les bords en sont très-montagneux, & l'on y trouve beaucoup de loutres & de castors.

Plus loin s'élevent de hautes montagnes, où nous vîmes plusieurs tombeaux; ce sont des monumens des anciens Kalmouckes ou Boukhares : nous en avions vu de pareils dans tout notre voyage le long de l'Irtich. Les habitans de ce pays les ont ouverts, & en ont

ſouvent tiré beaucoup de morceaux d'or & d'argent ; ce ſont ordinairement des garnitures de harnois, de grands cachets, des braſſelets & quelquefois des idoles : il y en a auſſi de fer, de cuivre ou de laiton. Notre peintre trouva dans un de ces tombeaux, entre Sempalat & Iamichéva, de petits coins de fer quarrés, pointus & pyramidaux. Si les gens qui ouvrent ces tombeaux y gagnent quelque choſe, l'hiſtoire y fait une perte preſque irréparable : ils fondent tout l'or & l'argent, & jettent le fer & le cuivre.

En ſortant de ces montagnes, nous arrivâmes au ruiſſeau de Béreſſovka : les eaux de ce ruiſſeau, pures & claires comme un cryſtal, coulent ſur de gros cailloux, avec un murmure agréable, à l'ombre des bouleaux qu'elles arroſent ; les bords ſont couverts de fleurs & de tapis de verdure ; l'Irtich & les montagnes voiſines forment une vûe charmante, & le concert des oiſeaux où le roſſignol tient le premier rang, accomplit les charmes de ce beau lieu.

Les vallées où nous paſſâmes enſuite ſont fertiles & belles : on y voit quelques tombeaux qu'on n'a point fouillés ; ils ſont preſque tous entourés de pierres miſes de bout de l'eſpece de celles

des environs ; ce ſont des pierres ordinaires ou des ardoiſes. L'endroit où eſt le mort, eſt rempli de pierres & de terre. Nous nous arrêtâmes près d'un beau ruiſſeau nommé Oulba, dont les bords ſont de grès & de gros cailloux, & à demi-lieue au-delà nous trouvâmes Ouſt-Kaméno-Gorskaïa-Krépoſt, qui eſt à quinze cents quarante lieues de Saint-Péterbourg.

CHAPITRE XX.

Ablai-Kit. Ouſt-Kaméno-Gorsk. Autres tombeaux kalmouckes.

ENviron dix-huit lieues à l'occident de l'Irtich, il y a un endroit fameux depuis quelque temps ; on le nomme Ablai-Kit ou Ablain-Kit : il conſiſte en quatre maiſons. Deux de ces maiſons ſont bâties ſur un fondement fort élevé au deſſus du rez-de-chauſſée. La premiere eſt une grande ſalle où il y a deux fourneaux placés chacun dans un angle : ils ſont pointus par en haut & par en bas, & ventrus par le milieu ; au fond il y a un trou par où pouvoit couler quelque matiere, & un autre où l'on plaçoit un ſoufflet.

Dans la maison qui est derriere celle-ci, on voit de même une grande salle, dans laquelle il y avoit autrefois près de l'entrée, sur un piedestal, une grande idole de terre, qui en contenoit seize autres. Derriere ce piedestal, le mur étoit orné de peintures extraordinaires, comme d'un homme à quatre têtes & vingt-quatre bras, d'un autre à deux têtes & huit bras : je n'ai pas la patience de les décrire, & en renvoyant les curieux aux figures des alchymistes, je crois en dire ce qu'il faut. Il y avoit aussi dans ce bâtiment une grande caisse à plusieurs cases, où l'on trouva des manuscrits, qui sont à présent dispersés dans toute la salle.

Les maisons sont de brique, & percées de quelques trous, mais il ne paroît pas qu'on y ait fait de fenêtres. Nos soldats nous apporterent beaucoup de manuscrits, tant kalmouckes que Tangoutes, de toute forme, de toute espece, & en différens caracteres. Les Tangoutes étoient sur du papier fort uni, bleu ou blanc, ou de couleur d'or; tous les kalmouckes sur du papier blanc & en encre noire ou rouge. Nous trouvâmes aussi quelques papiers imprimés, & on nous apporta des caracteres en

bois : ils étoient longs, quadrangulaires & portoient des lettres mongales. A la couleur noire dont ils étoient teints, on voyoit clairement qu'ils avoient servi ; mais nous ne trouvâmes rien d'imprimé avec ces caracteres On nous apporta aussi quelques figures peintes sur bois en détrempe & assés mauvaises, mais bien conservées ; c'étoit un des ornemens du plancher de la seconde maison : elles représentoient une espece de saint. On nous donna dans Oust-kaméno-gorsk une image pareille, peinte en petit sur du papier, mais avec plus d'art.

Il y avoit encore dans ces maisons un grand nombre de manuscrits, & quoiqu'on eût enlevé les mieux conservés, on pouvoit lire ceux qui restoient. Ablaikit étoit autrefois le temple d'un prince kalmoucke, appellé Ablai, de la famille des Khochotes : il vivoit vers le milieu du siecle dernier, & fut dépossédé vers l'an 1671, pendant les guerres civiles des Kalmouckes.

Durant le séjour que nous fîmes à Oust-kaméno-gorsk, nous vîmes toutes les nuits à l'orient, une grande clarté ; c'étoit le désert qui brûloit derriere les montagnes. Les Kalmouckes de ce

pays y mettent eux-mêmes le feu pour arrêter les Cosaques : ceux-ci ne vont jamais qu'à cheval, & les Kalmouckes brûlant les fourages qui sont entre eux & leurs ennemis, les empêchent d'approcher.

Le fort d'Oust-kaméno-gorsk a tiré ce nom d'une montagne voisine : il est à l'occident de cette montagne dans une plaine assés spacieuse & sur un bras peu profond de l'Irtich. Le rempart est de terre & revêtu de fascines, parce qu'on éprouve souvent ici des tourbillons, qui bouleversent aisément un simple rempart de terre. Les environs paroissent moins bons que la campagne de Sempalat; nous n'y trouvâmes que peu d'arbouses & de concombres kalmouckes. La sauge & l'hysope y croissent en grande quantité : on y trouve aussi beaucoup d'animaux, des cerfs, des chevreuils, deux especes particulieres de chevres sauvages, des élans, des sangliers.

Depuis que l'impératrice a fait ordonner de prendre des argalis & des maralis vivans, & de les envoyer à Péterbourg, la chasse s'en fait comme il suit. On creuse une fosse de la longueur, largeur & hauteur dont est l'animal que l'on veut prendre; de part & d'autre de cette

fosse, on fait une longue haie & l'on recouvre la fosse avec des gasons : lorsqu'il vient un animal qui veut passer au-delà de cette haie, comme il ne trouve qu'une ouverture, il s'y lance; mais n'y pouvant arriver qu'en passant sur la fosse, il enfonce le gason, y tombe & la bête est prise. On dit qu'il se prend quelquefois à ce piege des cerfs si grands & si vieux, qu'on ne peut les apprivoiser & qu'il faut les tuer sur le champ. L'impératrice fait payer pour un argali deux roubles & demi, qui font 16 livres 13 sols 4 deniers monnoie de France.

M. Muller visita ici quelques tombeaux que l'on n'avoit point encore ouverts : il vouloit en voir la forme intérieure. Le mort y est couché par terre, la tête tournée vers l'orient : tous les os avoient conservé leur situation naturelle ; ils s'étoient seulement amollis. Nous y trouvâmes aussi quelques petits morceaux de fer, mais la rouille les avoit si fort endommagés, qu'on ne pouvoit voir à quoi ils avoient servi. Le reste de la fosse étoit rempli de cailloux, de l'espece de ceux des ruisseaux & des rivieres du voisinage.

CHAPITRE XXI.

Mine de la montagne plate & de Piktova Kalmouckes Ourongaï.

EN quittant Ouſt-kaméno-gorsk, nous revînmes ſur nos pas. Entre les ruiſſeaux de Gluboka & de Béréſſovka, nous trouvâmes une eſpece particuliere de petits amandiers : j'en emportai quelques pieds juſqu'au Béréſſovka, & je les plantai ſur les bords de ce ruiſſeau pour en augmenter les charmes.

A quatre lieues de Loube il y a une montagne nommée Ploskaïa - gora, c'eſt-à-dire la montagne plate ; c'eſt là qu'on tire la mine que l'on fond à Kolivan. Nous nous y rendîmes par de hautes montagnes d'un accès aſſés difficile, & nous y vîmes un nid de minerai qui étoit à découvert : la mine n'eſt pas à plus de huit toiſes de profondeur. Nous y trouvâmes trente mineurs, qui peuvent tirer en un jour depuis quatre cents juſqu'à huit cents livres de minerai : la qualité en eſt bonne, mais on ne peut exploiter cette mine que pendant les

trois mois d'été : le printemps & l'automne les Cosaques fréquentent ce canton, & en hiver la neige couvre toute la mine. Au pied de cette montagne qui est arrosée par l'Ouba, les mineurs ont de petites huttes d'écorce de bouleau.

A quelque distance de cette mine est la montagne de Piktova ou des sapins blancs, où il y a cinq autres mines qui rendent beaucoup. On y trouve le minerai à peu de profondeur : il n'y a point ici de terriers à plus de quinze toises de la surface & presque tous ne sont qu'à sept. La mine y est en filons considérables & donne douze pour cent de cuivre pur ; on n'y a pas la peine de rechercher les filons ; il ne faut que suivre les puits des anciens habitans du pays. Il n'est pas facile de dire quels étoient ces habitans : ce n'étoient point des Kalmouckes, car ils ne savent encore aujourd'hui que fondre le fer. A un quart de lieue au sud de Piktova, il y a une montagne, & à un quart de lieue plus loin une autre montagne appellée Goltsovka-gora, où l'on trouve aussi quelques puits. On trouve des puits de mines sur presque toutes les montagnes de cette contrée, & la plûpart des

travaux anciens ne ſont que des puits; il y en a quelques-uns de huit toiſes de profondeur, mais ce n'eſt qu'en un terrein mou & qui cede aiſément au marteau : il y a donc apparence qu'on ne connoiſſoit point alors ici l'uſage de la poudre.

Nous rencontrâmes à Kolivan une petite caravane de Kalmouckes ourongaï ou tributaires ; ce ſont des payſans kalmouckes qui ne ſervent point à la guerre. Ils ont un petit prince qu'ils nomment Omba & ils habitoient autrefois ce canton-ci. Lorſqu'on y établit une fonderie, ils vinrent faire à ce ſujet des repréſentations, mais ayant été pillés deux fois par les Coſaques, ils ſe ſont retirés de ce canton & habitent maintenant à la ſource de la Tchariche, qui eſt environ à trois journées de Kolivan: ils ſont fort amis des Ruſſes comme tous les autres Kalmouckes. Ayant été avertis l'année derniere d'une irruption des Coſaques, ils vinrent en informer les habitans de cet endroit-ci. Leur avis fut ſalutaire; les Coſaques vinrent en effet juſqu'auprès de ce fort, mais on les y attendoit ; on en prit un & on chaſſa le reſte.

Ces Kalmouckes portoient preſque tous

tous de longues robes, des bonnets ronds, rouges, bordés de fourrure & couronnés d'une houppe jaune; ils avoient la taille petite, les yeux petits, les joues grosses, le menton long, les cheveux coupés, excepté une touffe qui leur pendoit fort bas par derriere; il y en avoit deux, encore garçons, qui portoient chacun quatre de ces touffes; ils étoient venus ici pour acheter des vivres. Après que nous leur eûmes parlé quelque temps, nous les engageâmes à tirer des fleches: les leurs sont assés larges & peu pointues; ils s'éloignerent à la distance de sept à huit toises, & ensuite dresserent des buts de toute espece. Ils passerent devant ces buts à toute course de cheval & tirerent une fleche à chaque but avec une adresse étonnante: il est rare qu'ils les manquent. Ce ne sont pourtant que de simples paysans, qui n'ont reçu vraisemblablement aucune instruction académique: ils ont les étriers fort courts, le carquois à la droite & l'arc à la gauche. Ils nous montrerent deux des fleches dont ils se servent à la guerre & qui sont plus pointues & plus tranchantes que celles qu'ils portoient: ces dernieres sont les fleches de chasse.

CHAPITRE XXII.

Mines de Kolivan. Russes schismatiques.

IL y a sur la montagne de Kolivan une fonderie de cuivre : on y voit vers le bas les restes de la premiere fonderie qu'on y a établie, & du rempart qui l'entouroit ; on la rebâtit dès l'année suivante (1729) à l'endroit où elle est actuellement, parce qu'il parut plus commode. Il y a au haut de la montagne un puits profond de dix-sept toises & un filon de cinq pieds, dont la mine est bleue & verte : elle donne vingt-quatre pour cent, & c'est la plus riche de cette contrée : on l'a cependant abandonnée depuis 1732, ainsi que toutes les autres des environs, parce qu'un incendie qui s'étendit depuis l'Irtich jusqu'à l'Ob, les brûla toutes dans cette même année. On n'a exploité depuis ce temps que celle de Picktova & de Ploskaïa, parce qu'étant fort pyriteuse, elle est facile à traiter, & qu'au contraire les mines de Kolivane & de Voskrésenski ne se laissent pas réduire en matte.

A un quart de lieue de cette montagne, il y en a une autre, au midi, nom-

mée ſinaïa ſopka ou la ſolitaire bleue, parce qu'à certaine diſtance elle paroît bleue ; elle eſt extrêmement haute : lorſque le temps eſt ſerein on l'apperçoit de ſoixante lieues. Elle eſt fameuſe dans cette contrée & ſert de guide aux voyageurs : on y trouve de petites zibelines noires, qui n'ont pas le poil fort long, mais la chaſſe en a été défendue de peur que le travail des mines n'en ſouffrît. On dit que cette eſpece eſt fort commune dans cette chaîne de montagnes & juſques chez les Kalmouckes tributaires : on les connoît ſous le nom de zibelines de Kankaraga.

Plus loin eſt le lac Biélo & la montagne de Voskréſenski. On a tiré de ce lac au ruiſſeau de Bielka, un canal qui fait aller les machines des mines. Près de ce lac, il y en a encore trois autres petits, dont l'eau pourroit ſervir aux mines, & faire aller continuellement les plus grandes machines ; mais il paroît que le peu de bois que l'on a ici, empêche d'y établir de grands ateliers. Les montagnes de Voskréſenski ſont preſque entièrement à l'occident de la fonderie ; la mine la plus voiſine eſt à deux lieues, la plus éloignée à deux &

demie. Dans cet eſpace d'une demi-lieue on a établi neuf terriers, parce qu'on y a trouvé autant d'anciennes fouilles. Ces montagnes ſont fort pauvres en comparaiſon de celles de Picktova & de Kolivan ; il eſt vrai qu'elles ſont remplies de minerai, mais il y eſt preſque tout par nids, & dans des crevaſſes. L'incendie dont j'ai parlé ci-deſſus, brûla tous les bâtimens de ces mines, & des mineurs expérimentés en ayant reconnu le peu de valeur, on a ceſſé d'y travailler.

Ce fut de quelques payſans chaſſeurs établis ſur l'Ob, que Démidov reçût en 1725, les premiers minerais & quelques indices de l'endroit où étoit la mine. Il obtint un privilege pour l'établiſſement d'une fonderie, fit l'année ſuivante pluſieurs fouilles, & en 1727 établit la fonderie de Kolivannkagora: elle eſt dans la montagne & protégée par un fort à quatre baſtions de terre, entourés d'un foſſé. Vers l'occident eſt un village, & au nord la fonderie : un mur de terre entoure le tout.

Le commandant & les mineurs logent dans la citadelle. Le principal atelier eſt compoſé de cinq autres ; il y a dans le premier cinq fourneaux & un martinet à

cuivre ; dans le ſecond deux caſſes, un fourneau d'affinage & un moulin à broyer du ſel ; dans le troiſiéme on étame & l'on travaille le cuivre ; dans le quatriéme il y a cinq forges dont les ſoufflets ne vont qu'à bras ; dans le cinquiéme un moulin à ſcier & un bocard à charbon. On y envoie des fondeurs & des forgerons de Catherinebourg & de Névianski, mais la plûpart des mineurs ſont des payſans de différentes provinces, qui viennent gagner ici de quoi payer l'impôt. Dès qu'ils ont atteint leur but, preſque tous retournent chez eux, & les travaux de la mine en ſouffrent. Demidov a établi quelques villages ſur la Tcharich, qui contiennent au plus cinquante habitans, & il en faudroit au moins huit cents pour bien exploiter cette mine.

Il n'y a point d'égliſe dans ce fort ; la plûpart de ceux qui y travaillent ſont des ſchiſmatiques qui ont abandonné l'égliſe grecque ou ruſſe : on dit qu'ils ont leurs livres particuliers ſur leſquels ils ſe reglent. Il leur eſt preſcrit de ne boire ni manger dans aucun vaſe dont un Ruſſe fidelle ſe ſeroit ſervi, de n'aller dans aucune égliſe ruſſe, de s'abſtenir entierement d'eau-de-vie & de ne faire le ſigne

de la croix qu'avec deux doigts comme les prêtres ruſſes, lorſqu'ils béniſſent le peuple. Au reſte, il paroît que les reproches faits à la religion ruſſe par ces ſchiſmatiques, n'ont pour objet que de petites choſes. Il n'y a peut-être pas entre eux plus de différence qu'entre les luthériens orthodoxes & les luthériens piétiſtes. Un d'eux qui étoit malade me vint conſulter : je lui propoſai de ſe purger, mais il ne voulut pas y conſentir, diſant qu'il commettroit un grand péché s'il prenoit une médecine; je lui repréſentai qu'il ſe trompoit, que Dieu nous avoit ordonné de prendre de nous tout le ſoin poſſible : il me répondit que s'il le faiſoit, il s'attireroit l'inimitié de ſes compatriotes; je lui conſeillai de la prendre en ſecret, & je l'y déterminai.

Le principal ſchiſmatique de ce canton, eſt un prétendu *fouilleur de mines* qui habite ſur la Tcharich, & à qui l'on attribue la fondation d'un couvent de filles. C'eſt un payſan dont la conduite peut prouver que ſa religion ne détruit point l'eſprit de fourberie. On m'a aſſuré que quelques-uns de ſes compatriotes ayant découvert une mine fort riche, il leur perſuada de la lui indiquer,

& courut auſſitôt à Démidov, dont il reçut une ample récompenſe qu'il garda pour lui.

La fonderie de Kolivan eſt aujourd'hui une des plus conſidérables qui ſoient en Europe: on a trouvé de nouveaux filons; le nombre des ouvriers s'eſt accru. Démidov en a porté des échantillons à Catherinebourg; il les a montrés à d'habiles mineurs, il les a fait eſſayer, & l'on s'eſt bientôt apperçu qu'ils n'étoient pas ſeulement riches en cuivre, mais encore en argent, & de plus que cet argent tenoit aſſés d'or pour mériter qu'on en fît le départ. Démidov a donc établi de nouveaux ateliers avec des fourneaux d'affinage. Ces derniers établiſſemens ſont encore devenus plus néceſſaires depuis qu'aux environs de Kolivane on a découvert une montagne ſi riche en mines de cuivre tenant argent, que l'on y a trouvé des filons de deux à trois pieds de largeur & qui s'étendent à plus d'un mille d'Allemagne. On y trouve une quantité d'or natif aſſés conſidérable: il s'y montre quelquefois, ſoit dans la mine, ſoit à la ſurface, en grains ou en petites feuilles aſſés épaiſſes.

La découverte de cette mine a été

suivie de celle de plusieurs autres qui s'étendent à l'orient au-delà d'Oust-kaméno-gorsk, passant entre ce fort & Nor-saissan, jusqu'à la riviere de Bouktourma qui se jette dans l'Irtich. Il y a donc lieu de croire que cette vaste étendue de pays qui est entre l'Irtich & l'Ob est remplie de mines très riches & quelle que soit l'ardeur que l'on apporte à l'exploitation de ces mines, qu'il s'écoulera plusieurs siecles avant que l'on ait épuisé ce trésor. Il n'est pas besoin d'y construire des machines dispendieuses pour en tirer les vapeurs ou l'eau superflue : le minerai est par-tout à peu de profondeur, & un puits de dix toises est une chose très rare dans ce canton. A quelque distance des mines, Démidov a fait bâtir un village sur les bords de l'Ob, une des plus grandes rivieres de la Sibérie.

CHAPITRE XXIII.

Commencement de la Sibérie proprement dite. Tatares Théléïtiches.

NOus passâmes ensuite la Tchoumich, & nous fûmes alors dans la Sibérie proprement dite. Les habitans de

ce canton ne croyoient pas que nous fussions chrétiens, parce qu'ils ne nous voyoient pas faire le signe de la croix : nous nous apperçûmes cependant qu'ils s'étonnoient qu'étant chrétiens, nous fussions aussi affables.

Il y a sur la Tchoumich beaucoup de Tatares, dont la plûpart sont théléïtiches, mais ils sont moins nombreux qu'ils ne l'ont été : plusieurs quitterent ce canton lors des irruptions des Kalmouckes & allerent plus avant dans la Sibérie : ils reviennent maintenant dans leur ancien pays.

Le village de Kaltirak est environ à cinquante lieues de la Tchoumich : il croît aux environs des pins, des bouleaux & des peupliers. Il n'y avoit dans ce village que quatre familles russes ; tous les autres habitans étoient Tatares, la plûpart Théléïtisches ou Kichtimiches ; plusieurs d'entre eux furent baptisés lors du voyage apostolique fait chez les Ostiaques par Philophei archevêque de Tobolsk, mais ils font peu de cas de cet avantage. Les chrétiens de ce canton se croient obligés de porter la croix qu'ils ont reçue au baptême, mais ceux-ci ne la portent point ; ils disent hardiment qu'on les a forcés à recevoir le baptême

& qu'ils ne l'auroient jamais fait de leur plein gré : cependant lorſqu'on le deſire ils font le ſigne de la croix : ils ſe marient comme les chrétiens & vont quelquefois aux égliſes ruſſes.

Nous allâmes voir une maiſon de ces Tatares, & nous y trouvâmes auſſi des bancs larges & bas, avec deux cheminées, dont une pour la cuiſine ; le foyer en eſt preſque au raz du plancher, au lieu qu'il eſt fort élevé chez les Tatares précédens.

Nous fîmes venir une femme & une fille Tatares-Théléïtiſches : cette femme étoit fort belle, elle avoit les cheveux noirs, la peau blanche, l'air doux, agréable & la taille avantageuſe. Nous lui demandâmes ſi elle étoit contente de ſon mari (qui étoit avec elle & n'avoit qu'un œil) & ſi elle ne deſiroit point d'en avoir un plus agréable : elle nous fit entendre qu'elle verroit volontiers cette métamorphoſe, mais que Dieu ayant voulu le lui donner tel, elle en étoit ſatisfaite : elle s'énonçoit aſſés bien en Ruſſe & paroiſſoit ſpirituelle. Elle avoit une longue robe de ſoie rouge, ſur une chemiſe de laine, & portoit des bas de toile comme toutes les femmes tatares : le cou de la che-

mise étoit orné de perles de Chine ; elle étoit ouverte par-devant comme nos chemises d'homme, & garnie de boutonnieres & de boutons de différentes grandeurs. Elle portoit un bonnet tatare, très bien fait & garni de zibeline ; ses cheveux formoient deux tresses dont chacune passant sur l'épaule pendoit par-devant d'environ un pied, & retournoit de-là aux épaules où les extrémités de ces tresses étoient attachées ensemble : elle avoit à chaque oreille deux anneaux d'argent, l'un grand & l'autre petit. A celui-ci pendoit une pierre bleue enchâssée par l'extrémité supérieure dans un chaton d'argent : à l'autre pendoit une plaque presque ronde, un peu étroite & percée par le bas, à laquelle étoient attachés cinq petits globes ou pierres. La fille étoit habillée de la même maniere, excepté que ses habits étoient moins bons & que ses cheveux formoient une seule tresse qui pendoit par derriere.

On nous dit qu'environ à deux lieues de Kaltirak il y avoit un endroit autrefois couvert d'eau, mais qui, depuis cinq ans, étoit sec & fumoit sans cesse. J'allai voir ce lieu merveilleux & j'y apperçus en effet beaucoup d'en-

droits qui fumoient ; mais la cause de cette fumée étoit facile à découvrir. La mousse avoit tellement multiplié dans ce marais, qu'elle couvroit toute l'eau, & le tonnerre ou quelque passant avoit mis le feu à cette mousse. A quelque distance de cet endroit, nous vîmes encore le même phénomene. Nous trouvâmes plusieurs tombeaux auprès du village de Batchatska, qui est situé dans une vallée fort agréable. Ils ressemblent à ceux dont j'ai parlé, mais on n'y trouve que de l'argent, du cuivre & du fer.

Environ à une lieue de Kousnetsk il y a un village de Tatares théléïtiches, & dans ce village deux especes de maisons, dont les unes sont habitées l'été, les autres l'hiver. Celles d'été sont de figure ronde, pointues par le haut, & ont par le bas environ trois toises de diametre : on y entre par une petite porte qui regarde l'orient. A l'extrémité supérieure il y a un trou rond, qui sert d'issue à la fumée. A l'intérieur & autour de ces habitations, il y a des bancs à la tatare ; au milieu la terre est un peu creusée, & ce creux est le foyer. Elles sont faites de joncs passés entre des baguettes attachées intérieurement l'une à l'autre, & afin que la pluie n'y en-

tre pas, on met des écorces de bouleau entre les joncs & les baguettes. Nous vîmes distiller l'eau-de-vie dans une de ces cabanes : on faisoit cette opération au foyer ordinaire. Il y avoit sur un trépied un chaudron de fer garni d'un couvercle de bois, percé de deux trous, l'un au milieu & l'autre au côté. Celui du milieu étoit bouché ; on avoit adapté à l'autre un tuyau de bois recourbé, qui entroit dans un petit vaisseau placé dans un autre vaisseau de bois fait comme une auge & plein d'eau : c'est avec du lait de jument qu'ils font leur eau-de-vie. Ils commencent par le faire aigrir dans une espece d'outre qui paroît mal propre : de-là vient la mauvaise odeur qu'a leur eau-de-vie, quoiqu'elle paroisse assés forte ; ils en font un cas singulier, parce que l'ivresse causée par cette liqueur n'est point accompagnée de maux de tête comme l'ivresse du brandevin.

Ces Tatares ne sont point mahométans ; leur religion n'a aucune forme générale, & leur foi paroît fort incertaine : ils croient un Dieu & l'honorent en se tournant vers l'orient tous les matins & prononçant avec ferveur cette courte priere, *ne me tue pas*. Il y a près

de leur village certains endroits qu'ils nomment Tailga en leur langue, qui differe du tatare commun; ces endroits sont distingués par quatre poteaux de bouleau plantés en quarré à une toise l'un de l'autre; c'est là qu'ils font leurs dévotions au moins une fois chaque année. Ils tuent un cheval, l'écorchent & en mangent la chair auprès du tailga : ensuite ils empaillent la peau, lui mettent dans la bouche une ou deux branches d'arbre garnies de leurs feuilles, & placent ce simulacre de cheval sur le tailga qu'ils garnissent auparavant de traverses. Le tailga & le cheval sont toujours tournés vers l'orient. Les Tatares construisoient autrefois ces especes d'autels loin de leurs habitations, mais s'étant apperçûs que les Russes faisoient un meilleur usage de ces peaux de cheval consacrées, ils ont rapproché les tailga de leurs demeures. Nous remarquâmes encore auprès du tailga trois pieux de bouleau, plantés sur une ligne droite & joints ensemble par une corde. A l'extrémité supérieure des pieux étoit fixée horisontalement une petite planche quarrée, & de chaque angle de cette planche s'élevoit un petit morceau de bois long de quelques pouces & entouré

de crins. Des rubans de différentes couleurs, & longs d'environ deux pouces pendoient à la corde : j'en comptai quatorze dans chaque intervalle. Le dessus du pieu du milieu étoit orné d'une peau de liévre, & il y en avoit une d'hermine attachée à la corde entre le premier & le second pieu. La chair de ces animaux est peut-être aussi un mets de leur saint repas. Nous demandâmes si ce privilége étoit accordé à d'autres bêtes, & on nous fit entendre qu'il n'y avoit que les trois que j'ai nommées. On nous dit que le renard en étoit exclus, parce qu'il creuse la terre.

Les tailga sont regardés comme des lieux saints, & les peaux que l'on y place sont des offrandes faites à Dieu. Pendant les cérémonies qui accompagnent ces offrandes, les Tatares font souvent leurs prieres. Ils donnent à leur prêtre le nom de kamm, & c'est de lui que dépend tout l'ordre des cérémonies. Ils disent que ce kamm passe quelquefois des nuits entieres dans la campagne pour étudier ce qu'il doit ordonner. Il ne sait pas plus lire & écrire que le reste des Tatares, & les signes qui font connoître qu'il est digne de la prêtrise, sont des convulsions pareilles à celles de

nos possédés. Il dit durant ces convulsions, que Dieu l'a ordonné prêtre, & il en est crû. Dès qu'il est reconnu pour tel, il est sorcier; par la vertu de son tambour, il peut rendre ce qu'on a perdu, guérir les malades & prédire l'avenir: cependant les Tatares nous ont avoué que ses prophéties & ses cures n'étoient pas toujours des plus certaines. Nous aurions vu avec plaisir quelques-uns de ses tours, mais notre foi, à cet égard, paroissant fort chancelante, on nous dit qu'il n'y avoit point de kamm dans le canton.

Ces Tatares ont plusieurs femmes. Ils ne mangent point de cochon, mais ils boivent de l'eau-de-vie, & s'enivrent assés souvent. Leurs femmes ne sont pas belles, & presque toutes fument du tabac. Une d'elles m'ayant vu charger une pipe, tira la sienne de sa poche & demanda de quoi la remplir. Cela fait, elle l'alluma, avala toute la fumée, & donna la pipe à une autre qui en fit autant: avaler la fumée du tabac est un usage général parmi ce peuple. Quelques-uns de ces Tatares brûlent leurs morts, d'autres les enterrent. Ils n'ont dans l'année que deux jours de fête: celui dont je viens de parler est le jour

désigné pour la provision d'eau-de-vie. Il y auroit encore sans doute beaucoup de choses à dire de ces Tatares, mais ils sont artificieux & cachent avec soin leurs usages.

CHAPITRE XXIV.

Volcan. Tatares abintsiens, verk-tomskiens. Sortileges du Kamm.

SElon certaines relations, il devoit y avoir un volcan près de l'embouchure du ruisseau d'Abachéva, qui se jette dans la Tom. Les habitans du pays confirmoient ces relations, & nous assuroient que ce volcan fumoit sans cesse. M. Muller & moi, nous nous y rendîmes, & nous vîmes en effet quelque fumée sortir çà & là du pied de la montagne. Lorsque nous fûmes plus près, nous sentîmes une odeur très-forte : enfin, nous arrivâmes à l'endroit du feu, & nous vîmes que c'étoit un terrein résineux qui bruloit. Le lit de terre n'étant pas profond, on pourroit éteindre ce feu.

En descendant la riviere de Tom, on trouve un petit village de Tatares abintsiens. Leurs huttes sont à moitié enterrées : quelques-unes étant couvertes de

traverſes, reſſemblent aſſés à des haies. Les trous de ces eſpeces de haies ſont bouchés tant bien que mal avec toutes ſortes de matériaux, & les traverſes qui forment le toit, ſont couvertes de terre: la fumée ſort par un trou pratiqué au milieu du toit. L'intérieur de ces maiſons eſt comme chez les Théléitiens : il paroît ſeulement un peu plus ſale. Nous trouvâmes un ſeul homme dans tout ce village : ils étoient tous à labourer. Nous ne pûmes nous informer ni de leur religion ni de leurs coutumes : tout ce que nous en apprîmes, fut qu'elles étoient conformes à celles des Théléitiens. Le principal objet de notre voyage, étant de voir le kamm en exercice de ſorcier, nous le demandâmes ; mais on nous répondit qu'il étoit mort il y avoit deux mois. Nous voulûmes voir du moins ſa hutte ; on nous dit qu'on l'avoit détruite, & l'on nous en montra les ruines : c'eſt un uſage général parmi ce peuple, de détruire les maiſons de ceux qui meurent. Nous demandâmes enfin où étoit le tambour magique : on l'avoit enterré avec le kamm. Les femmes de ces Tatares ſont habillées comme les Théléitiennes.

Les femmes & filles tatares verk-

tomskiennes ont de chaque côté quatre tresses qui pendent par devant : ces tresses sont ornées d'un bout à l'autre de coquillages de porcelaine, & terminées par des cachets pareils à ceux qu'on vend en Russie. Une de celles que nous vîmes, portoit de chaque côté à même hauteur, quatre grands coquillages de porcelaine disposés en croix. Les filles avoient de plus autour de la tête un ruban orné de ces coquillages.

On nous avoit dit que les Tatares qui habitent le long des rivieres de Kondoma & de Mrassa, connoissoient l'art de fondre le fer, & que l'on n'avoit dans ce canton que celui qu'ils forgeoient. Lorsque nous fûmes à leur village nommé Gadœva, nous regardions de tous côtés pour découvrir la fonderie, & ne voyions aucun bâtiment différent des autres ; tout ressembloit au village abintsien, que nous avions vu peu auparavant. Cependant on nous conduisit à une habitation dans laquelle il y avoit un fourneau ; nous jugeâmes alors que toutes les huttes pouvoient être des fonderies, & qu'il seroit inutile ici d'en bâtir à grands frais, comme l'on fait en Europe. Le foyer qui sert de cuisine, & qui est un trou fait dans la terre, est

une partie du fourneau. Un chapiteau d'environ un pied de hauteur, de la largeur du foyer, c'eſt-à-dire, d'un demi-pied de diametre, & qui diminue de ſorte qu'il n'a vers le haut qu'un pouce & demi, fait avec le foyer tout l'appareil métallurgique. Il y a au-devant un trou que l'on bouche durant la fuſion, & par le côté un autre trou par lequel paſſent deux ſoufflets. Deux hommes ſervent ce fourneau : l'un ſtratifie alternativement le charbon & le minerai; celui-ci doit être pulvériſé, il remplit le fourneau de ces deux matieres, tandis que ſon compagnon fait aller les deux ſoufflets. Dès que le charbon eſt un peu conſommé, il en remet, ainſi que du minerai, & continue de la ſorte juſqu'à ce qu'il ait mis environ trois livres de minerai : ils ne peuvent en fondre davantage. Le fondeur ſouffle encore quelque temps; enſuite ôtant avec des pinces la pierre qui bouche le trou de devant, il cherche le métal parmi les cendres dont le foyer eſt rempli, & le frappant avec un morceau de bois, il fait tomber les charbons qui s'y étoient attachés. De trois livres de minerai, ils retirent ordinairement deux livres de fer, qui paroît encore aſſés groſſier, mais cepen-

dant fort bon. Tandis que l'on fondoit devant nous, nous envoyâmes chercher le kamm du village : il vint avec ſon tambour magique, qui reſſembloit à un crible, & étoit garni d'une peau à l'un des deux bouts ; l'autre bout étoit traverſé par un morceau de bois mince au milieu, plus gros de chaque côté, creuſé en forme de verre, pour augmenter le ſon, enfin mince & triangulaire aux extrémités. Ce morceau de bois eſt traverſé par une verge de fer, mais non pas à la partie mince du milieu, qui ſert de poignée : d'un côté de cette verge, pendent cinq morceaux de fer, percés ; quatre de l'autre côté : il n'y a qu'une baguette faite d'un morceau de peau de liévre, couſu & rembourré. Le kamm s'étant fait donner ſon tambour & ſa baguette, commença ſes ſortiléges : il parloit ſouvent en ſa langue, grommeloit quelquefois comme un ours, couroit çà & là comme un furieux, & ſembloit enſuite revenir à lui : il faiſoit des contorſions & des grimaces effroyables, tournoit, fermoit les yeux comme s'il tomboit en foibleſſe. Lorſqu'il eut joué cette farce pendant un quart d'heure, un autre prit le tambour, & le ſortilége fut fini. Nous lui demandâmes ce que

tout cela ſignifioit, & il nous répondit que lorſqu'il vouloit tirer du diable la connoiſſance de l'avenir, il l'attaquoit de cette façon, & qu'il l'avoit fait pour nous ſatisfaire, mais que cette fois le diable avoit été ſourd. Nous apprîmes que ces gens couroient à leur kamm, lorſqu'ils avoient perdu quelque choſe, qu'ils étoient malades, qu'ils vouloient connoître l'avenir ou ſavoir des nouvelles d'un ami abſent. Le kamm leur fait croire qu'il ſait tout cela, qu'il appelle le diable, qu'il apparoît toujours de nuit ſous la forme d'ours, & l'inſtruit de ce qu'il demande. Il en eſt quelquefois, dit-on, traité cruellement, lors même qu'il ne l'appelle pas, ſur-tout pendant ſon ſommeil; ſes concitoyens diſoient qu'il ſe levoit ſouvent tout à coup la nuit, & crioit de toutes ſes forces: ils prétendoient prouver par là ſon intimité avec le diable. Nous demandâmes à ce kamm pour quelle raiſon ils ne s'adreſſoient pas à Dieu, qui donne tous les biens: il nous dit que c'étoit pour cela même, & parce qu'ils étoient perſuadés qu'il veut le bien de tous les hommes, mais qu'ils avoient bien ſujet d'honorer le diable, qui ne leur veut que du mal; qu'ils ſavoient que Dieu

a auſſi la connoiſſance de l'avenir, mais qu'ils ignoroient les moyens de l'engager à la leur communiquer. Ces Tatares font au diable certaines offrandes ; ils braſſent en ſon honneur de grands tonneaux de biere, & la jettent en l'air & contre les murs. Ils craignent, lorſqu'ils meurent, qu'il ne ſaiſiſſe leur ame, & pour l'en empêcher, le kamm bat ſon tambour magique & tache de le détourner par des cajoleries; ils ne ſavent pas plus que la plûpart des hommes ni ce que devient ni ce qu'eſt leur ame, mais ils ne veulent pas que le diable s'en empare. Ils enterrent ou brûlent leurs morts ou les expoſent ſur un arbre ; ils ſont de la plus groſſiere ignorance & dans la plus grande miſere : leur état prouve évidemment que notre bonheur eſt proportionné à nos lumieres.

Ces Tatares font leurs inſtrumens de labourage avec le fer dont j'ai parlé : c'eſt un outil dont le fer eſt en demi-cercle, tranchant par le bout & faiſant avec le manche un angle droit ; ils travaillent la terre avec cet outil comme avec le hoyau, & la remuent à quelques pouces de profondeur : leur bled ſe moud entre deux pierres, qu'un homme frotte l'une ſur l'autre.

C'eſt auprès de la Kondoma, à dix lieues au-deſſus de l'embouchure du ruiſſeau de Mandabach, qu'ils vont chercher la mine qu'ils fondent : pour la tirer, ils ſe ſervent de l'inſtrument avec lequel ils travaillent la terre, ou d'un autre fait comme une hache, excepté que le fer eſt plus long, moins large & fort tranchant ; ils n'emploient alors le premier que pour enlever le gaſon qui couvre la mine.

Leur habillement ne differe en rien de celui des Tatares théléïtiſches, ſi ce n'eſt que ceux qui ſont veufs, portent de même que les filles une marque de leur liberté ; ils ont les cheveux attachés en touffe ou chou derriere la tête, comme les Chinois ou les Kalmouckes tributaires. Un de leurs alimens les plus ordinaires eſt l'oignon du martagon ſauvage ; * ils le font cuire dans l'eau ou ſous la cendre : j'en goutai qu'on avoit cuits de cette derniere façon ; je leur trouvai goût de farine, ou plutôt aucun goût.

M. Muller voulut avoir le tambour

* Lilium foliis verticillatis, floribus reflexis, corollis revolutis. *Gmel. Sibir.* 1. *P.* 44. *Linn. Spec. pl.* 5, *p.* 303.

magique

magique de ces Tatares ; le kamm ſembla fort affligé de cette propoſition, & voyant que nous réfutions toutes ſes objections, il dit à ſes compatriotes que ſi l'on emportoit ſon tambour ils ſeroient tous perdus, eux & leur kamm. Pour les convaincre de la fauſſeté de cette prophétie, nous fîmes emporter le tambour & nous reſtâmes parmi eux ; mais le ruſé kamm qui vouloit ſans doute en impoſer à ſon peuple, avoit gardé un petit morceau de la baguette de peau de lievre & une couple des petits morceaux de fer qui étoient dans le tambour.

Nous vîmes encore à Kouſnetsk deux kamms du voiſinage ; l'un d'eux étoit aſſés mal adroit, l'autre étoit un des plus fameux ; il avoit un tambour très-grand & peint de pluſieurs couleurs. Un de nos compagnons de voyage qui n'avoit plus ni pere ni mere, lui dit qu'il avoit laiſſé l'un & l'autre à Péterbourg en bonne ſanté, mais qu'il avoit fait la nuit précédente un reve effrayant qui lui faiſoit craindre qu'ils ne fuſſent morts, & qu'il deſiroit de ſavoir ce qui en étoit : auſſi-tôt le kamm joua de ſon tambour, cria, mugit, fit cent contorſions : environ un quart d'heure après

il répondit d'un air grave & aſſuré que ceux au ſujet deſquels on l'interrogeoit étoient en bonne ſanté. Quelqu'un lui demanda encore où étoit une bague qu'il avoit perdue à Tobolsk, & qui l'avoit priſe; notre ſorcier ayant marmotté quelques mots, prit un petit paquet de quarante-neuf morceaux de bois ſemblables à des allumettes. Il demanda le nom de celui à qui appartenoit la bague; on le ſatisfit : enſuite il tira de ſon paquet cinq petits bois qu'il mit à part, joua avec les autres en les jettant çà & là & reprenant tantôt l'un, tantôt l'autre, il dit peu de temps après, qu'il s'étonnoit que la bague ne fut pas rendue, que la perſonne qui l'avoit la rendroit avec plaiſir, mais qu'elle en avoit honte. Il reſtoit encore à dire ſi cette perſonne étoit homme ou femme, & ſi elle rendroit bientôt la bague : le kamm recommença donc à jouer de ſes allumettes, & dit que c'étoit un homme qui avoit pris cette bague, mais qu'il la rendroit bientôt : le ſujet de cette queſtion étoit inventé comme celui de la premiere. Nous demandâmes à cet homme ce que ſignifioient les cris qu'il faiſoit lorſqu'il jouoit de ſon tambour : il nous dit qu'il appelloit tous les

diables. Le kamm que nous vîmes avant celui-ci nous dit qu'il avoit vu le diable ſous la forme d'une étincelle : ce dernier nous le dépeignit comme une ombre qui lui étoit apparue le ſoir à quelque diſtance.

CHAPITRE XXV.

Kouſnetsk.

LA ville de Kouſnetsk eſt dans le canton qu'habitoient autrefois les Tatares kiriſiens : ce peuple s'eſt retiré peu à peu vers les Kalmouckes à meſure qu'on s'eſt approché de lui du côté des Ruſſes. Il y a plus de cent ans que cette ville fut bâtie ; on y envoya des colonies de Tomsk, de Verkhotourie & de Véliki-Novogrod. Les Tatares qui occupoient cet endroit, fondoient ce fer comme les Barſaïakes & pourvoyoient à leur ſubſiſtance, ſoit par ce travail, ſoit par celui de forger le même métal : c'eſt de là qu'eſt tiré le nom que l'on a donné à cette ville ; les anciens habitans du pays étoient forgerons, & le mot ruſſe kouſnets ſignifie forgeron.

Cette ville eſt ſur la rive droite &

orientale de la Tom, & vis-à-vis l'embouchure de la Kondoma : elle est d'environ cinq cents maisons.

Les habitans sont très paresseux. Quoique la Tom soit poissonneuse, on voit rarement du poisson dans cette ville ; on n'y connoît pas le jardinage ; les seuls alimens qui s'y vendent sont de la viande & du pain : les Kousnésiens ne sement que le bled nécessaire pour faire le pain dont ils ont besoin, & c'est là leur seul travail. Ils ne labourent que les montagnes, disant qu'il y fait moins froid que dans les vallées : on ne connoît point ici le gibier. Lorsque l'on bâtit Kousnetsk, il y avoit aux environs beaucoup de zibelines, d'écureuils, de martres, d'élans, de chevreuils ; mais ces animaux sont allés chercher un autre désert : c'est au moins ce qu'on nous a dit, peut-être par politique. La plûpart des villes de Sibérie font un assés grand commerce, mais celle-ci n'en fait aucun.

On n'y vend que des chevaux & du tabac de Tcherkassie ou Circassie. Il n'y passe depuis long temps aucune caravane ; on ne peut donc y vendre que les denrées qui se consomment dans le pays.

CHAPITRE XXVI.

Départ de Kousnetsk. Tatares toulibertiens, kistimiens, &c. Rocher de Pisanoï.

NOus quittâmes bientôt Kousnetsk, & le froid nous obligea de nous arrêter à Mamichéva : ce hameau est habité par un paysan russe & huit ou dix Tatares toulibertiens. A notre arrivée toutes les femmes & les filles tatares s'enfuirent comme à l'approche d'une troupe ennemie.

Nous trouvâmes plus loin un village de Tatares kistimiens & toulibertiens ; quelques-uns vinrent au-devant de nous, & je remarquai une fiancée qui portoit deux tresses de chaque côté de la tête : les femmes de ces Tatares n'en portent qu'une de chaque côté, mais les filles non fiancées en ont jusqu'à vingt, quand elles ont assés de cheveux.

A l'entrée du village je vis un sanctuaire, qui, de même que ceux des Théléitiens, consistoit en quatre perches plantées en terre : c'est aussi à l'entrée de ce saint lieu que ces Tatares font leurs dévotions, mais les cordes qu'ils y met-

tent, ne sont pas perpendiculaires ; ils les placent obliquement à l'égard de cette entrée en signe d'un plus grand respect : je n'y vis point de cheval & ils prétendirent qu'ils n'en offroient pas, mais on ne peut pas se fier à cette assertion. A l'une des perches du devant étoit suspendue une peau d'écureuil : ils me dirent qu'ils en offroient à leur Dieu toutes les années. Je leur demandai où étoit ce dieu & leur réponse fut qu'il habitoit dans le voisinage de celui des Russes, qu'ils étoient fort bien ensemble & se visitoient souvent : ils ajouterent qu'ils n'offroient au diable que de la biere, & seulement dans certains cas où leur kamm le leur prescrivoit. Je leur demandai pourquoi ils ne mettoient pas plutôt leur confiance en Dieu : à la verité, me dirent-ils, nous avons des raisons de croire que Dieu peut nous aider en toutes choses, mais nous autres créatures qui sommes sur la terre, comment nous adresser à lui qui habite jusques dans le ciel, au lieu que le diable demeurant sous terre, il nous est bien plus aisé de recourir à lui.

Leur kamm fait ses momeries comme tous ceux que j'ai vus : la baguette de son tambour est d'une peau de zibeline ; le

bois qui traverse le tambour à l'intérieur avoit à une de ses extrémités un bois rond & un peu convexe, au milieu duquel étoient deux boutons ronds de laiton qui donnoient à ce bois l'apparence d'un visage : il y avoit aussi entre les fers de ce tambour quelques rubans que je n'avois pas vus dans les autres. Je conseillai à ces bonnes gens de croire que Dieu est présent sur la terre comme dans le ciel, de ne pas faire comparaison de sa puissance à celle du diable, & continuant mon voyage j'arrivai à Poriveu-porog ou la chûte horrible. On m'en avoit fait une peinture si effrayante, que si je n'avois été certain de me mettre en sureté en débarquant, je ne serois pas allé audelà : on se munit de toutes les cordes qui étoient dans le fort voisin, on commanda tous les paysans de ce fort & des environs, on disoit qu'il falloit nécessairement descendre les bateaux avec des cordages si l'on ne vouloit pas les voir engloutis. Arrivé près de la chûte je mis pied à terre & je la considérai : j'avois peine à croire que cette chûte fut dangereuse ; on voyoit à peine que l'eau tomboit, mais elle faisoit grand bruit, parce qu'il y avoit en cet endroit beaucoup de pierres très grosses : je la fis son-

der dans toute ſon étendue, & quand je fus aſſuré qu'il n'y avoit rien à craindre, je fis deſcendre nos bateaux l'un après l'autre le long de la rive droite de la Tom, ſans aucun autre ſecours que celui de nos bateliers ordinaires & ſans le moindre danger.

Plus loin eſt le village de Borodina, habité par des Ruſſes & des Tatares ietchinskiens. Il y a environ quarante ans que le patriarche ruſſe qui réſide à Kouſnetsk, baptiſa tous ces Tatares. Plus zélés que les Kaltirackes pour leur nouvelle religion, ils vont aſſidument à l'égliſe ruſſe, portent des croix, ont dans leurs maiſons des images de ſaints, & font devant ces images le ſigne de la croix de la maniere ordinaire.

Je vins enſuite au rocher de Piſanoï; la riviere en baigne le pied & le laiſſe à droite : quelques figures ſculptées dans ce rocher lui ont fait donner ce nom, ainſi qu'au village ſitué ſur le ſommet. Il eſt d'une ardoiſe calcaire de couleur verte, traverſé çà & là par une ardoiſe encore plus calcaire & mêlée de quarts : j'eſtimai qu'il étoit haut d'environ dix toiſes. L'endroit où ſont les figures eſt un peu ſaillant & expoſé au midi; il eſt à environ deux toiſes du pied du rocher,

Le chemin par où l'on y parvient est assés difficile, mais il y a devant les figures une saillie de plus de six pieds, de sorte qu'on les voit à l'aise : ce sont plusieurs animaux du pays, comme cerfs, chevreuils, élans & quelques hommes avec un poisson ; les hommes ressemblent beaucoup aux figures chinoises. * Ici le rocher est partagé en deux parties par le lit d'ardoise mêlée de quarts, duquel j'ai parlé : les figures de la partie inférieure sont entierement différentes de celles de la partie supérieure, mais celles-ci sont mieux conservées, parce qu'on ne peut les voir qu'en faisant construire un échaffaudage ou en se faisant descendre avec des cordes du haut du rocher : ces deux parties prises ensemble ont environ trois toises de hauteur. Il y a sur la gauche un autre endroit moins saillant & haut d'une toise où l'on voit aussi des figures : enfin tout cet emplacement a sept toises de largeur.

Entre les deux parties dont j'ai parlé, à un angle du rocher mais toujours vers le midi, il y a un troisieme plan sculp-

* C'est peut-être un des monumens que les Chinois ont laissés dans ce pays.

té, où l'on ne peut aller que par une fente qui eſt entre les lits d'ardoiſe. La difficulté du chemin fait que peu de gens le vont voir & qu'il eſt bien conſervé : on y voit des animaux attachés enſemble & conduits par un homme. Il eſt avantageux aujourd'hui pour ceux qui examinent ces figures, que l'ardoiſe ſoit jaune au-dehors & verte au-dedans, car la couleur du trait des figures étant différente de celle du fond, ce trait eſt beaucoup plus diſtinct.

Je vis enſuite quelques Tatares qu'on prétend être Théléitiens, mais qu'on ne peut regarder comme tels, ſi l'on en juge par leur religion ; ils ſe croient iſſus des Kalmouckes & n'ont point de kamm : ils adorent un ſeul Dieu, & quand ils le prient, ils ſe tournent vers l'orient ou vers l'occident. Ils ne font, diſent-ils, aucun cas du diable, mais ils me paroiſſent trop artificieux pour parler ſincerement de leur religion, ainſi je n'aſſure pas ce que je viens de dire à cet égard.

CHAPITRE XXVII.

Ville de Tomsk, son commerce; vices des Tomskiens. Fonderies.

L'Etabliſſement de la ville de Tomsk a commencé par celui d'un fort ſous le regne du czar Féodor Ivanovits, environ vingt années avant la fondation de Kousnetsk. Pluſieurs peuples de cette contrée ayant été conquis ou s'étant ſoumis volontairement, le fort eſt devenu citadelle, & la citadelle s'eſt changée en une ville, qui maintenant eſt compoſée de plus de deux mille maiſons. Elle étoit autrefois, comme Tobolsk, une des capitales de la Sibérie; mais il y a long-temps qu'on l'a compriſe dans la province de Iéniſei, & elle eſt maintenant dans celle de Tobolsk.

Elle eſt ſituée ſur la Tomm, traverſée par le ruiſſeau d'Ouchaïka & défendue par un fort. On y voit pluſieurs égliſes, deux couvens dont l'un d'homme & l'autre de filles, & une grande maiſon marchande de figure quarrée & toute en bois, qui contient quarante-cinq bou-

tiques ; on y trouve des marchandiſes étrangeres, & ſur-tout des meubles vernis de Chine que l'on vend à un prix médiocre qui paſſe peu celui de Péterbourg : on y vend en pelleteries tout ce qu'on peut deſirer.

S'il y a dans la Sibérie une ville avantageuſement ſituée pour le commerce, c'eſt la ville de Tomsk ; on y vient de Tobolsk en été, fort commodément par l'Irtiſch, l'Ob & la Tomm ; il faut paſſer par cette ville en venant de Iéniſeisk & des autres endroits de Sibérie, ſitués à l'orient & au nord ; il y paſſe tous les ans une ou deux caravanes de Kalmouckes & toutes celles de Chine pour la Ruſſie ou de Ruſſie pour la Chine : le commerce y eſt donc fort grand & preſque général, quoiqu'il y ait une compagnie particuliere de commerce qui a ſes directeurs ; ainſi le gouvernement de Tobolsk eſt des plus lucratifs.

La plûpart des habitans de cette ville ſont, comme preſque tous les Sibériens, renégats ou anciens croyans ; il y en a trois qui depuis l'ordre de ſe couper la barbe, payent tous les ans trois cents trente-trois livres à la chancellerie pour avoir permiſſion de la porter : il ſeroit avantageux à un état que pluſieurs ci-

toyens aimaſſent aſſés leur barbe pour la conſerver à ce prix.

Je peux dire de la pareſſe énorme qui regne dans Tomsk ce que j'ai dit de celle de Kousnetsk; elle eſt ſans doute un effet du bas prix des vivres & de l'amour crapuleux du vin & des femmes : quand un tomskien a de l'argent, il en porte la moitié aux filles publiques, il s'enivre avec les trois quarts de l'autre moitié & ſe nourrit comme il peut du reſte. Il y a peu de maiſons de cette ville où l'on ne trouve au moins une perſonne affligée du mal de Naples, & je connois des familles entieres qui en ſont infectées.

Cette ville eſt ſujette aux épidémies; il y en eut une l'été dernier (1733) parmi le bétail, qui ne laiſſa en vie que dix vaches & le tiers des chevaux, mais perſonne ne tenta d'y remédier, & le prétexte de cette inaction fut que leurs peres n'avoient rien fait dans un cas ſemblable.

Les ſouris ſont comme une plaie de cette ville oiſive; je n'en ai vu nulle part en auſſi grand nombre : elles n'y multiplient auſſi prodigieuſement, que parce qu'on n'y a point de chats : il eſt vrai qu'on peut recourir aux poiſons & aux

fouricieres, mais tout ce qu'on doit au travail, n'eft pas du goût des Tomfkiens.

Nous allâmes voir une fonderie qui eft au bourg de Bogorodskoïe, à quelque diftance de Tomsk : il y a dans l'églife de ce bourg une fameufe image de la Vierge, furnommée d'Odéitria : on la porte tous les ans à Tomsk en proceffion folemnelle, comme celle d'Abalat à Tobolsk, & le voivode accompagné des principaux habitans va la recevoir à pied. Quand elle a fuffifamment honoré & fanctifié la ville par fa préfence, on la rapporte en fon églife. Cette Vierge & celle d'Abalat n'ont pas pris poffeffion de la même maniere. L'endroit où eft maintenant le bourg de Bogorodskoïe étoit autrefois habité par des Tatares, & ces gens entendoient fouvent un fon qui leur sembloit être celui d'une cloche. Quelques habitans de Tomsk à qui ces Tatares confierent la merveille, y réfléchirent mûrement, & comme ils n'y concevoient rien, ils crûrent y entrevoir je ne fais quoi de religieux : ils dépêcherent auffi tôt à Tobolsk pour y faire peindre une image de la mere de Dieu.

Tandis qu'on chargeoit les fourneaux

de la fonderie, nous allâmes voir pêcher dans l'Ob qui étoit alors glacé : cette pêche se pratique ainsi. On fait dans la glace plusieurs trous grands comme le filet, on l'y jette & on l'affermit avec de longues perches : lorsqu'on veut le retirer, il faut ôter avec des pelles & des perches la glace que l'eau amene au-dessus. On pêche aussi au panier de la maniere suivante : après avoir fait dans la glace un trou grand comme le panier, on le plonge dans l'eau & on l'affermit avec des bâtons : ces paniers ressemblent aux souricieres dont l'entrée est en forme de cône, de sorte que le poisson y entre aisément & n'en peut sortir qu'avec peine ; mais comme on veut sur-tout prendre du mouxon qui est une espece de truite sans dents, & que ce poisson remonte la riviere, on place le côté fermé du panier contre le courant.

Nous allâmes du lieu de la pêche à la fonderie ; elle consiste en quatre murs & un toît que l'on ôte à volonté. On y voit deux fours joints ensemble par un mur mitoyen ; chaque four a une demi-aune de diamêtre & une aune de profondeur : la même ouverture sert d'œil & de passage à la tuyere. Après avoir répandu dans le fourneau un peu de pouf-

ſiere de charbon, & adapté la tuyere, qui eſt d'argile, on ferme le fourneau avec des briques, & l'on remplit ſeulement de terre graſſe, ſeche & pulvériſée, les vuides qui ſont entre ces briques : les fondeurs prétendent que s'ils muroient cette ouverture, le feu ſeroit trop violent, & que leur opération réuſſiroit mal.

Ils trouvent le long de l'Ob la mine qu'ils fondent; elle eſt en petits morceaux, jaune au-dehors, brune en-dedans & fort compacte. A quatre lieues du village, il y a une montagne qui eſt toute de minerai : celui-ci eſt à peu près de même couleur que celui de l'Ob, mais non pas auſſi compacte, & ils ne l'emploient que dans le cas où ils n'ont pas l'autre en quantité ſuffiſante, parce qu'ils ont éprouvé que ce dernier tient le meilleur fer.

Avant de fondre la mine ils la grillent avec du bois, ce qui la rend rouge & tendre. Alors ils la jettent dans une auge longue & étroite, dans laquelle un homme la pile avec un aſſés gros pilon : ils diſent que ſans le grillage ils ne tireroient point de fer de cette mine. Après ces préparatifs, ils rempliſſent de charbon le fourneau & ôtant une partie du

toît, laiſſent un paſſage à la fumée ; enſuite ils mettent ſur les charbons un peu de mine pilée. J'ai dit ci-deſſus que les Barſaïakes commencent par peu de mine & en augmentent toujours la doſe ; ces fondeurs-ci font de même, mais ils l'augmentent davantage parce que leurs fours ſont plus grands : ils y coulent environ deux pouds ou quatre-vingts livres de fer qu'ils vendent vingt ou vingt-ſix ſous le poud : c'eſt un fer excellent & peut-être le plus liant qui ſe fonde en Sibérie.

Je vis dans ce village un payſan fort âgé qui avoit tout l'air d'une vieille femme : il étoit de petite taille & ſans barbe ; il me dit qu'il n'en avoit jamais eu, & ſes compagnons me le certifierent ; cependant il avoit fils & petits-fils, & le bonhomme étoit perſuadé qu'il en étoit le pere.

Après avoir vu cette fonderie nous revînmes à Tomsk ; la fête de ſaint Michel qui arriva le 8 novembre, mit en mouvement toute la ville ; on auroit dit qu'il étoit enjoint à tout Tomskien de s'enivrer. Le jour entier ne ſuffit pas ; le bruit, les cris, le tumulte, l'ivreſſe, le libertinage durerent toute la nuit & ſept jours encore. Les quatre temps de

Noel en furent le terme : depuis ce temps jusqu'à Noel on songea à se marier, & l'on fit dans cet intervalle environ quinze noces. Il est d'usage que les mariés qui sont riches, envoient un homme appellé drouchka, inviter tous ceux qu'ils rencontrent, mais ils font une visite particuliere à leurs parens & amis & à ceux à qui ils doivent quelque considération. J'étois un jour chez le voivode, lorsqu'il reçut une de ces visites. Il y avoit deux couples de mariés, accompagnés chacun de la chouaka ou entremetteuse, de la mere de la mariée, de quelques parens & du drouchka : les mariées portoient chacune un bonnet de zibeline assés élevé & une espece de roquelaure de soie pendante jusqu'aux pieds ; le devant & les manches étoient bordés d'une tresse d'or, les bras n'étoient point passés dans les manches, le bas étoit bordé d'une fourrure de zibelines qui traînoit à terre. Les mariés avoient aussi des habits neufs ; ils portoient du brandevin & buvoient à la santé du voivode qui leur fit donner des liqueurs ; les mariées burent très peu, mais leur cortege ne refusa rien. Lorsqu'ils eurent assés bu, l'un des drouchka harangua le voivode, & l'invita à la

noce ; ensuite tous se retirerent.

Nous vîmes célébrer le mariage d'un couple amoureux. Les divertissemens de la saint Michel avoient donné aux gens non mariés l'occasion d'avoir ensemble quelques entretiens : un garçon & une fille que l'on rencontra en conversation furent menés à la chancellerie, & condamnés à s'épouser. On les mena dans la cathédrale, où nous nous rendîmes avec le voivode ; la cérémonie fut faite fort cavalierement : les deux fiancés allerent à l'autel, l'homme tenant la droite : la fiancée avoit près d'elle sa chouaka & le fiancé son drouchka Le prêtre en habit de cérémonie délia les cheveux de la fiancée avec l'aide de la chouaka ; il donna ensuite au fiancé & à la fiancée un cierge allumé, lut les prieres ordinaires & procéda au reste des cérémonies. On étendit un tapis sous les pieds des fiancés ; le prêtre se fit donner leurs anneaux, dit des oraisons & mit à chacun l'anneau de l'autre. Il apporta ensuite une image de saint au lieu de la couronne accoutumée, la mit sur la tête du fiancé, & lui demanda s'il vouloit la fiancée pour femme, il répondit, oui, parce qu'on m'y force : cette réponse n'arrêta nullement le prêtre, qui lui

répondit à basse voix qu'on voyoit bien qu'il se marioit de bonne volonté puisqu'il étoit venu dans l'église. Cependant le drouchka lui tenoit toujours l'image sur la tête ; le prêtre alla chercher une autre image pour la fiancée, & répéta les mêmes choses : celle-ci ne répondant point, parle donc, dit-il, n'as-tu pas une langue & continua la cérémonie, la chouaka & le drouchka tenant toujours l'image sur la tête, l'une de la fiancée, l'autre du fiancé. Il prit par la main ce dernier qui prit de même la fiancée, & l'on ôta le tapis qui étoit sous eux : ensuite chacun d'eux ayant toujours l'image sur la tête, ils firent le tour de l'endroit où étoit le tapis au contraire du cours du soleil, & pour confirmer la promesse qu'ils faisoient d'être l'un à l'autre, chacun d'eux baisa l'image qu'on lui avoit mise sur la tête. Il y a toute apparence que le protopope ou vice-patriarche n'approuvoit pas ce mariage, & que pour y mettre un obstacle, il avoit fait enlever les couronnes. De méchans esprits répandoient que le voivode trouvant la fille jolie, avoit resolu de s'en amuser, & que pour plus de commodité il avoit ordonné le mariage, se proposant de retirer les deux époux

dans sa maison, & on appuyoit cette opinion par des exemples : il est vrai que le voivode garda le silence au refus du fiancé, & laissa continuer l'affaire.

Nous vîmes arriver dans Tomsk une caravane de Kalmoukie; des chameaux portoient les marchandises : elles furent déposées dans la gostinnoïdvor ou maison marchande, & les boutiques où on les mit furent scellées du sceau de la douane. Dès que le voivode apprit que ces marchandises étoient sur le territoire de Tomsk, il y envoya des commis de la douane, pour sceller celles qui ne l'avoient pas été à Sempalat. La caravane étoit composée de Russes, de Boukhares & de Tatares tchatsiens & casaniens; les Kalmouckes avoient pris à Sempalat le chemin de Iamichéva. Le voivode avoit eu avis que toutes les marchandises avoient été visitées à Sempalat, excepté celles des Boukhares, qui avoient représenté qu'il en seroit assés temps à Tomsk. J'ai déja dit à l'occasion de la foire d'Irbit que Galdan Tsirenn & l'envoyé russe étoient convenus entre eux que les deux nations commerceroient ensemble sans payer de droits : on observoit cet accord de part & d'autre, mais on obligeoit les Russes à payer les

droits dans les états de Russie. Afin qu'il n'y eut à cet égard aucune fraude, il fut arrêté que les marchandises des Kalmouckes & des Boukhares seroient visitées & scellées avant qu'elles arrivassent dans Tomsk, & qu'après en avoir pris un état fidelle, il leur seroit signifié aussitôt après leur arrivée qu'ils eussent à déclarer à la chancellerie tous ceux qui acheteroient de leurs marchandises, & que l'on exigeroit des droits de toutes celles qu'ils vendroient sans déclarer l'acheteur: c'est ce qui engagea le voivode à envoyer au-devant des Boukhares, mais ils ne voulurent pas que l'on visitât leurs marchandises. Le voivode informé de cette résistance envoya d'autres commis avec cinquante slouchivies, & leur fit défendre d'entrer dans la ville jusqu'à qu'à ce qu'ils eussent obéi. Tous les autres marchands avoient payé les droits à Sempalat, c'est-à-dire le dixieme de leurs marchandises, excepté l'argent & les pierres précieuses; on les visita ici une seconde fois, de peur qu'on n'en eut augmenté le nombre en chemin. Cette visite est avantageuse au voivode: il est de l'intérêt des marchands qu'elle soit faite au plutôt, & ils l'abregent par des présens. Nous assistâmes à celle des

marchandiſes apportées de Kalmouckie ; c'étoient des draps de Tchanda, de Kamm, de Cattoune, des tapis de Perſe, qui ſont apportés aux Kalmouckes par la Boukharie, & par conſéquent s'y vendent plus chers qu'en Ruſſie. Il y avoit en pelleteries des peaux de renard, qui ne ſont pas fort rouges & qu'il eſt rare de trouver de la grandeur ordinaire ; d'autres peaux de renard d'une plus petite eſpece, dont les unes reſſemblent à celles de renard rouge, les autres à de mauvaiſes peaux de linx ; des peaux noires d'agneau, des peaux de loup & d'ours, des peaux de tigre & de panthere de Kalmouckie. Une peau de renard rouge coute quatre ou cinq livres : une peau d'agneau mort-né coute environ douze ſous : nous vîmes auſſi du coton crud qui nous parut aſſés beau ; on le vendoit environ douze ſous la livre. Nous apprîmes avant notre départ que la ſeconde ambaſſade vers les Boukhares étoit auſſi infructueuſe que la premiere. Le voivode imagina que ces gens ne s'entendoient pas ; il y envoya un bon interprete & cent ſlouchivies, mais nous n'avons pas ſu le ſuccès de cette négociation.

Il y avoit à Tomsk un coſaque habi-

tant de cette ville qui passoit pour amateur d'histoire naturelle : il nous fit part d'une observation qu'il avoit faite le matin du 30 septembre. Il avoit vu autour du soleil un cercle dont la circonférence étoit rouge en dehors, jaune au milieu, verte en dedans; le soleil occupoit le centre, & le rayon étoit d environ quinze diametres du soleil : des nuages assés considérables qui étoient à l'horison, cachoient une partie de ce cercle. Il y avoit un demi-cercle très-grand, dont la partie convexe étoit tournée vers l'horison, & dont la circonférence passoit par le centre du soleil; elle étoit rouge en dehors, jaune en dedans; à chaque extrémité de son diametre, on voyoit une image solaire. Ce demi-cercle renfermoi tun autre cercle fort grand en comparaison du premier, & dont la circonférence blanchâtre en dehors & bleue en dedans passoit par le centre du soleil. Les circonférences de ces trois cercles se coupoient & se confondoient des deux côtés du soleil, & on voyoit à chaque point de contact une image solaire un peu plus grande que celle du grand demi-cercle. Le haut du plus grand des deux cercles étoit touché par un arc verd en dedans, jaune au milieu & rouge en dehors : le cercle

cercle qui entouroit le ſoleil étoit ſurmonté par un arc ſemblable qui le touchoit en un point. *

CHAPITRE XXVIII.

Tatares de la Tchoulime.

IL y a au-delà de Tomsk des Tatares baptiſés depuis environ ſeize ans ; leur ancienne religion étoit à peu près celle des autres Tatares : ils penſoient peu à l'être ſuprême. Lorſqu'un d'entre eux étoit mort, ils mangeoient ſon cheval & en offroient la peau au diable : ils enterroient leurs morts, & tous ceux qui étoient allés à un enterrement, ſautoient à leur retour par-deſſus un feu fait exprès, afin que le mort effrayé par ce feu ne les ſuivît pas.

Ils avoient recours à leur kamm dans leurs maladies: ce kamm avoit un remede univerſel, qui conſiſtoit ordinairement dans une peau d'hermine à laquelle on avoit mis des yeux de métal, & qu'il laiſſoit attachée au cou & devant le vi-

* V. Mémoires de l'acad. royale des ſciences 1699.

ſage du malade, tandis qu'il jouoit vivement de ſon tambour magique. Ils habitoient de méchantes huttes dont l'entrée regardoit l'orient : elles étoient de pieux & de terre, ou de ce qu'ils pouvoient ſe procurer le plus facilement : ils faiſoient des bancs intérieurement tout autour de la muraille, & plaçoient au milieu ou à l'un des côtés une cheminée autour de laquelle on pouvoit tourner, & dont l'ouverture étoit percée dans le toit. Leurs maiſons n'ont pas aujourd'hui en général meilleure apparence : cependant quelques-uns d'eux imitent l'architecture des Ruſſes, & ſe ſervent de poëles ; ils abandonnent auſſi l'uſage de tourner vers l'orient l'entrée de leurs huttes : les trous qui ſervent de fenêtres ſont couverts par la glace. Lorſque l'archevêque vint dans ce pays, il en fit aſſembler les habitans : quelques-uns vinrent à lui de bonne volonté, mais la plûpart y répugnoient, & il fallut que les dragons qui accompagnoient l'archevêque les fiſſent ſortir de leurs huttes. Ces Tatares habitent le long de la Tchoulime ; le lieu étoit commode pour les baptiſer : ceux qui refuſoient le baptême étoient jettés dans l'eau ; lorſqu'ils revenoient à bord, on leur attachoit une

croix au cou & ils étoient chrétiens; mais afin d'entretenir ces proselites dans leur religion nouvelle, on leur bâtit une église. Quant à ceux qui habitent plus bas sur la Tchoulime, on leur assigna l'église du fort Méieskoï. Tous ces Tatares n'ont pas les premiers principes de la religion chrétienne : ils pensent qu'elle consiste à porter une croix, à faire le signe de la croix, aller à l'église, faire baptiser leurs enfans, n'épouser qu'une femme, s'abstenir des alimens dont ils mangeoient auparavant, comme de la chair de cheval, & observer les jeûnes prescrits. Ils ont chacun une image devant laquelle ils font leur priere, & voilà tout leur christianisme : on ne peut point exiger d'eux qu'ils sachent ce qu'on ne leur apprend pas. On envoie, il est vrai, des prêtres pour les instruire de la religion, mais ces prêtres ne savent point la langue tatare; il se peut aussi que le choix en soit fait négligemment, & on dit que leur vie n'est pas exemplaire.

La petite vérole faisoit de grands ravages parmi ces Tatares : cette maladie n'y regne ni dans une saison fixe ni toutes les années; il s'écoule quelquefois dix ans sans qu'on la voie paroître,

mais lorſqu'elle eſt revenue, elle dure ſouvent trois ans.

Nous continuâmes notre route, & nous fûmes obligés de nous arrêter dans quelques ſimovies : ce ſont de méchantes cabanes qui tiennent lieu d'auberge ; elles ſont éloignées de toute habitation, & nous n'y trouvâmes que des hommes ſourds ou aveugles. Nous avions fait depuis Péterbourg environ deux mille quarante lieues, lorſque nous arrivâmes à Iéniſeisk. Nous eumes de mauvais chevaux & nous trouvâmes des relais, où il n'y en avoit pas autant qu'il nous en falloit.

CHAPITRE XXIX.

Iéniſeisk. Eau de Golova. Froid exceſſif.

LA ville de Iéniſeisk eſt ſur la rive gauche & occidentale de la Iéniſei, qui a dans cet endroit plus d'un quart de lieue de largeur : cette riviere prend ſa ſource en Mongalie, & après un cours d'environ ſept cents cinquante lieues ſe jette dans la mer glaciale. Iéniſeisk eſt moins ancien que Kouſ-

netsk ; ce fut d'abord un petit fort, comme la plûpart des villes de Sibérie, mais la ſituation en eſt ſi commode, que bientôt ce fort devint une ville : elle eſt le long de la Iéniſei, a beaucoup plus de longueur que de largeur, & ſon enceinte eſt d'une lieue & demie ; elle a pluſieurs bâtimens publics, deux couvens, dont l'un d'hommes & l'autre de femmes, & ſept cents quatre maiſons. Iéniſeisk eſt, après Tioumene, la premiere ville de Sibérie que nous ayons vue bâtie en plaine.

Cette ville eſt bien ſituée pour le commerce, & preſque tous les Iéniſéens ſont marchands. L'ivrognerie, la pareſſe, le libertinage & les maux qui en ſont la ſuite, y regnent auſſi fortement que dans les autres villes dont j'ai fait mention. On dit que les Iéniſéens ſont ruſés & artificieux, & on les nomme skoſniski, c'eſt-à-dire, pénétrans. Il eſt d'uſage en Sibérie que les habitans des villes ſe donnent entre eux des ſurnoms : on nomme les Taréens, apoſtats ou pendus, parce qu'il y en eut autrefois un grand nombre qui furent exécutés : on appelle les Kouſnetſéens, marmotes, parce qu'ils portent beaucoup de peaux d'une eſpece de petite marmote ; les

Tomskains, fanfarons; les Sourgoutes, louches; les Bérésouains, mangeurs d'ecureuils; les Mangaséens, visages sereins ou mangeurs de poisson séché; les Krasnoiarskains qui se révoltent souvent contre leurs voivodes, sont appellés opiniâtres; les Ilimskains, mouches d'Ilimsk; les Iakoutes, mangeurs d'écorce.

Les Iéniséens sont grands amateurs des plantes médicinales : ils doivent cette inclination à un colonel cosaque. En arrivant à Iéniseisk nous entendîmes plusieurs enfans crier dans les rues une eau spiritueuse : on nous dit que c'étoit une eau distillée par ce colonel cosaque; qu'il en tenoit la recette d'un enseigne de la garnison de Tobolsk, & qu'il guérissoit avec cette eau toute sorte de blessures : fussiez-vous blessé à mort, il ne lui falloit qu'une minute & son eau pour vous rendre sain. La chose étoit trop merveilleuse pour qu'on pût y ajouter foi : cependant beaucoup de personnes, même ceux qui n'ont pas coutume de se laisser prendre aux fables de cette espece, citoient plusieurs exemples des effets prodigieux de cette eau. Un certain Dippel rendit fameux autrefois son baume vul-

néraire par la cure admirable d'un chien auquel il faisoit passer un clou au travers de la tête; le colonel cosaque prenant un coq & lui enfonçant un clou ou un canif dans la tête jusqu'à la cervelle, arrosoit la blessure avec son eau distillée, lui en couloit un peu dans le bec pour plus de charlatanerie, & le coq se relevant en très peu de temps, couroit comme auparavant. Lorsqu'on représente à ceux qui sont dupes de ces tours, que toute eau-de-vie & même toute eau commune peut avoir le même effet, bien plus, que la même chose arriveroit, si l'on ne donnoit à l'animal aucun secours, la plûpart ne le croient pas. Plusieurs personnes & sur-tout les crieurs de l'eau du Cosaque rejetterent cette objection, & crurent en avoir assés prouvé la vertu, en citant plusieurs hommes blessés à mort, guéris par cette eau sans pareille. Il n'y a pas long-temps, disoient-ils, qu'un homme voulant secourir une maison qui brûloit, reçut sur la tête une grosse poutre; le sang lui sortoit à flots par le nez & les oreilles; il perdit connoissance & paroissoit mort: on le porta chez lui & on l'y laissa sans secours, jusqu'à ce que quelques-uns informés de l'accident, imaginerent que c'étoit une belle occa-

ſion d'éprouver l'eau du colonel. Il eſt à remarquer que le poſſeſſeur de ce beau ſecret interrompoit toujours cette hiſtoire à ce point-ci, diſant que de méchans eſprits avoient prétendu profiter de cette occaſion pour détruire ſa réputation, & qu'on l'avoit mené par force chez cet homme bleſſé. Lorſqu'il y fut arrivé, il ſe plaignit qu'on lui préſentoit un mort, ajoutant qu'il ne ſavoit pas reſſuſciter : cependant, cédant aux inſtances des ſpectateurs, il coula dans la bouche du mort une couple de cuillerées de ſon eau & ſe retira ſur le champ, croyant avoir fait une choſe fort inutile : il étoit à peine chez lui, que le bleſſé accompagné d'une foule de gens, vint le trouver en jettant des cris de joie, & le féliciter d'avoir rendu la vie à un mort, & en même temps la ſanté.

Le chirurgien major de l'expédition de Kamtchatka m'avoit déja mandé qu'il avoit fait l'épreuve du coq, & qu'il avoit réuſſi ſoit avec le ſpiritus matricalis, ſoit avec l'eau commune, ſoit en ne mettant rien ſur la plaie, auſſi bien que le colonel avec ſon eau ſpiritueuſe, mais que l'eſſai lui avoit toujours mal réuſſi, lorſqu'il avoit fait la bleſſure au

derriere de la tête. Cependant, pour mieux pénétrer la fraude & le secret, j'avois feint de croire les contes du colonel, qui pensant avoir en moi le plus zélé partisan de son remede, m'en donna une bouteille. Dès que je l'eus, je pris un coq & lui enfonçai un petit canif au milieu de la tête, jusqu'à ce que je crus avoir traversé la substance corticale du cerveau, & pénétré jusqu'à la substance médullaire : je versai sur la blessure un peu d'eau du Cosaque, & j'en remplis le bec du coq; il se releva au bout d'un quart d'heure & se portoit encore très-bien le quatorzieme jour après cette opération; je le fis tuer & je vis que le cerveau avoit été endommagé par devant & jusques vers la moitié : il y avoit encore une petite marque de la blessure, mais nul sang caillé. Je perçai la tête d'un autre coq avec un canif un peu plus gros, faisant la blessure plus profonde, & je le pansai comme l'autre; celui-ci mourut cinq heures après : je l'ouvris & trouvai le cerveau percé jusqu'au fond dans la partie gauche. Il y avoit aussi sous le crâne & dans la blessure beaucoup de sang caillé.

J'appris ensuite que cette eau est

distillée de l'orpin *, plante reconnue depuis long-temps pour un bon vulnéraire : les chirurgiens de Iéniseisk la coupent par petits morceaux, en mettent jusques à moitié dans un vase qu'ils achevent de remplir avec de l'eau : ils bouchent bien le vase & laissent macérer en lieu chaud pendant environ huit jours, ensuite ils distillent cette fameuse eau qui ressuscite les morts. L'enseigne dont j'ai fait mention étant à Vibourg pendant les dernieres guerres, vit un chirurgien guérir avec cette eau des plaies de la tête fort considérables, & obtint d'un des apprentifs de ce chirurgien qu'il lui en montrât la composition: ensuite ayant trouvé dans le colonel cosaque un amateur de la médecine, il lui promit de lui faire part de sa recette à un prix médiocre, mais avant qu'il s'acquittât de sa promesse, l'autre en vrai Iéniséen lui avoit dérobé son secret ; cependant il reconnoissoit le devoir à cet enseigne.

Il y avoit aussi dans Iéniseisk un

* Anacampseros purpurea. *Bauh. hist.* 3 682. Sedum foliis planiusculis serratis, corymbo folioso, caule erecto. *Linn.* *f.* p. 2. p. 430.

homme vieux & pauvre qui passoit pour connoître des simples d'une vertu merveilleuse. Je le fis venir à mon logement : il ressembloit fort à un kamm, & avoit tout l'air d'un fourbe. Il feignoit toujours avant de parler, d'avoir perdu la mémoire, & gardoit long-temps l'air pensif, mais le matois savoit bien ce qu'il devoit dire. Il croyoit, disoit-il, que le diable étoit auteur de tout mal, & par conséquent de toute maladie; la plûpart des simples qu'il connoissoit chassoient donc le diable; mais il me nomma une plante qui avoit la vertu de séparer l'eau comme le fut autrefois la mer rouge. Les Iéniséens voyant que je n'ajoûtois pas foi à la vertu de l'herbe qui chassoit le diable, me raconterent l'histoire suivante. Vers l'embouchure de la Iénisei, il se rassemble des Promichlenikes pour chasser aux *pietsi*, espece de renards blancs & gris. Un d'entre eux s'amusoit souvent à jouer du balalaika, qui est une espece de guittare : il remarqua que lorsqu'il jouoit seul la nuit dans l'obscurité, quelqu'un dansoit dans sa chambre. Curieux de voir qui dansoit ainsi, il fit souvent du feu, mais ne vit personne : cependant il entendoit danser dès qu'il n'avoit ni feu ni lumiere; il

lui fallut donc user de ruse pour satisfaire sa curiosité. Il cacha sous un pot un bois allumé, joua ensuite à son ordinaire, & peu après entendant commencer la danse, il leva le pot & vit une espece de dame qui lui dit, puisque tu t'es opiniâtré à me voir, tu ne me quitteras plus : il fut d'abord très-effrayé, mais il s'accoutuma peu à peu à cette femme & ils habiterent ensemble. Un jour ses compagnons avoient résolu d'aller tous ensemble à la chasse, mais cette femme ne voulut pas l'y laisser aller ; elle consentit seulement qu'il les accompagnât jusqu'à certain endroit ; il partit donc avec eux, & lorsqu'ils furent tous arrivés à l'endroit où ils devoient se séparer, ils s'assirent dans un champ. Aussi-tôt il entendit la voix de cette femme qui l'appelloit ; il lui répondit de venir le trouver, la femme dit que cela lui étoit impossible. Après beaucoup d'instances de part & d'autre, elle lui confia qu'elle ne pouvoit avancer à cause d'une herbe qui étoit près de lui, & voyant qu'il tardoit beaucoup, elle arracha un des plus gros arbres des environs & s'en servit pour lui montrer l'herbe qui lui étoit si contraire. Il saisit cette occasion de se défaire de son diable : il

cueillit de cette herbe, en mit dans sa poche, & pour en vérifier l'effet s'avança vers cette femme, mais à mesure qu'il approchoit, elle se retiroit. Il conserva précieusement sa plante, & depuis qu'il la possede, il n'est plus obsédé par ce diable femelle, qui erre encore dans les bois voisins.

Le voivode de Iéniseisk n'étant pas protecteur de l'ivrognerie, les fêtes de Noel furent assés paisibles : on les célébra cependant le verre en main, mais avec moins de rumeur que dans les autres villes de Sibérie. Un usage de ce pays me rappella celui d'Allemagne pendant les mêmes fêtes : trois hommes habillés en mages couroient dans la ville en portant une étoile & annonçoient Jesus-Christ. Je vis aussi des chanteurs qui faisoient voir dans une lanterne magique, l'enfant Jesus & son cortege ordinaire.

Nous éprouvâmes ici pour la premiere fois le plus grand froid de Sibérie. Vers le milieu de décembre, l'air étoit comme gelé ; il ressembloit à un brouillard, quoique le temps fut extrêmement clair. Cette espece de brume ou plutôt cet air extrêmement condensé empêchoit la fumée des cheminées de s'élever ; les moineaux & les pies tomboient & mou-

roient glacés, lorſqu'on ne les portoit pas auſſi-tôt dans un endroit chaud. Ce froid exceſſif avoit encore un effet qui nous occupa beaucoup : dès que les poeles étoient échauffés, on y reſſentoit de grands maux de tête, & on voyoit dans ceux qui ſouffroient les effets ordinaires des vapeurs du ſoufre. Nous logions dans une des meilleures maiſons de la ville, & quoiqu'on emplit le poele par dehors, quoique nous priſſions toutes les précautions poſſibles, nous éprouvions ces douleurs de tête. On ne pouvoit pas les attribuer à des vapeurs de ſoufre qui s'élevent des charbons brûlans : j'imaginai donc qu'ils avoient la même cauſe que ceux qu'on endure dans une chambre récemment lavée, car il y a d'autant plus de vapeurs, & elles s'y dilatent & agiſſent avec d'autant plus de force, que le froid eſt plus âpre & plus vif. Lorſqu'on ouvroit une chambre, il ſe formoit ſubitement un brouillard auprès du poele, quoique l'air de la chambre fût chaud avant comme après. Dans l'eſpace de vingt-quatre heures, les fenêtres étoient couvertes intérieurement d'une glace épaiſſe de trois lignes : cette obſervation donne à ma conjecture encore plus de vraiſem-

blance. Tant que duroit le jour qui pour lors étoit très-court, on voyoit des halos ou couronnes & des parélies, & pendant la nuit des parasélenes ; il sembloit donc que ces phénomenes dépendissent de ce grand froid : dans le thermometre de Fahrenheit, le mercure descendit à cent vingt degrés plus bas qu'on ne l'avoit observé.

Je vis dans la maison où nous logions un portrait de la Trinité ; c'étoit une figure à trois têtes, trois nez, trois barbes, quatre yeux & deux oreilles : cette figure me rappelle un tableau que je vis à Tomsk, & qui représentoit Jesus-Christ triomphant de satan. Le Sauveur du monde étoit à cheval, tenant un arc à la main, & tiroit une fleche au diable, qui, sous la forme d'un dragon, étoit aux pieds du cheval.

Je vis encore chés le voivode de Iéniseisk, une merveille de la nature ; c'étoit un nain d'environ deux pieds de haut, âgé de plus de cinquante ans, qui étoit marié en secondes noces & avoit cinq enfans vivans ; il mangeoit & buvoit plus qu'un homme de taille naturelle : c'étoit un écrivain de la douane de Krasnoïarsk, & on l'avoit envoyé à Iéniseisk pour quelques recherches.

Les nations étrangeres du district de Iéniseisk sont les Ostiakes Narimmiens & Iéniseiskains; ceux-ci ont reçu le baptême; les Tatares assaniens qui habitent le long des rivieres d'Oussolke & d'Ona : il n'en reste plus qu'environ une douzaine, dont à peine deux ou trois savent encore leur langue nationale : c'étoit autrefois un peuple nombreux; enfin les Tongouses qui habitent le long des rivieres d'Oussolke & d'Ona; on n'a pu jusqu'à présent les engager à embrasser la religion chrétienne : ils sont riches en bétail, & ont la coutume de se coudre sur le visage différentes figures, qui de bleues deviennent noires, mais cette coutume n'est pas générale parmi eux; il n'y a guères que les enfans qui soient décorés de ces figures.

CHAPITRE XXX.

Krasnoïark.

LA ville de Krasnoïark est sur la rive gauche de l'Iénisei. De même que toutes les villes de Sibérie, elle a été dans l'origine un fort qui peu à peu est devenu ville : elle a trois cents cin

quante maisons, quelques bâtimens publics, & est entourée d'un rempart de bois.

Presque tous les habitans sont slouchivies, parce que le dessein que l'on avoit en bâtissant le premier fort, étoit de mettre le désert voisin à l'abri des irruptions des Tatares kirghisiens. On a toujours veillé soigneusement à établir cette sureté, & il y a quelques années que l'on n'y voyageoit guere que par ordre exprès, mais depuis un certain temps ces deserts sont sûrs; les Cosaques qui les infestoient se sont retirés vers la Kalmouckie, & les slouchivies Krasnoïarkains peuvent communiquer sans danger avec tous les pays d'alentour. Cette sureté rend la ville de Krasnoïark plus vivante, & pourra engager quelques marchands à s'y établir.

Les slouchivies qui l'habitent sont presque tous riches: leurs biens consistent en chevaux & en bêtes à corne dont la nourriture les inquiete peu; ils les laissent paître dans le désert. Pendant l'hiver on y voit rarement de la neige, & ces animaux vivent d'herbes pourries & de racines qu'ils déterrent: si la terre est par hazard couverte de neige,

accoutumés au climat & à cet inconvénient, ils savent tirer leur nourriture de dessous la neige, mais ils ne sont pas aussi forts qu'ailleurs : un cheval russe est plus fort que trois de ce pays, & une vache russe donne plus de lait que vingt vaches krasnoïarkaines.

On cultive ici des grains, & la terre y est si fertile qu'il suffit d'en travailler la superficie, & que l'on peut sans engrais ensemencer le même terrein, cinq ou six ans de suite : lorsqu'il refuse de produire, il y en a beaucoup d'autres qui sont inutiles & qu'on peut ensemencer.

La paresse des habitans de ce pays est si grande qu'ils ne voudroient seulement pas que leur nourriture leur coûtât la moindre peine; il en est de même dans tous les pays très-fertiles où l'on n'oblige pas les hommes à travailler. Il n'y a pas de paysan d'un autre canton qui ne payât volontiers pour être dans celui-ci, mais l'avarice des gouverneurs les empêche de faire à cet égard d'utiles représentations : les slouchivies leur payent des droits plus considérables que ne feroient des paysans, & si l'on réformoit neuf dixiemes de ces troupes inutiles,

ils perdroient un gain très-grand ; surtout ils ne vendroient plus de brevets de colonels & d'autres emplois. Il y a dans Krasnoïark un colonel de Cosaques, dont les soldats disent librement qu'ils n'ont point d'ordre à recevoir : ils se battent souvent avec lui à coups de bâton de même qu'entre eux ; c'est un homme qui ne vaut pas le Cosaque le plus méprisable, & qui cependant est chef de sept cents Cosaques.

Les slouchivies ont encore ici un avantage très considérable, mais il est vrai que c'est en diminution du trésor impérial. Tous les Tatares des environs payent le tribut en pelleteries, & comme ils ne peuvent pas toujours les payer de cette maniere, ils donnent au lieu de chaque piece de pelleterie qui leur manque, un prix fixé par un réglement. Lorsque ces Tatares commencerent à payer le tribut, ils apportoient les peaux, comme ils les prenoient & remettoient assés souvent à la caisse impériale des zibelines de grand prix ; mais les habitans de Krasnoïarsk & peut-être aussi les marchands qui passoient, ont ouvert les yeux aux Tatares : ils leurs achetent les belles pellete-

ries beaucoup plus d'un rouble, qui eſt le prix fixé par le réglement; ainſi les Tatares, en remettant ce prix à la caiſſe, ont pour eux le ſurplus, & il y entre maintenant plus de roubles que de zibelines. Pour cacher ce petit commerce, ils diſent que leur pays fournit à préſent moins de pelleteries, & le voivode n'en diſconvient pas : ils ajoutent qu'autrefois lorſqu'on leur apportoit un chaudron de fer, ils le rempliſſoient de zibelines & les donnoient pour le chaudron, mais qu'ils ne pourroient pas maintenant faire ce marché.

Les Kraſnoïarkains ſont fainéans & ivrognes, & tous les ſlouchivies vivent ſi familierement avec le voivode, que lorſqu'il les invite à diner chez lui, ils s'y enivrent avec autant de clameurs qu'au cabaret. Ils boivent l'eau-de-vie dans de grands gobelets, & celui qui ſe trouve à la fin du repas le plus ſemblable à une bête, reçoit le lendemain de magnifiques préſens. Pendant le ſéjour que nous y fîmes, on arrêtoit de temps en temps des hommes & des femmes ſurpris enſemble, & on trouvoit aſſés ſouvent parmi eux des gens mariés.

Il y avoit auſſi dans les priſons une femme qui avoit fait mourir un ſlouchivie dans les grands remedes.

On voit beaucoup d'antiquités à Kraſnoïarsk : elles ont été tirées des anciens tombeaux qui ſont en grand nombre près d'Abakannsk & de Saïannsk. On y trouva tant d'or, que les habitans de Kraſnoïarsk achetoient pour une demi-rouble un ſolotnik d'or : on y trouva auſſi de l'argent, & on en tire encore du cuivre en aſſés grande quantité. Je vis chez le voivode une aſſiette & un petit pot d'argent doré : il y avoit ſur l'aſſiette des figures en relief aſſés ſemblables à des griffons. Les uſtenſiles en cuivre ſont des couteaux, des boucles de harnois, de petits marteaux ; on y trouve aſſés fréquemment de faux argent de Chine & une eſpece de fonte ou alliage de cuivre rouge & de cuivre jaune, que l'on paroît avoir employé principalement à fondre des argalis. Les uns ont un piedeſtal creux, & les autres une pointe qu'on peut enfoncer à l'endroit où l'on veut les placer : c'étoient peut-être les idoles de ceux qui les ont fondus. On a trouvé auſſi pluſieurs vaſes de faux argent dont quelques-uns ont été vendus pour de l'argent véritable, mais on n'a point en-

core découvert de fer, quoiqu'il y ait aux environs beaucoup de mines de ce métal. Le fer étant de tous les métaux le plus difficile à fondre & à mettre en œuvre, a été chez tous les peuples celui qu'on a travaillé le dernier.

CHAPITRE XXXI.

Argalis.

LEs animaux que j'ai déja désignés plusieurs fois par le nom d'argalis, sont appellés sur le haut Irtisch, moutons sauvages ; on en trouve dans la partie méridionale des montagnes voisines de l'Irtisch, soit au midi vers la Kalmouckie, & principalement sur la Boukhtourma, soit du côté de l'orient, jusques dans les alpes supérieures de l'Ob & de l'Iénisei, de là jusques dans les alpes du lac Baical, & plus loin dans les grandes alpes nommées Slannovoï-khrebet qui séparent les rivieres d'Amoure & de Lena, jusqu'à l'océan & plus loin jusque vers Kamtchatka, sur-tout au canton des Koriakes. Les habitans du Kamtchatka & des îles voisines, trouvent à l'argali un goût si

exquis, que lorſqu'ils veulent donner l'idée d'un manger excellent, ils le comparent à la graiſſe de cet animal. L'argali eſt connu ſous différens noms dans tous ces pays : par la forme extérieure, par la tête, le cou, les pieds, la queue courte, il eſt ſemblable au cerf ; il l'eſt encore plus parfaitement par la vivacité, peut-être eſt-il un peu plus ſauvage ; celui que j'ai vu en vie avoit environ trois ans, & dix hommes ſuffiſoient à peine à le contenir. Les plus grands argalis ſont de la grandeur du daim : celui que je décris avoit trois pieds depuis la partie ſupérieure de la tête juſqu'au terrein ſur lequel il étoit, & depuis la naiſſance des cornes uſqu'à la queue, trois pieds ſix pouces. Les cornes prenoient naiſſance au-deſſus & près des yeux directement devant les oreilles, elles ſe courboient d'abord en arriere, enſuite en devant en forme de cercle, juſqu'à l'extrémité qui ſe recourbe un peu en haut & en dehors. Elles ſont depuis la naiſſance juſqu'à la moitié extrêmement ridées ; le reſte eſt un peu plus uni : c'eſt peut-être la forme de ces cornes qui a fait donner à cet animal par les Ruſſes le nom de mouton ſauvage. Si l'on en croit les Sibériens,

ſa plus grande force eſt dans ſes cornes : les mâles ſe battent ſouvent, & courant alors l'un à l'autre les cornes baiſſées, ils ſe les rompent : on en trouve çà & là dans le déſert qui ont à la partie voiſine de la tête une ſi grande cavité, que les renards s'y logent. Il n'y a qu'une très-grande force qui puiſſe rompre une corne de cet animal ; car tant qu'il eſt en vie, ſes cornes croiſſent en longueur & en largeur, & l'endroit du crâne où elles croiſſent, devient toujours plus épais. Une corne qui a toute ſa crue, étant meſurée ſelon ſa courbure, a quatre pieds de long : elle peſe environ trente ou quarante livres de Ruſſie, & eſt à la naiſſance épaiſſe comme le poing. Les cornes de celui que j'ai vu, étoient d'un blanc jaunâtre, mais plus l'animal vieillit, plus elles noirciſſent. Les oreilles ſont pointues, médiocrement larges, & ordinairement l'argali les porte droites : il a la corne fendue, les jambes de devant longues de dix-huit pouces ; celles de derriere ſont plus longues. Cet animal a un fanon ; ſon poil eſt gris, mêlé de brun : il a le long du dos une raie jaune, dont l'extrémité eſt rouge de renard, & le ventre eſt auſſi de cette couleur, ainſi que les jambes à la partie

poſtérieure

poſtérieure & à l'intérieure : cependant le ventre eſt un peu plus pâle que ces autres parties. Cette couleur dure depuis le commencement d'août, pendant toute l'autômne & tout l'hiver juſqu'au printemps : à l'approche de cette ſaiſon ils changent de poil, & deviennent alors de plus en plus rouges. Leur ſecond changement de poil eſt vers la fin de juillet.

Les femelles ſont toujours plus petites ; elles ont auſſi des cornes, mais fort petites, fort minces, croiſſant très peu avec l'âge, preſque toutes droites, preſque point ridées & faites à peu près comme celles de nos boucs.

Les parties intérieures de cet animal ſont comme celles de tous les ruminans. L'eſtomac a quatre cavités diſtinctes & la véſicule du fiel eſt groſſe. La chair eſt de bon goût, & peut ſe manger comme celle de chevreuil ; la graiſſe eſt d'une ſaveur très agréable. L'argali ſe nourrit d'herbe. Il entre en rut en automne & met bas au printemps ; la portée eſt d'un ou deux petits. Par le poil, le goût de la chair, la forme du corps, la vivacité, cet animal appartient au genre du cerf & du chevreuil. Ses cornes recourbées lui donnent quelque reſſemblance

avec le bélier, mais le manque de laine & la vivacité l'en séparent entierement. Il a le poil du chamois, il habite les rochers & se bat souvent comme le chamois: il faut peut-être faire de cet animal un nouveau genre & le regarder comme le musimon des anciens, car il est exactement semblable à l'animal décrit sous ce nom par Pline & Gesner.

CHAPITRE XXXII.

Souterreins de la Iénisei. Oulous tatares. Fêtes de Krasnoïark.

IL y a près de l'Iénisei trois souterreins célebres, dont l'un n'est qu'une petite caverne. Pour arriver à l'entrée de celui qui est le plus élevé, nous montâmes l'espace de cinquante toises par des degrés taillés dans la neige. Ce souterrein est spacieux & s'enfonce en montant avec une pente assés roide; il a environ cinquante pas de longueur; les côtés étoient couverts de galactites qui ressembloient à des champignons de pierre, & le roc étoit calcaire. Nous étions éclairés par des flambeaux; cette lumiere faisoit un très bel effet sur la

glace qui couvroit tout le dessus du souterrein & ressembloit à du salpêtre crystallisé ; elle jettoit un feu pareil à celui des pierres précieuses : il y avoit aux deux côtés d'espace en espace des glaçons très-purs & fort allongés.

Nous allâmes au troisieme souterrein par un chemin assés difficile & qu'on regardoit même comme impraticable. Le roc dans lequel est percée cette caverne est calcaire, & l'on y voit çà & là des concrétions pierreuses sous la forme de champignons : nous n'y trouvâmes qu'un morceau de filet pourri & une dent de musc mâle.

Nous vîmes ensuite le rocher peint qui est sur la rive droite de la riviere ; il n'a pas plus de sept toises de haut : on voit qu'il a été taillé du côté où sont les figures. Il étoit enduit d'une espece de plâtre qui est tombé en partie ; les figures ont été peintes sur le plâtre, & si la couleur rouge qu'on y a employée n'est pas de l'ocre brûlé, elle en approche beaucoup. Elles représentent des hommes & des animaux, & il y en a sur-tout une très bien conservée, qui représente un homme à cheval. Le dessein de ces figures est comme le dessein de celles que j'ai vues entre Kous-

netsk & Tomsk, & tel qu'on doit l'attendre de payſans groſſiers.

Il y a près de Kraſnoïark quelques oulous ou villages tatares. Un de ces villages nommé Mongat eſt composé de ſix ou ſept iourtes ou huttes pareilles à celles des Tatares de Kouſnetsk : elles ſont faites de pieux plantés en terre, joints par des traverſes & couverts d'écorces de bouleau : celles des plus riches ſont couvertes de peaux de chevreuil. Elles ont deux ouvertures, dont l'une pour la fumée, l'autre qui eſt vers l'orient ſert d'entrée, & eſt ordinairement couverte d'une peau de chevreuil. Nous entrâmes dans pluſieurs huttes, & nous vîmes dans chacune un feu fait au milieu, autour duquel étoient l'homme, la femme, les enfans & les chiens de chaſſe : elles étoient pleines de fumée, & nous n'aurions pu y reſter ſans étouffer, mais ces gens y ſont habitués. Ils ne ſe chauffent en hiver qu'au feu qu'ils font dans ces huttes, cependant les plus riches en ont conſtruit quelques-unes où ils peuvent placer des poeles : celles-ci ſont leurs appartemens d'hiver, & ceux d'été ſont les huttes ordinaires. On voulut dans chacune nous faire manger, & on nous préſenta du cheval, du bœuf,

de l'agneau. Toute espece d'aliment convient à ces Tatares ; leur boisson ordinaire est l'eau ou le petit lait de cavalle : ils cultivent aussi la terre, & mangent des fruits & des légumes, mais surtout d'une plante commune dans ce pays ou plutôt de sa racine, qui étant composée de plusieurs petits oignons ronds a fait donner à la plante un nom russe qui signifie noix de terre. * Ils mangent aussi des oignons du martagon ordinaire ainsi que d'une autre espece, rouge de cinabre, & d'une troisieme espece de lis. Toutes les nations étrangeres des environs de Krasnoïark font usage des mêmes alimens. Ces Tatares n'ont point de culte, néanmoins ils croient qu'il y a un Dieu, & comme ils commercent beaucoup avec les Russes, ils portent de temps en temps des cierges aux églises russes, pour témoigner la confiance qu'ils ont au Dieu de cette nation ; cependant ils vont en secret consulter leur kamm & paroissent fort éloignés d'em-

---

* Terræ glandes. *Dodon. pempt.* 50. Lathyrus Arvensis repens tuberosus. *B. p.* 344. Lathyrus pedunculis multifloris, cyrrhis diphyllis, foliolis ovalibus, internodiis nudis. *Linn. f.* 15. p. 732.

brasser le christianisme : ils objectent à ceux qui leur en parlent que leurs peres ont très bien vécu sans la religion chrétienne, que cette religion est trop sévere & trop minutieuse, qu'elle défend la chair de cheval & ordonne de manger les jours de jeûne des choses qu'ils ne connoissent pas. De plus, la vie civile des Russes, la seule qu'ils connoissent après la leur, leur paroît fort malheureuse : la formule d'imprécation qui leur est la plus ordinaire est celle-ci : puisse-tu vivre à la Russe !

Il y a dans le district de Krasnoïark d'autres nations étrangeres qui sont les Arintsiens, les Kotovtsains & les Kamatchintsains. Les Arintsiens étoient autrefois un peuple considérable, mais il n'en reste aujourd'hui que dix personnes, qui savent à peine leur ancienne langue. Les Kotovtsains habitent vers Abakansk & Kansk, les Kamatschintsains sur la Mana & vers la source de la Kann.

Les divertissemens commencerent avec les jours gras à Krasnoïark & aux environs. Tout ce qui étoit d'âge à boire s'enivroit : les hommes se promenoient à cheval dans les rues, les femmes à pied, & pendant toute la nuit on

entendoit des especes de hurlemens. Plus la fin du carnaval approchoit, plus ces plaisirs étoient animés : j'allai avec le voivode à un des villages voisins ; nos traîneaux étoient entourés de plus de seize cavaliers armés de carquois, d'arcs & de fleches, qui s'exerçoient à tirer. Ils tiroient d'abord une fleche, ensuite leurs chevaux allant à toute course, ils tiroient à cette premiere fleche & la brisoient fort souvent : ceux qui avoient cette adresse recevoient un prix. Nous passâmes un ruisseau qui vient d'une petite montagne voisine & ne gele jamais en hiver. Aussi-tôt après notre arrivée, les paysans du village vinrent l'un après l'autre saluer le voivode & sa femme, & mirent devant lui sur une table des papiers qui contenoient quelque chose : il y en eut qui donnerent aussi au fils du voivode. Il déplia devant moi quelques-uns de ces papiers ; il y avoit dans chacun treize sols quatre deniers, & la moitié de cet argent appartient à la voivodesse : alors j'appris pourquoi pendant tout le carnaval ils voyageoient dans les villages voisins de leur résidence. J'ai vu peu de gens du pays venir chez eux, sans mettre un papier sur la table ; ainsi un voivode de Krasnoïarsk a des revenus considérables,

mais lorſqu'il veut qu'on lui faſſe beaucoup de préſens, il faut qu'il vive avec les payſans comme avec ſes égaux & ſurtout qu'il les faſſe boire. Lorſqu'un Sibérien & ſur tout un Kraſnoïarkain veut recevoir beaucoup, il ne doit congédier ſes convives que lorſqu'ils ſont complétement ivres, & ſouvent un ſlouchivie s'enivre tant de fois de ſuite qu'il donne juſqu'à ſa derniere zibeline.

Les ſlouchivies donnerent le ſoir un ſimulacre d'attaque : ils dreſſerent dans un champ deux murs de neige & joignirent ces deux murs par une traverſe de neige Ce bâtiment repréſentoit une citadelle que gardoient quelques - uns d'entre eux armés de longs bâtons, & d'autres qui étoient à cheval devoient ſe rendre maîtres de cette citadelle. L'attaque ſe fit en très grand déſordre ; il ne s'avançoit jamais à la fois que deux ou trois cavaliers, quelquefois un ſeul & toujours au grand galop : ils étoient reçus à grands coups de bâton & tomboient toujours de cheval. Les aſſiégeans ne pouvant s'emparer du fort, devinrent furieux & vouloient tirer des fleches ſur les aſſiégés, mais le voivode les en empêcha & la fortereſſe reſta ſous la domination de ſes pre-

miers maîtres. Ceci peut faire juger de ce qu'on doit attendre des slouchivies comme gens de guerre ; l'ivrognerie étant leur unique attrait, ils pourroient bien se laisser battre par des paysans qui n'auroient jamais touché d'armes. On les regardoit autrefois comme des gens formidables ; ils avoient deux especes d'armure, l'une étoit de petits anneaux de fer, & l'autre de plaques de fer très minces. Celle-ci étoit plus légere que l'autre : elles couvroient toutes deux le corps & les bras, & avoient encore une autre piece : c'étoit un bonnet garni de fer par en haut ; mais elles ne sont plus en usage.

CHAPITRE XXXIII.

Départ de Krasnoïarsk. Forts de Kanskoï, d'Oudinskoï. Bouretes.

Nous partîmes de Krasnoïarsk dès que nous pûmes nous mettre en route, & à cinq ou six cents pas du village de Ladaika, je remarquai une croix de bois qu'on me dit avoir été placée en ce lieu, parce qu'il n'étoit pas sûr. Je

demandai à quel péril on y étoit exposé ; & j'appris que des génies, esprits ou démons, tels que ceux qu'on nomme lichi sur la Tvertsa, infestoient ce bois, que des enfans de Ladaïca qui étoient venus y jouer, s'étoient égarés & perdus, ou ne s'étoient retrouvés que huit ou quinze jours après, & que pour écarter les lichis on avoit planté cette croix à l'endroit que l'on regardoit comme le moins sûr : il est vrai que ce bois est fort épais & qu'il est aisé de s'y perdre, ainsi l'on feroit bien d'y planter beaucoup de croix pour guider ceux qui pourroient s'y égarer.

On trouve plus loin le fort de Kanskoï, & quelques Tatares qui sont pauvres ; cependant il y en a qui ont deux femmes. Ni les hommes ni les femmes ne portent de chemises, excepté ceux qui ont reçu le baptême, mais qui sont en petit nombre. Ils ne se lavent jamais, & lorsqu'on le leur reproche, ils disent que leurs ancêtres ont vécu de même. Lorsqu'ils veulent dormir ou fainéanter dans leurs huttes, ils se mettent autour du feu qui est au centre de la hutte, accouplés de sorte que les jambes de l'un sont passées entre les jambes de l'autre & vont jusqu'entre ses bras : lorsque l'un se tourne, l'autre

fait de même pour ne pas changer leur disposition, & ce tour se fait aussi régulierement que s'il étoit commandé. Les Tatares font usage au lieu de pain, d'oignons de martagon ou d'autres especes de lis & ne labourent point encore. Leur occupation principale est la chasse des zibelines : ils ont une infinité de manieres de les prendre. Quand cet animal vivement poursuivi ne sait plus où se réfugier, il monte sur un grand arbre; dès qu'il a pris ce parti, les Tatares mettent le feu à l'arbre : pour éviter la fumée & le feu, la zibeline saute à terre, & y trouve un filet.

L'adresse avec laquelle ces Tatares prennent les zibelines, fait que Kanskoi est l'endroit où l'on en fait le plus grand commerce, & que les marchands qui vont à la Chine séjournent ordinairement dans ce fort.

Avant d'arriver au fort d'Oudinskoï, on traverse plusieurs bois de sapins, de cedres, de bouleaux, de meleses & de peupliers : on garde dans ce fort le tribut de pelleteries qu'on fait payer aux Tatares. Il y a aux environs beaucoup de Bouretes que les Russes nomment Bratski : parmi eux presque tous les hommes ont les cheveux coupés sur le haut de la tête,

& d'ailleurs portent l'habit russe. Le principal ornement des femmes est leur chevelure : elles en font deux tresses qu'elles laissent pendre par-devant sur les épaules, & y mêlent souvent du crin pour en augmenter la longueur & la grosseur ; vers l'extrémité des tresses, il y a des cilindres assés larges où sont passés les cheveux. Elles portent un bandeau fait ordinairement dans le pays & qu'elles nouent derriere la tête ; à ce bandeau est attaché un large collier d'anneaux de fer qui passe sous le menton, & elles en portent un autre de même matiere qu'elles serrent davantage. Leurs vêtemens sont une robe fourrée & une espece de sur-tout sans manches, fait de cuir peint & de kitaïca, qu'elles mettent par dessus la robe. Les filles font de leurs cheveux plus de deux tresses, comme chez les Tatares : elles peuvent en faire vingt, si elles en ont en assés grande quantité. On nous en amena une qui étoit d'une des principales familles du pays ; elle avoit par derriere cinq rubans qui pendoient d'un cuir attaché aux épaules, & à l'extrémité de chaque ruban une petite clochette : elle portoit une large ceinture, ornée de plusieurs anneaux de laiton & de coquillages de por-

celaine couverts de plaques de fer. Lorſque l'on donne à un homme une de ces filles du premier rang, il faut qu'elles quittent la ceinture & les clochettes, mais il n'eſt pas néceſſaire ici de vendre une fille à un homme pour qu'il lui ſoit permis de partager ſon lit, car la fille dont je parle étoit enceinte; un Bourete accorde ſa fille comme les Tatares, pour une certaine ſomme d'argent ou une certaine quantité de bétail, & ne la laiſſe emmener que lorſque l'acheteur l'a payée.

Nous fîmes venir trois chamannes ou ſorciers qu'on nomme bœ en langue borete. Nous n'avions vu aucun chamanne de Sibérie dans un habillement auſſi effroyable; c'eſt une robe de cuir parſemée de ferrailles & de griffes d'aigle & de hibou : ces ferrailles rendent l'habit extrêmement peſant & font un bruit affreux : le bonnet s'éleve en pointe comme ceux de nos grenadiers & eſt couvert de griffes d'aigle & de hibou. Ces trois terribles chamannes vinrent nous trouver de nuit, parce que, diſoient-ils, le jour eſt contraire aux ſorcelleries : ils choiſirent pour leur théâtre la cour où nous étions, & y firent un feu. Un d'eux prit ſon tambour qui

est fait à peu près comme ceux que j'ai décrits, mais un peu plus grand. La baguette ressemble à une vergette, à laquelle au lieu de crins on a collé une peau d'écureuil : leurs cérémonies magiques, pareilles à celles que nous avions vues, eurent le même succès. Nous demandâmes, par exemple, si un homme qui habitoit à Moscou étoit encore en vie : le sorcier après quelques contorsions, répondit que le diable ne pouvoit pas faire tant de chemin, car le diable est toujours censé les instruire de ce qu'on demande : ils se tordoient le visage & le corps, crioient comme des forcenés & suoient à grosses goutes sous le poids de leurs habits. Leurs compatriotes les payent pour cet exercice, mais ils furent obligés de le faire gratis en notre présence, & pour les punir un peu de ce frauduleux trafic, nous les fîmes recommencer plusieurs fois : celui qui s'étoit excusé sur le trop grand éloignement de Moscou consulta le diable encore une fois touchant la même demande, & après quelques contorsions, demanda si l'homme en question avoit les cheveux gris : nous lui dîmes qu'il les avoit tels ; il sauta & tambourina quelque temps encore, puis nous assura que notre hom-

me étoit mort, & il l'étoit en effet depuis environ cinquante ans.

Nous allâmes voir au fort Oudinskoï les pelleteries données en tribut; c'étoient des peaux d'ours, de loup, de renard, d'écureuil & de zibeline : il y avoit des peaux de zibeline d'une grande beauté, ainsi que quelques peaux de renard. Deux de ces dernieres étoient presque entierement noires ; l'une avoit seulement le bas du dos un peu gris, & l'autre d'un blanc jaunâtre : celle-ci n'étoit pas tout-à-fait noire sur le dos ; elle avoit seulement une raie noire qui s'étendoit depuis le devant jusqu'au tiers du dos. Les côtés étoient d'un blanc jaunâtre comme le bas du dos ; l'entre-deux des raies & du bas du dos étoit noir mêlé de poils gris; l'une & l'autre avoient le ventre pareil au dos. Le renard tout noir avoit au haut du poitrail une tache blanche, grande comme un écu : l'autre étoit presque tout gris vers la gorge & sans tache blanche; ils avoient tous deux les pattes & la queue noire, & l'extrémité de la queue d'un blanc de neige. Un troisieme avoit une raie noire au milieu du ventre, de la gorge & de la partie latérale intérieure des pattes, le reste étoit rouge de renard,

aussi bien que les côtés & le haut de la queue, mais la partie supérieure & mitoyenne étoit noire.

CHAPITRE XXXIV.

Huttes de Bouretes. Fort Balachanskoï. Damasquinage des Bouretes.

LES huttes des Bouretes sont hexagones, & les murs faits de perches placées horisontalement l'une sur l'autre jusqu'à la hauteur d'environ trois pieds; d'autres perches posées obliquement & réunies au sommet composent le toit, à la pointe duquel on ménage une issue pour la fumée : les entre-deux de ces perches sont remplis de terre. A chaque côté de l'entrée, laquelle est vers l'orient, il y a un bouleau & une corde qui traverse d'un arbre à l'autre, à laquelle sont attachés plusieurs rubans & quelques peaux d'hermine & de belette. C'est devant ces deux arbres que chaque bourete s'incline deux ou trois fois le matin & le soir, en se mettant deux doigts sur le front, à la maniere orientale. Ces huttes sont soutenues en dedans par quatre piliers, entre lesquels est le foyer :

nous y trouvâmes trois veaux & une femme habillée comme celles de cette nation, excepté qu'elle avoit à chaque oreille deux pendeloques l'une sur l'autre : celles que nous avions vues jusqu'alors n'en avoient qu'une seule.

Le fort de Balachanskoï est un des plus considérables que nous eussions vus : il est situé sur l'Angare. Il y a hors de ce fort environ soixante maisons qui sont habitées par des slouchivies & des négocians ; elles sont presque toutes assés bien bâties, ont de grandes fenêtres & des chambres bien éclairées : la plûpart des habitans de ce fort sont riches. Le voyage d'Irkoutsk que l'on fait en été par eau, attirant ici beaucoup de marchands, on a bâti près de la riviere une maison à laquelle on a joint quelques boutiques ; mais on ne les ouvre qu'en été, lorsque les marchands qui passent, veulent y déposer des marchandises.

Les environs de ce fort sont habités par des Bouretes bergers. Les bœufs de ce canton sont fort renommés : j'en ai vû quelques-uns qui ne le cedent point aux bœufs circassiens. Contre l'usage général des nations de Sibérie, les Bouretes de ce canton exercent un art, &

plusieurs y sont fort habiles ; ils damasquinent le fer avec l'argent & l'étain : on en fait des ornemens de harnois de cheval, de ceinturons, de couteaux de chasse & de ceintures : on en fait aussi beaucoup de cuilleres.

Nous voulûmes voir quelques bouretes travailler en notre présence, & nous leur proposâmes d'écrire en traits d'argent sur une plaque, le nom de sa majesté impériale ; ils l'entreprirent & forgerent un fer dont nous leur avions donné le modele. Ils le firent rougir une seconde fois, le laisserent refroidir, firent ensuite les tailles nécessaires avec un ciseau aigu, tenant toujours le fer de plus en plus loin, & frappant sur le ciseau sans cesse avec un marteau. Cette opération fut répétée trois fois en donnant aux tailles à chaque fois une direction différente ; ainsi elles se croisoient. Afin qu'elles fussent égales, ils regardoient souvent leur ouvrage ; cette incision étant faite, ils damasquinerent & furent bientôt prêts à tracer les lettres. Ils prirent du fil d'argent fort mince & de deux grosseurs, avec de l'argent battu très mince, & commencerent à travailler, mais inutilement ; ils n'étoient pas assés exercés dans le dessein

pour imiter les caracteres qu'on leur avoit écrits : nous les fîmes donc tracer sur la plaque même & ce secours les fit réussir. Ils poserent un fil d'argent à l'extrémité d'un des traits, l'y enfoncerent en le battant, suivirent ainsi tout le trait, couperent le fil, couvrirent chaque trait de même l'un après l'autre & affermirent tous ces fils en les battant de nouveau.

Lorsqu'ils veulent couvrir d'argent une plaque entiere, ou seulement quelque partie, ils taillent de l'argent battu de la forme de la plaque ou de la partie qu'ils veulent couvrir & l'incrustent de la même maniere. Il n'emploient pour ce travail qu'un marteau plat aux deux bouts, mais dont l'un est fort uni & l'autre entaillé & rude : lorsqu'ils entaillent le fer, ils ne frappent d'aucun des bouts, mais du milieu du marteau. Ils incrustent l'argent avec le bout rude, polissent avec l'uni & filent l'argent eux-même en le faisant passer par un trou qui a le diametre qu'ils veulent donner au fil; ils battent aussi l'argent, & on voit bien qu'il n'est point passé entre les cilindres. Leurs creusets sont de fer; ils ne connoissent point les creusets de terre.

Nous continuâmes notre route le long de l'Angare, dont les bords sont assés fertiles, mais coupés çà & là par des crevasses, & nous arrivâmes bientôt à Nicolskaïa-sastava ; c'est un endroit où les droits se payent : on y reçoit ceux des marchandises qui viennent de Chine ; il seroit difficile de les faire passer par un autre chemin. Ces marchandises étant toujours en grande quantité, l'emploi de receveur enrichit dans l'espace d'un an celui qui l'exerce. Le gouverneur nomme à cet emploi, & le met communément à l'enchere : le prix ordinaire est de deux mille livres.

Nous nous remîmes en route & traversâmes le lac Baikal. Les habitans de ce pays veulent que ce soit une mer ; ils prétendent que le lac regarde comme une injure d'être ainsi nommé, & se vange immanquablement de celui qui lui fait un pareil affront : ils croient même qu'il a quelque chose de divin, & l'appellent depuis très long-temps la sainte mer. Lorsqu'on n'adopte pas leur croyance à cet égard, ils font l'histoire d'un certain allemand, qui se trouvant, il y a environ quinze ans, pendant l'été sur cette mer sainte, eut l'audace de la nommer lac ; aussi-tôt son vaisseau battu des flots,

fut en grand danger ; il l'appella la sainte mer, à l'instant les flots se calmerent & il prit terre heureusement. Nous nous amusâmes à montrer à nos voituriers que lorsqu'il fait beau temps, on peut impunément appeller ce lac un lac. Ce qu'on y peut rencontrer de plus dangereux en hiver, ce sont les fentes de la glace : lorsque nous en trouvions, nous faisions examiner par où nous pourrions passer sans péril, & nous fîmes ce trajet avec sureté, mais non pas sans avoir lassé la patience de nos voituriers qui nous souhaitoient tous les maux possibles.

Le lac Baikal s'étend en longueur de l'orient à l'occident ; on n'en a point encore marqué sur nos cartes les limites orientales, peut-être parce que personne n'est allé jusqu'à ces limites : cependant on l'estime en général long de cent vingt-cinq lieues : la largeur du nord au midi est en droiture au moins de quatre lieues & au plus de sept. Il est entouré d'une chaîne de hautes montagnes, où il restoit peu de neige quand nous y passâmes. Il commence à geler vers Noel & à dégeler vers le mois de mai. Depuis ce temps jusqu'en septembre il y périt rarement des bateaux ;

mais vers ce mois il s'éleve de grands vents, qui deviennent de plus en plus violents, & vers la fin de l'année il est dangereux d'y naviguer.

Plus loin est le fort Kabanskoï dont les environs paroissent peu abondants en vivres; quoique les habitans soient ou laboureurs ou bergers, ils ne donnent leurs denrées qu'à un très haut prix : ils voulurent nous vendre un coq soixante-six sols huit deniers, & nous ne pûmes les engager pour quoi que ce soit à nous céder un veau. On nous représenta que lorsqu'on ôte le veau à la vache elle ne se laisse plus traire, & on nous tint le même langage dans toute la Sibérie, mais ce n'est qu'un prétexte, car ils savent tromper la vache lorsque son veau meurt ou lui est ôté : ils en empaillent la peau & elle se laisse traire lorsqu'on la lui montre. Cependant pour les engager à nous vendre un veau, nous leur offrîmes inutilement de leur en rendre la peau.

Les chevaux de ce canton sont extrêmement foibles ; ils avoient à peine fait six heures de route qu'ils ne pouvoient presque plus marcher.

Nous trouvâmes ici des Bouretes bergers qui sont riches. Plusieurs d'entre

eux ont mille moutons & un grand nombre de bœufs & de chevaux : leurs moutons ont de larges queues comme ceux de Kalmouckie. Ces Bouretes montent indifféremment ſur des chevaux, des bœufs ou des vaches, & ont la malpropreté commune aux nations de Sibérie.

CHAPITRE XXXV.

Cahuttes Bratskaines. Taïcha.

NOus apprîmes qu'aux environs de Sélenghinsk il y avoit un taïcha ou prince de la religion mongalienne, ou Dalaï-lamaïenne, qui avoit été lui-même prêtre mongalien & qui ayant quitté la prêtriſe pour ſe marier, avoit actuellement avec lui un prêtre de ſa croyance. Dans l'eſpérance de connoître par leur moyen la religion mongalienne, M. Muller & moi nous allâmes les trouver, & nous partîmes avec deux interpretes, l'un ruſſe, l'autre mongalien.

Nous vîmes ſur la route deux huttes bratskaines, & nous nous y arrêtames pour en voir les curioſités. La plus gran-

de étoit habitée par le maître avec sa femme & le reste de sa famille, l'autre servoit à ses valets. Toutes deux étoient rondes & avoient deux ouvertures, l'une pour l'entrée, l'autre par où la fumée sortoit; elles étoient couvertes d'une espece d'étoffe blanche que les Bratskains font eux-mêmes : cette étoffe étoit entre des lattes clouées en croix les unes sur les autres, qui, vues par dedans, lorsqu'elles étoient jointes ensemble, ressembloient assés à un treillage. Toute la hutte étoit composée de treillages de cette espece placés les uns contre les autres. Quand on veut transporter la hutte, on décloue les lattes, on donne à toutes la même situation, & chaque treillage disposé ainsi, tient fort peu de place; on ôte l'étoffe, on met ensemble les lattes, & on charge le tout sur des chevaux ou des bœufs. Ces Bouretes n'ont à porter que leur hutte & deux petits coffres; leurs principaux biens sont des chevaux, des bœufs, des moutons & des chevres. Ils ne restent qu'un ou deux mois dans le même lieu : quand leurs troupeaux en ont consommé tout le fourage, ils vont en chercher ailleurs.

Nous entrâmes dans la principale de

ces

ces huttes, & nous y trouvâmes un Bourete avec ſa femme & deux de ſes parentes, un petit enfant, un agneau de trois jours, trois veaux & un chien : tels ſont les objets des plus tendres ſoins & de l'amour d'un Bourete. La femme n'avoit rien de particulier quant à ſes habits; une des filles portoit un collier de quelques rangs de coraux jaunes, & ſur ſes épaules flottoient pluſieurs treſſes auxquelles étoient attachées çà & là, en travers, des rangs de coraux fort courts. Il y avoit à droite auprès de l'entrée un ſac d'étoffe quarré, & ſur le ſac une peau d'iltis, ſur le côté de laquelle étoit attachée une eſpece d'idole appellée onkone, de la longueur d'environ trois pouces, & tailléedans du laiton battu fort mince : le ſac contenoit beaucoup d'autres onkones, dont la plûpart étoient d'une étoffe chinoiſe faite de ſoie & de fil de métal nommée ſolommka. Il y avoit ſur ce ſolommka quelques têtes deſſinées avec une couleur brune & auxquelles on avoit mis de petites boules de plomb pour imiter les yeux : quelques-unes étoient ſeules, on en voyoit auſſi trois ou quatre enſemble, & d'autres qui avoient un corps & les pieds joints enſemble par des bandes. Sur la plûpart de

ces figures il y avoit un onkone de laiton mince, pareil à celui que j'ai décrit. Près de ces huttes étoit une espece de parc, fait de poutres posées les unes sur les autres, ouvert par dessus & destiné à renfermer les agneaux de plus d'un mois; on ne les garde plus dans la hutte dès qu'ils ont cet âge. Le bétail couroit autour de ces huttes, & nous y vîmes un enfant monté sur un bœuf qu'il conduisoit avec une bride passée dans les narines de l'animal : dans cette hutte le beau sexe s'amusoit à coudre & à fumer du tabac, & faisoit usage de crins au lieu de fil avec lequel il coût ordinairement le kitaïca.

Nous trouvâmes ensuite un petit lac dont les bords étoient couverts de cignes, d'oies, de tourpans & de becassines. Je ne peux exprimer la satisfaction que nous causa la vûe de ces oiseaux : leur chant inspiré par la nature avoit autant d'agrément que l'imitation qu'on voudroit en faire sur des instrumens, seroit choquante & désagréable. Les sons d'un tourpan ressemblent beaucoup à ceux d'un hautbois, & dans ce concert d'oiseaux ils faisoient à peu près l'office de la basse. Cet oiseau est une espece de canard; son plumage est

rouge de renard, excepté la queue & les aîles qui ont beaucoup de noir. Enfin nous parvînmes à un désert où le prince, accompagné de son ghélune ou prêtre & de deux de ses parens vint au-devant de nous : il étoit précédé par trois hommes armés d'arcs & de fleches ; celui du milieu portoit un drapeau rouge, dont le comte Sava Ragousinski envoyé de sa majesté impériale en Sibérie fit présent à ce prince. Il y avoit de chaque côté un soleil avec cette inscription en caracteres russes, *nikomou ne oustoupaïet*, (il ne cede à aucun) : on lisoit au-dessous, *vivat semper augustus Peter phtorii Vserossiiskoï imperator* 1727 *Godou*, (vive toujours l'auguste Pierre II, empereur des Russes en 1727), *dano rodou Zongolskomou*, (donné à la famille de Zongolsk). Nous descendîmes de nos voitures, montâmes à cheval & accompagnâmes le prince & sa suite à sa hutte d'été qui étoit à quelque distance dans un endroit bas du désert.

Il nous conduisit à celle du ghélune qui étoit la plus voisine : toutes ces huttes sont construites de la même maniere, mais celle-ci étoit assés propre ; le plancher étoit couvert de tapis de Turquie, sur lesquels nous nous assîmes. A

un angle de la hutte il y avoit plusieurs petits coffres posés les uns sur les autres; celui d'en bas avançoit un peu, & au milieu de la partie saillante étoit une lampe allumée, de chaque côté de cette lampe une tasse à thé remplie de thé bratskain préparé, trois autres sur la droite & deux sur la gauche; ces deux dernieres étoient pleines d'eau pure : toutes ces tasses étoient d'argent & dorées en dedans. Il y avoit au dessus de la lampe dans un autre petit coffre un bourkanne de métal jaune, lequel, excepté la tête & le teton droit que l'on avoit laissé découvert, étoit enveloppé d'une étoffe de soie. Il nous fut permis d'ôter cette étoffe & de voir tout le bourkanne : le haut de la tête est couvert d'un bonnet fait de fil de fer; le teton droit est très-renflé; les pieds sont l'un sur l'autre à la maniere bratskaine : la main droite est couchée sur la cuisse gauche; il a dans le sein un petit vase rempli qui est de la même fonte que toute l'idole. A côté de ce coffre & contre le mur de la hutte il y avoit un morceau de solomianka d'environ dix-huit pouces de haut sur douze de large, & couvert d'environ quinze saints assés bien peints, mais le dieu qu'ils regardent comme le principal étoit au dessus des autres.

Nous eûmes avec le ghélune, un assés long entretien concernant sa religion, & s'il ne nous a pas induit en erreur, (car étant d'un des plus bas rangs du clergé mongalien, il pouvoit n'être instruit qu'imparfaitement), c'est une branche corrompue de l'ancienne religion catholique. Ce prêtre nous dit que l'idole dont je viens de parler, représentoit le fils du vrai Dieu qui est venu dans le monde pour instruire les hommes, & est ensuite remonté au ciel. Il ajouta que le vase rempli qu'elle avoit dans le sein, signifioit que le fils de Dieu ayant dû pendant son séjour en ce monde, sa nourriture à la bonté des hommes, il avoit promis une pleine abondance à tous ceux qui lui rempliroient toujours son vase. Il nous dit encore que ce fils de Dieu avoit une mere qui étoit d'un grand secours dans toutes les adversités, à ceux qui portoient sur eux son image, & sur-tout aux voyageurs : il nous fit voir une de ces images qui paroissoit être de terre sigillée. Pour indiquer le cas qu'on en devoit faire, elle étoit couverte de feuilles d'or, enveloppée de coton & enfermée dans un étui de cuivre : il fit présent à M. Muller d'une de ces images de la mere de Dieu, après

qu'on l'eut aſſuré qu'on ne vouloit pas en abuſer. Enfin il nous dit que le fils de Dieu a un pere & un grand'pere, & que ce dernier eſt le plus conſidérable. D'ailleurs, ils ne reconnoiſſent aucun autre Dieu, mais il y a ſelon eux un lama ou ſage regent qui gouverne ſous ces dieux. Le premier jour de chaque mois eſt un jour de fête, & celui où nous étions en étoit un; c'eſt pourquoi la lampe étoit allumée, mais l'office étoit fini, parce qu'on le dit toujours le matin : il y a enſuite de cinq en cinq jours des heures de prieres, excepté le 30, qui eſt le dernier jour du mois. Pour appeller à l'office, le prêtre ordonne aux ſervans de l'égliſe de jouer d'un inſtrument qui reſſemble à un hautbois. La partie depuis l'embouchure juſques au tuyau eſt de laiton; le reſte eſt de bois & a les trous néceſſaires : l'embouchure eſt auſſi de laiton, mais on ne fait réſonner cet inſtrument, que lorſqu'on met dans l'embouchure un petit tuyau mince d'une eſpece de roſeau ou de jonc.

Le prêtre ſe ſert quelquefois pendant l'office d'une petite cloche qu'il tient de la main gauche : pendant qu'il la fait ſonner, il tient de la droite un manche de laiton, fait comme celui par le-

quel il tient la cloche ; il prend ce manche avec trois doigts qui ſont le pouce, l'index & l'annulaire ; les deux autres doigts reſtent levés, parce que le fils de Dieu lorſqu'il vivoit ſur la terre & qu'il y inſtruiſoit & béniſſoit les hommes, avoit toujours les doigts arrangés de cette maniere : on ſe ſert quelquefois d'un tambour aſſés ſemblable aux tambours magiques des nations idolâtres de ce pays. Les prêtres ont des eſpeces de pillules qu'ils donnent aux malades à l'heure de la mort, & que l'interprete mongalien comparoît à nos hoſties : ils ont auſſi une eſpece d'encens dont ils mettent dans cette occaſion de petits morceaux ſur les charbons. Lorſque les dévots mongaliens voyagent, ils portent ſur eux de ces pillules & de cet encens, & comme ils croient que ce ſont des choſes ſacrées, ils les renferment dans une petite boete d'argent. Les prêtres ont des habits différens de ceux du peuple ; leur bonnet eſt tout-à-fait plat par le haut & ſans touffe : ils n'ont point auſſi les cheveux raſſemblés en chou comme la plûpart des Mongaliens. Enfin ils portent autour du cou une guirlande de roſes, que les gens de qualité peuvent auſſi porter, mais c'eſt ſur-tout un des orne-

mens des moines & des religieuſes, car la religion mongalienne a, comme la catholique, des célibataires qui ne mangent point de viande & qui diſent plus de prieres que les autres : elle a auſſi dans ſon clergé des rangs différens. Le dalaï-lama eſt dans cette religion, ce que le pape eſt dans la catholique ; il a le gouvernement ſpirituel & temporel. Sous lui eſt un vicaire qu'on nomme koutoukhta, & que nous pourrions appeller ſous-pape. Les Mongaliens ont appris de leurs ancêtres par tradition, que leur lama eſt immortel, mais on entend dire en ſecret que les Tangoutes qui conſervent dans ſa pureté la ſageſſe orientale, élevent des enfans qu'ils tâchent de rendre par une bonne éducation capables de remplir dignement le rang de lama. Après la mort du lama regnant, celui des diſciples des Tangoutes qu'ils regardent comme le plus habile, dit que l'ame du lama défunt eſt paſſée dans lui, & auſſi-tôt il eſt reconnu ; mais lorſqu'il y en a d'autres qui prétendent la même place, il s'éleve de grandes diſſentions : il arrive quelquefois qu'aucun des concurrens n'eſt lama, parce qu'on leur donne un ſeul koutoukta, qui par ſes promeſſes & ſon

éloquence acquiert peu à peu le droit d'immortalité, & dès qu'il voit qu'on lui est soumis, persuade à ceux de son église de ne reconnoître aucun des lamas.

Notre ghélune nous dit que les Mongaliens ne regardoient point les Bouretes comme de vrais croyans, mais comme des gens livrés au démon, & qui ne demandent rien à Dieu; car, disoit-il, quoique les Tongoutes aient aussi des sorciers, c'est parmi eux une chose tout-à-fait distincte de la religion, & dont un vrai croyant ne fait aucun cas. En effet, les Bouretes sont de vrais païens : leur langue étant mongalienne, les prêtres mongaliens peuvent les instruire aisément de leur religion, en convertir quelques-uns, & en faire à leur avis de vrais croyans. Le ghélune & le taïcha nous traiterent très civilement; il y avoit sur le feu, un grand chaudron de fer qui contenoit environ cinquante livres d'eau, du beurre, du lait & d'une espece de thé nommé satourane en langue bratskaine. Ce mélange qu'ils faisoient pour nous régaler avoit la couleur de chocolat : ils en remplirent des tasses de bois & nous en présenterent, mais il ne nous tenta nullement & nous leur demandâmes la permission d'en faire à notre

maniere. Nous allâmes à la hutte du taïcha & nous y fîmes notre thé; nous y étions à peine arrivés qu'il voulut nous faire boire de petite eau-de-vie qu'il avoit fait venir d'un village russe voisin, car ils ne tirent qu'en été leur eau-de-vie de cavalle, & ils la consomment sur le champ. Comme nous n'étions point amateurs de cette boisson, ce fut assés pour nous d'être spectateurs; ils la boivent dans de grands verres, parce qu'elle est foible. Nous dinâmes avec le prince, & ayant pris ensuite congé de son altesse, nous revînmes à Sélenghinsk. Depuis Saint-Péterbourg jusqu'à cette ville nous avions fait environ deux mille cinq cents lieues.

CHAPITRE XXXVI.

Frontieres de la Chine.

LOrsque la Tchikoï cessa de charrier des glaces, nous partîmes pour les frontieres de la Chine.

Kiœkta sépare au midi la Russie d'avec la Chine : cette limite fut fixée en 1727, dans un traité fait par le comte Ragousinski. Autrefois ces deux empires

étoient ſéparés par la riviere de Boura, qui eſt environ à deux lieues plus loin vers le ſud ; cette borne plus naturelle étoit de beaucoup plus avantageuſe aux Ruſſes : les autres tracées arbitrairement dans un déſert montagneux ne ſont indiquées que par des pierres, & ces pierres nommées maïakes étant quelquefois placées l'une à l'égard de l'autre d'une maniere équivoque, il a fallu les numéroter : de plus on a placé le village ſur la limite même au milieu d'un déſert ſtérile, où l'on peut à peine nourrir & abreuver les chevaux. Ceux qui connoiſſent le pays penſent qu'on devoit établir ce village ſur la Boura dont les rives ſont fertiles, & les Chinois qui avoient toujours regardé cette riviere comme les bornes de leur empire n'y auroient fait nulle oppoſition. Cette ſituation rend tout extrêmement cher ; un coq ſe vend 3 liv. 6 ſols, un agneau 8 livres : enfin ce changement de limites a privé les Ruſſes d'un grand avantage. Ils ont cherché long-temps & inutilement dans toutes les contrées méridionales une bonne mine de fer, & on trouve ſur la Boura des montagnes remplies d'une mine extrêmement riche qui donne le meilleur fer, mais les Ruſſes n'en peuvent tirer

ſans riſquer d'être pris & punis comme tranſgreſſeurs des limites.

Ce fut en 1727, qu'on établit ici deux villages, l'un ruſſe & l'autre chinois; ils ſont à cent vingt toiſes l'un de l'autre. Entre les deux, mais plus près du village chinois, il y a deux colonnes de bois d'environ trois pieds de hauteur: ſur celle du côté de Ruſſie on lit ces mots; *Roſſiskoï Kraïtorgovoï ſlabody*, (village de commerce des frontieres ruſſes).

Sur celle qui eſt du côté de Chine environ à une toiſe de l'autre on voit une inſcription en caracteres manſuréens & chinois, qui ſignifie lieu des limites changées.

Sur la montagne qui ſépare les deux villages, il y a des gardes qui empêchent de part & d'autre qu'on ne franchiſſe les limites.

Le village ruſſe eſt un quarré long dont le grand côté a cent cinquante toiſes & le petit côté cent quarante-cinq: il a un rempart de bois à ſix baſtions & un foſſé. Il y a une porte du côté du nord, une autre porte du côté du ſud & trois petites du côté de l'occident, vers le ruiſſeau de Kiœkta ſur lequel ſont les deux villages. Lorſqu'on conſtruiſit ce fort, on bâtit du côté du ſud & de celui de l'o-

rient des casernes en bois qui formant à peu près un angle droit, viennent aboutir aux autres côtés du fort : chaque rang de ces casernes a environ quatre-vingt-dix toises de longueur. Il y en a en tout trente-deux qu'on a bâties à la hâte & fort mal ; cependant les marchands russes se sont vus réduits pendant long-temps à ces mauvais logemens, mais en 1733 le gouverneur Chouloubov fit bâtir le long des côtés du fort au nord & à l'occident de nouvelles casernes : il n'y en a que quinze, mais elles sont beaucoup plus commodes que les anciennes. Il fit bâtir aussi dans la même année presqu'au milieu des anciennes casernes, une maison marchande longue de quarante-trois toises & large de quarante-huit. Il n'y a de plus dans le fort, qu'un magasin de vivres & un cellier de biere & d'eau-de-vie : on voit au-dessus du fort, du côté de Russie, deux bains publics, au-dessus une brasserie & un cabaret établi sur la Kiœkta.

Le village chinois est long d'environ cent quarante toises & large de cent trente-cinq ; il est entouré d'un simple rempart ou retranchement de bois, & a trois portes du côté du nord, trois au sud, deux vers le Kiœkta, & une petite

porte du côté de l'orient. Il y a trois rues paralleles au long côté, alignées sur les portes & traversées par une autre rue qui est au milieu du fort : les maisons sont alignées, basses & faites de terre & de bois. Chaque maison a son retranchement particulier & deux chambres, dont l'une sert pour déposer les marchandises, l'autre pour loger : celle-ci est fort petite & presque remplie par un banc large & bas qui ne laisse sur la longueur qu'un espace étroit. Au reste, tout y paroît propre : on n'y voit aucun poele, mais au dehors & derriere la chambre il y a trois ou quatre compartimens dans lesquels on met du bois, & d'où partent des tuyaux qui passent sous le banc en se courbant plusieurs fois; ces tuyaux échauffent la chambre, & le banc sert de lit, de siége & de table : il y a toujours du feu dans ces chambres, afin qu'on puisse allumer sa pipe quand on le desire. Les Chinois font très bien le charbon; il n'y a jamais parmi le leur de bois qui puisse fumer, & il se consume lentement, parce qu'il est de bois de bouleau. Ils ont ordinairement dans leurs chambres une idole peinte ou sculptée, mais tantôt d'une forme & tantôt d'une autre. Il n'y a dans ce vil-

lage aucun temple : cette remarque peut faire former des conjectures assés vraisemblables concernant la religion des habitans. Il n'ont dans toute l'année qu'un jour de fête, c'est le premier jour de leur année, c'est-à-dire, le 1 février qu'ils nomment le mois blanc. Ce jour même ils ôtent de dessus leurs portes, l'inscription de l'année qui vient de finir, pour y mettre celle de l'année qui commence ; ils dressent devant leurs maisons de longues perches, y attachent des lanternes où ils entretiennent des lumieres pendant toute la nuit, & font devant leurs maisons des illuminations de toute espece : d'ailleurs ils s'amusent pendant tout le mois, & un de leurs divertissemens est l'ivresse. Leurs jeux ordinaires sont des jeux de cartes & celui des échecs ; ils s'y livrent quelquefois de telle sorte, que plus d'un marchand s'y ruine.

Ce que j'ai vu de plus rare & de plus curieux dans leur village, ce sont leurs charettes ; elles ont un essieu mobile & qui tourne avec la roue, pour tous rais, deux bois qui se croisent & qui entrent dans l'essieu : elles sont de bois de chêne.

Les marchands russes ont des draps,

des toiles, des cuirs connus dans nos pays sous le nom de cuir de Roussie, des ustensiles d'étain & des pelleteries de toute espece, quoiqu'elles soient de contrebande. Les Chinois apportent des damas de quatre qualités, des étoffes nommées canfa & atlas, du baiberek ou chagrin; du fantsa de trois qualités, c'est une espece d'étoffe mince; des crêpes, des gases, des solomianka ou petites étoffes de soie sur laquelle sont colés des fils d'or, & dont les prêtres & les comédiens font usage. Leur principale étoffe de coton est le kitaïka; il y en a deux especes, un que l'on passe à la presse, & l'autre que l'on n'y met pas; il y a deux qualités du premier. Ils ont aussi du daba, qui est une espece de coton blanc, de l'ouroubok ou fine toile de Chine, & du velours. Il faut encore mettre au nombre de leurs principales marchandises le char ou tabac de Chine, la porcelaine, le thé, le sucre en poudre, le sucre candi, le gingembre confit, l'écorce d'orange pressée. Leurs petites marchandises consistent en pipes, en fleurs de papier & de fantsa, montées sur du fil de métal, fleurs de soie collées sur du papier, aiguilles à coudre de toute espece à trou rond, poupées de

ſoie & de porcelaine, peignes de bois, clinquailleries de toute eſpece pour les Bratskains & les Tongouſes, tenzoing, remede de Chine, bibles, chinoiſes peintes ſur ſoie & couvertes d'ivoire, raſoirs, perles, ceintures de ſoie, eau-de-vie, farine de froment, couteaux avec fourchettes, éventails, balances, poivre, habits chinois, bourkanes, pagodes.

Le prix de ces marchandiſes n'eſt pas toujours le même ; il étoit alors plus bas qu'il n'avoit jamais été, parce qu'il y avoit dans cet endroit beaucoup de marchands chinois & peu de ruſſes : il ſeroit naturel d'en conclure que les marchandiſes ruſſes y étoient fort cheres, mais les Chinois qui ſont fins, en font baiſſer le prix. Ils ſavent que les marchands ruſſes ſont obligés de partir dans une certaine ſaiſon ; ils attendent qu'elle vienne & ont les marchandiſes ruſſes au prix qu'il leur plaît. Tous les Chinois qui viennent à Kiœkta ſont des eſpeces de payſans qui ne connoiſſent que leur commerce. Ils ont un commandant qui leur eſt envoyé de Pékin & changé tous les deux ans ; il juge les différens que les Chinois ont entre eux ou avec les Ruſſes, & ſe concerte

dans ce dernier cas avec le commiſſaire ruſſe.

Peu de temps avant notre départ, un marchand ruſſe qui avoit la fievre tierce, prit de l'arſenic à ſi grande doſe, qu'il mourut preſque à l'inſtant, mais ſans convulſions. Je demandai ſi on employoit ſouvent ce remede pour guérir la fievre, & on me dit que c'étoit le remede ordinaire, en ajoutant que cet homme ſe ſeroit ſans doute guéri s'il en eut moins pris. Au reſte, cet accident parut être fort peu de choſe; on ne le regarda nullement comme une mort violente, & on enterra cet homme à l'ordinaire : c'eſt ainſi qu'on a égard aux ordres du gouvernement; dans les lieux voiſins du maître on les exécute, plus loin les commandans n'y prennent pas garde. L'intention du gouvernement eſt qu'un régiment entier ſoit en garniſon au fort de Stéielki, & veille à la ſûreté des frontieres, mais lorſque nous y paſſâmes, il n'y avoit qu'environ deux cents cinquante hommes; tout le reſte avoit des congés. Le colonel de ce régiment n'avoit ni lieutenant-colonel ni major : les officiers à ſes ordres étoient quatre capitaines, dont deux reſtoient avec lui, le troiſieme commandoit à

Troïtskaïa, le quatrieme à Tſourou-kaï-tou : il avoit auſſi deux lieutenans & quelques enſeignes qui ſe comportoient preſque toujours le plus mal qu'il eſt poſſible, & n'avoient en fait de guerre aucune expérience.

CHAPITRE XXXVII.

Sélinghinsk.

LA ville de Sélinghinsk eſt ſituée ſur la rive droite & orientale de la Sélenga : ce fut en *1666*, que ſelon l'uſage du pays on fit au lieu où elle eſt une ſimple redoute. Environ vingt ans après on y conſtruiſit un fort qui ſubſiſte encore, & qui fut l'origine de cette ville : elle occupe environ demi-lieue le long de la riviere, & n'a que cent cinquante & une maiſons.

La Sélengue a près de la ville environ deux cents toiſes de largeur, & on y voit quelques îles. Les vaiſſeaux pouvoient y mouiller il y a huit ans, mais les eaux s'étant jettées ſur la rive occidentale, ont maintenant vers l'orient peu de profondeur. Les environs ſont montagneux & ſtériles ; on a peine à y

faire des jardins & à trouver des pâturages pour les chevaux. On n'a pour employer à cet usage qu'une île qui est au-dessus de la ville, mais cette île étant sujette aux inondations, les eaux emportent souvent l'espérance des habitans & leurs provisions de l'année. A quatre lieues au-dessous on trouve un terrein propre à cultiver, c'est-à-dire; qui produit sans soin & sans engrais, car on ne sait en Sibérie ce que c'est que fumer ou mêler les terres; on y vit plutôt dans la misere, en disant que ce qu'on obtient par le travail ne vient pas de Dieu. Il est rare en ce pays que le créancier donne quittance ou rende l'engagement de l'emprunteur qui acquitte sa dette, & il arrive assés souvent que ce créancier ayant besoin d'argent veut se faire payer une seconde fois. Si l'emprunteur répond qu'il s'est acquitté, l'affaire est portée au voivode, qui décide en pareil cas de différentes manieres. Il y a peu de temps qu'un paysan bargousinien en tua un autre qui s'étoit déja fait payer deux fois de l'argent qu'il lui avoit prêté, & qui le redemandoit une troisiéme fois. L'assassin disoit qu'il appréhendoit de payer souvent cette dette, s'il laissoit l'autre plus long-

temps en vie. En général, quand un Sibérien peut gagner quelque chose par ruse & par artifice, il préfere cette voie à celle du travail.

Le genre de vie des Sélenghinskains, favorise leur paresse. Tous les alimens leur conviennent, ils prennent du thé comme les Bratskains, & se nourrissent ainsi plus facilement que s'ils étoient assujettis à certains alimens, comme le sont le reste des Russes. La Sélenga n'est pas poissonneuse : on y prend, mais en petite quantité, de grondins, des tchébaki, qui sont une espece de carpe, des taïméni ou truites saumonnées, & une autre espece de truite nommée lennki. Le poisson le plus commun est l'omouli, espece de poisson blanc, qui vers la fin d'août monte en grande quantité du lac Baikal, & dont les habitans de cette ville font provision pour toute l'année.

Pendant notre séjour à Sélenghinsk, nous fûmes souvent obligés de prendre le thé sans lait : on y est trop fainéant, pour aller en été fourrager les belles campagnes qui sont au-dessous de la ville, & ramasser la nourriture de quelques bestiaux : on aime mieux laisser le peu qu'on en a, errer aux environs l'hiver & l'été. Il y a dans la ville quelques

boutiques, où l'on ne trouve presque rien.

Nous eûmes à Sélenghinsk un vent de nord violent, presque continuel, & quelquefois de la pluie, ce que les habitans regardoient comme un phénomene, parce qu'il n'y pleut presque jamais avant le mois d'août.

CHAPITRE XXXVIII.

Taïscha. Nertchink.

AU-delà de Sélenghinsk, il y a beaucoup de déserts. A environ cinquante lieues de cette ville, nous passâmes près de l'habitation d'un taïscha ou prince du pays, & nous lui fîmes savoir notre arrivée. Il vint au-devant de nous à cheval, avec un cortege de quelques bouretes armés d'arcs & de fleches, descendit de cheval pour nous saluer, remonta ensuite, & nous conduisit à son habitation, qui étoit de cinq ou six huttes. Nous en reconnûmes l'architecture : elles étoient entourées de perches, auxquelles on avoit suspendu des agneaux dépouillés & vuidés. Le prince avoit deux femmes, que nous

vîmes dans sa hutte. Nous y remarquâmes aussi un grand nombre d'ornemens, qui servent à parer les idoles & un lama qui vient quelquefois visiter le prince. La plûpart avoient environ un pied & demi de longueur, & un demi-pied de large. Ils étoient faits de pieces de velours & de drap de différentes formes, sur lesquelles il y avoit des couronnes, des croix, des franges & des houpes. Nous trouvâmes aussi dans une enveloppe de plusieurs linges, des pierres à fusil, de petits morceaux de sanguine, & de pierre noire qu'on appelle en ce canton pierre de tonnerre, avec de petites pillules de cire rouge : on nous dit que tout cela servoit à guérir les malades. Enfin, nous apperçûmes dans un coin de la hutte un sac de voélocke ou gros drap de poil de chameau : il étoit plein de dieux faits du même drap, & découpés très grossierement. Lorsqu'on veut avoir un dieu de cette espece, on prend un morceau de voélocke, on en découpe le haut en rond, pour faire la tête, on taille le reste en diminuant, on en coupe une laniere depuis le bas jusqu'au milieu, pour faire les jambes, & le dieu est fait. Nous vîmes aussi deux bourkanes ou

dieux qui étoient d'argent : un commiſſaire des limites les avoit achetés des Chinois pour la grand'mere du taïſcha, qui étoit une ſorciere célebre; les Bratskains la prioient comme une déeſſe : c'étoit une femme âgée de quatre-vingts ans, qui reſſembloit en effet à ce qu'on nomme une vieille ſorciere. Nous ne pûmes l'engager à faire en notre préſence ni ſortileges ni guériſons : elle nous dit que depuis que le gouverneur du pays, à qui elle avoit prédit qu'il auroit la tête tranchée, l'avoit fait enfermer dans une tour, elle n'avoit plus les forces néceſſaires à l'exercice de ſon art.

Nous traversâmes pluſieurs déſerts où nous eſſuyâmes quelque chaleur, * & nous arrivâmes au fort Iéravinskoï, ſitué ſur le lac Iéravnia : ce lac a environ deux lieues tant en long qu'en large, & il eſt fort poiſſonneux, mais les habitans du village qui vivent à la bratskaine, & qui peuvent avoir de la viande ſans travail, ne ſe donnent pas la peine de faire des canots & des filets : ils ne ſont ni pêcheurs ni laboureurs,

* Juin 1735.

mais ſeulement bergers, & leurs troupeaux les nourriſſent.

Plus loin ſont les deux lacs de Chakcha & d'Araklei, près deſquels il y a un couvent & un village. On y trouve beaucoup de perches, de bremes & de brochets, ainſi que dans trois autres, qui ſont à quelque diſtance. Ces cinq lacs ſe communiquoient autrefois par de petits canaux, & comme le lac d'Irghinskoï communiquoit auſſi au *Chilok*, on pouvoit venir par eau de Sélenghinsk dans ce canton ; mais pluſieurs années de ſéchereſſe ont cauſé une grande diſette, & deſſéché tous ces canaux de communication. Les environs de ces lacs ſont fertiles, mais incultes. Les habitans s'en excuſent, en diſant que dans les dernieres années de ſéchereſſe le bled n'y a pas réuſſi. On trouve aux bords du lac de Chakcha beaucoup de mines de fer très riches. Il y a environ vingt ans qu'un forgeron s'y établit : ſon commerce lui réuſſiſſoit très bien ; mais depuis qu'il a imaginé de ſe dire enſorcelé, d'avoir une viſion de deux martirs, qui furent fouettés par ordre du czar, mais qui n'en moururent pas comme on le prétend, & de faire bâtir des chapelles & des égliſes, il n'eſt plus utile

au public. Il y a aux environs de ces lacs des oiseaux nommés baclans ; ce sont des cormorans : * on dit qu'ils vont en automne au lac Baical, y passent tout l'hiver, & reviennent au printemps. Les habitans de ce canton croient que lorsque les baklans font leur nid sur le haut d'un arbre, il devient sec : en effet, nous avons vu que tous les arbres où il y avoit des nids de ces oiseaux étoient desséchés, mais il se peut qu'ils ne les fassent que sur des arbres déja secs.

Nous passâmes ensuite une montagne nommée Iablonnoï Krébet, où plusieurs rivieres ont leur source : elle est entre l'Amoure & la Léna, & tout le pays qui est au-delà est nommé Daurie. Nous descendîmes la riviere d'*Ingoda*, dont le lit est couvert de pierres, & nous y trouvâmes une grande quantité d'écrevisses. Nos bateliers furent très surpris de nous voir manger de ces animaux qui leur faisoient beaucoup de frayeur. Nous vîmes sur la rive gauche de la Chilka, environ cinquante tombeaux des an-

---

* *Corvus lacustris aquaticus*. Gesner. *Mergus magnus niger*. Nonn. *Gulo*. Schwenfkf. *Phalacrocorax var. Corvus aquaticus*. Manill. Charlet, Albin.

ciens habitans de ce pays, qui étoient entourés de grosses pierres nommées maïakes. Quelques voyageurs ont dit que la navigation de la Nertchka est pénible & dangereuse : quant à nous, nous n'y trouvâmes ni incommodités ni périls. Les deux rives de l'Ingoda & de la Chilka sont fort montagneuses, & couvertes de bois de meleses. Les montagnes s'éloignant quelquefois de la rive, laissent entr'elles & la riviere de belles vallées, qui seroient très propres au labourage. Ces deux rivieres étoient autrefois plus considérables. Il y a sur la Chilka beaucoup de villages, mais les voyageurs n'y trouvent guere que de vieilles femmes, sourdes & aveugles, depuis que quelques passans ont pillé ces villages, & maltraité ceux qui vouloient défendre leurs biens : dès que les habitans entendent parler de voyageurs, ils cachent tout ce qu'ils ont, & prennent la fuite. Les auteurs de ces violences sont ordinairement des soldats ou des officiers des troupes de Sibérie.

La ville de Nertchinsk est sur la rive gauche de la Nertcha, elle étoit plus florissante, lorsque les caravanes de Chine y passoient, mais depuis environ trente ans qu'elles ont ordre de prendre

un autre chemin, les habitans devenus oisifs se sont plongés dans les vices les plus honteux, & cette ville dépérit. Si le feu consume une maison, on ne la rebâtit pas: s'il y en a qui menacent ruine, on ne prend pas la peine de les étayer. Il y a peu de familles qui ne soient infectées de maladies vénériennes, & comme on n'y a point de chirurgien, on y voit des personnes dans un état si misérable qu'ils ressemblent à des squélettes vivans. Le voivode s'inquiete fort peu de ces désordres publics: uniquement occupé de son intérêt particulier, il ne pense qu'à engager les habitans à lui faire des présens. Quoiqu'il ait par exemple un grand nombre d'excellens chevaux, il sort toujours à pied ou sur un cheval qui peut à peine le porter, afin que quelque imbécille touché de voir son voivode si mal monté, lui fasse présent d'un cheval. Il voyagea l'an passé dans tout son gouvernement, & revint avec mille moutons, cent chevaux & quatre-vingts chameaux dont il s'étoit fait gratifier: un voleur lui donna un chameau qu'il avoit dérobé, il le fit chef d'un village, & ce fut inutilement que le maître du chameau vint le reclamer. On nous dit que lorsque cette ville n'a-

voit que des chefs envoyés par la chancellerie d'Irkoutsk, les vols & les vexations n'y étoient pas si odieux, parce que ces chefs n'avoient pas, comme les voivodes moscovites, des protecteurs jusqu'à Moscou. La ville de Nertschink a quelquefois éprouvé les suites ameres de sa paresse & de ses désordres : depuis 1717 jusqu'en 1723, le seigle y a couté deux sous la livre, & en 1732 six sous. Les habitans ne voulant pas prendre la peine d'y cultiver des jardins, sont obligés de manger au lieu de légumes une espece d'arroche sauvage *.

Quelques-uns vont à la chasse des zibelines dans la montagne de Stannovoïkrébet, qui est la plus célebre en Sibérie pour cette espece de chasse ; mais il n'y a que des hommes vigoureux qui puissent en supporter les fatigues : il faut toujours marcher par des chemins difficiles, porter soi-même son bagage, se contenter de peu & souffrir quelquefois la faim pendant plusieurs jours. Lorsque la société de chasse est faite, elle se choisit un chef qui prescrit ce que tous

---

* *Chenopodium sylvestre alterum folio sinuato candidante.* Inst. R. H. 506. Vaill. B. P. 35.

les chasseurs doivent observer, & les peines qui seront infligées aux contrevenans. Ce chef doit être un homme judicieux, plus jaloux de se faire aimer que craindre de ses subalternes, habile, expérimenté, connoissant parfaitement les difficultés du voyage, enfin digne de l'estime & de la confiance entiere de ses compagnons. Il doit savoir économiser ses provisions avec une telle prudence, que sa compagnie ne soit jamais réduite à la derniere nécessité. On fait ordinairement dans le mois d'août ces parties de chasse, parce qu'alors la chaleur est moindre.

Je vis encore à Nertchink un chaman tongouse : celui-ci nous mena la nuit dans la campagne, alluma un grand feu, nous fit asseoir à l'entour, se deshabilla en entier, & mit sa robe de cuir couverte de ferrailles. Pour imprimer plus de terreur, il avoit sur chaque épaule une paire de cornes de fer : il n'avoit point de tambour, parce que le diable suprême ne lui avoit point encore ordonné de s'en servir ; il ne fait cet honneur qu'à ceux avec lesquels il a résolu d'avoir le plus intime commerce. Il y a beaucoup d'autres diables de moindre importance qui servent les cha-

mans, & celui qui en a le plus eſt le mieux inſtruit. Il tourna autour du feu en agitant ſes ferrailles, & nous prévint de croire aveuglément à ſes réponſes, nous aſſurant que ſes diables ne l'avoient jamais trompé. Enſuite il ſauta & cria, & nous entendîmes auſſi-tôt un chœur qui lui répondoit; alors il nous dit que les diables étoient arrivés, & deſiroient ſavoir ce qu'il y avoit pour notre ſervice : nous lui fîmes quelques demandes auxquelles il ſatisfit comme les chamans. Ce chœur qui lui avoit répondu, c'étoient deux de ſes confreres qui s'étoient gliſſés parmi nous, & qui joignirent leurs cris aux ſiens, pour les rendre plus efficaces. Nous jugeâmes qu'on rendroit juſtice à ces malheureux farceurs, ſi on les condamnoit à un travail perpétuel dans les mines d'Argoune.



CHAPITRE XXXIX.

Mines d'Argoune. Plantes. Maladies. Climat.

Je pris, en quittant Nertchink, la route des mines d'argent, nommées mines d'Argoune, & je vis à quelque distance deux huttes tongouses, où je trouvai l'espece de racine que ceux du ruisseau de Gassimour mangent, & qu'ils nomment mouka. Ceux qui étoient dans ces huttes allerent me chercher la plante, & je reconnus aussi-tôt que c'est une espece de bistorte. * Afin de s'épargner la peine de la déraciner, ils vont au printemps dans le désert fouiller les terriers de marmotes, & les trouvent remplis de ces racines.

Après avoir passé plusieurs petits ruisseaux, traversé une plaine couverte des plus belles fleurs, ensuite une plaine un peu marécageuse, & éprouvé plu-

* *Bistorta foliis ad oram nervosis, imis ovalibus, superioribus linearibus, semine gigantino.* Hall. Helv. 179. *Bistorta montana minor, &c.* Mess. Xen. Isid. Sib. 243, p. 109.

ſieurs alternatives de froid & de chaud, j'arrivai par un chemin montagneux, couvert de fleurs, & de beaux bouleaux, aux fonderies d'Argoune.

Elles ſont à trois lieues & demie de la riviere de même nom, ſur le ruiſſeau de Touſatchi qui eſt formé par une ſource peu éloignée. La chancellerie de Nertchink fut informée en 1677 par un envoyé kalmoucke qu'il y avoit une mine dans ce canton. On fit à ce ſujet beaucoup de recherches dans les années ſuivantes, & on trouva que le rapport du Kalmoucke étoit véritable : cependant la fonderie ne fut établie qu'en 1704 par trois grecs qui entreprirent d'exploiter la mine. On ſuivit les fouilles des anciens habitans du pays, & dans une montagne qui eſt à environ cent cinquante toiſes à l'occident de la fonderie, on trouva un gros filon, traverſé par un rameau de mine brillante fort riche, que les anciens mineurs avoient laiſſé ſubſiſter exprès, afin qu'il ſoutint les terres : ils avoient peut-être beaucoup tiré de ce filon, car dans tout le canton l'on ne voit aucune autre fouille, & cependant on y trouve une grande quantité de déchets. On coupa ce rameau en deux, & les terres qu'il ſoutenoit s'ef-

fondrerent : on eſpéroit ſans doute trouver plus bas des rameaux plus riches, mais on en fut empêché par la chute des terres. Après beaucoup de recherches on a trouvé des filons aſſés riches pour dédommager des frais de l'exploitation. Les grecs établirent leur fonderie & traiterent la mine à leur maniere. Leurs fourneaux de fuſion étoient bas, leur angar à grillage, ſans toît, leurs ſoufflets de cuir & mis en mouvement par des hommes, & quoique leur travail fut très-imparfait, ils fondoient quelquefois par année juſqu'à ſix cents livres d'argent. N'ayant jamais vu travailler en grand, ils procédoient à peu près comme un fondeur de Sibérie à l'égard du fer. Ce fut en 1716 qu'un priſonnier ſuédois envoyé pour viſiter les mines de cuivre du Gaſimoure entreprit celles d'Argoune : il crut qu'il en ſeroit de cette mine comme de celles de Suede & d'Allemagne qui ſont plus riches à une plus grande profondeur, mais ſes recherches à cet égard furent inutiles. Il compara le procédé des grecs avec celui d'Allemagne, & ce dernier lui parut mériter la préférence. Un commiſſaire envoyé des mines d'Ouktous imagina d'étançonner les terres, & réuſſit ainſi

à faire travailler de nouveau à l'endroit où les terres s'étoient effondrées : lorsque je m'y trouvai, on en tiroit une espece d'argille molle qui ne tenoit pas beaucoup d'argent. On avoit lieu d'espérer qu'on trouveroit encore de riches filons : le directeur des mines de Catherinebourg ordonna de construire sur l'Ichaga, à neuf lieues de la fonderie & près du confluent de cette riviere avec l'Argoune, une machine pour élever les eaux nécessaires au jeu des soufflets. Tandis qu'on y travailloit, un mineur allemand qui fut envoyé pour reconnoître l'état de la mine, en jugea comme on a coutume de le faire en Allemagne : il décida qu'on ne devoit plus espérer de trouver de nouveau minerai, qu'il falloit fondre celui qu'on avoit, & abandonner la mine. En effet les travaux furent suspendus & on ne fondit plus que quelques matieres aux fourneaux d'affinage des anciens. Il y en avoit dans ce canton plus de mille ; ils étoient remplis de terre, & quelques poutres de bouleau qu'on avoit employées à des puits, n'avoient plus que l'écorce extérieure : ces circonstances réunies prouvent la grande ancienneté de ces fourneaux, & leur grand nombre prouve

auſſi que ceux qui les ont conſtruits, faiſoient peu de cas du plomb. Le directeur des mines ordonna en 1733 de reprendre les travaux de cette fonderie, mais on le fit ſans regle & ſans ordre ; l'aqueduc qu'on avoit commencé fut emporté par les eaux, la plûpart des galleries s'effondrerent, les autres ſervoient de celliers aux mineurs ; ils y mettoient leurs proviſions, pour les garantir du grand froid qu'on éprouve ici, même en été. Les mines qu'on y travaille aujourd'hui (1735), ſont auprès des anciens travaux & on ne peut pas les appeller de véritables mines. On a fait depuis peu de nouvelles fouilles qui donnent plus d'eſpérance ; on y a trouvé l'eſpece d'argille qui eſt dans ce pays la meilleure mine d'argent. En général la diſpoſition naturelle des mines de ce canton eſt fort avantageuſe : elles ſont près de la ſurface de la terre, s'enfoncent rarement & ſont très ſouvent par nids : on en trouve quelquefois dans les vallées, mais celles des montagnes ſont préférables, parce qu'on y craint moins l'eau : la recherche en eſt très facile ; il ſuffit de fouiller à un ou deux pieds de profondeur, & il n'eſt pas rare de trouver des filons épais d'une toiſe.

J'exhortai les ouvriers à ne pas abandonner ces mines, & je les aſſurai qu'ils en tireroient toujours quelque gain. En effet, en 1741 & 42 on y a trouvé de nouvelles veines, & ſur-tout une mine remarquable qui eſt une ochre tenant plomb : on la mépriſa quelque temps comme une terre jaune inutile, mais on y trouva des noyaux de la même terre, un peu plus rouges, plus fermes & plus peſans, qui parurent mériter qu'on en fit l'eſſai. En effet, ils tenoient du plomb, de l'argent, de l'or, un peu de fer & d'antimoine ; on eſſaya auſſi la terre jaunâtre, & on y trouva les mêmes métaux en moindre quantité : cette mépriſe a fait donner à la mine le nom de douteuſe. Le plomb qu'elle contient eſt fort rébelle ; quoiqu'il ait été grillé, il ne départ point à la coupelle, ſi l'on n'y ajoute du plomb pur ou de la litarge d'argent : ſi on l'y met ſans cette addition, il y forme un gros bord & fait éclater la coupelle. On a trouvé auſſi dans la même mine un quarts blanc jaunâtre qui contient de l'antimoine & des grains d'or. En général cette mine eſt aſſés riche en or pour qu'on en faſſe le départ ; une livre d'argent fin contient deux ducats & demi d'or fin, liant & de

belle couleur. On a auſſi dans ce canton une aſſés grande quantité de mine de plomb blanche ; quelques mineurs Saxons en ont trouvé un filon très riche auprès des anciennes mines d'Ildikoune ; il eſt mêlé de pyrites qui tiennent quatre onces d'argent ſur environ cinquante livres de plomb : au commencement de l'année 1742, on s'y étoit enfoncé de plus de ſix toiſes. On a fouillé auſſi les anciennes mines d'Ildikoune négligées long-temps, mais on n'y a trouvé que des morceaux ronds de belle mine blanche que les eaux y ont ſans doute entraînés ; ils contiennent ſix onces d'argent ſur ſoixante-quatorze livres de plomb. Cette mine eſt auſſi difficile à l'eſſai que l'ochre dont j'ai fait mention, & l'argent contient auſſi par livre un ducat d'or (ou environ ſoixante-ſix grains.) Les mineurs Saxons qu'on y a envoyés ont conſtruit de nouveaux fourneaux, & augmenté conſidérablement le produit de ces mines.

Près de la riviere de Tourga qui ſe jette dans l'Onon, il y a environ ſoixante lacs voiſins les uns des autres. Plus loin eſt une petite riviere ou plutôt un torrent nommé Argoune, dont les eaux, quand elles ſont gelées, ont la

couleur du thé : elles sont un peu acides & très bonnes à boire. Il y a dans ce canton une espece d'arbre nommé par les habitans bouleau noir : les feuilles ressemblent beaucoup à celles de l'yeuse tant par les veines que par la couleur, mais elles sont moins crenelées : l'écorce ressemble à celle du sapin, & cet arbre devient aussi grand que le bouleau commun : en effet c'est une espece de bouleau qui se trouve aussi en d'autres pays. On voit dans le même canton une espece d'arbre qui lui est particuliere : elle croît parmi les cerisiers sauvages & leur ressemble, mais ses feuilles sont plus longues, d'un verd plus sombre & ont les veines presque aussi grosses que la feuille de citronier. Cet arbre porte des baies; le bois en est rougeâtre, & les habitans du pays le nomment arbre rouge ou santal : ils en font des manches de couteau, parce qu'il est fort dur. * On trouve encore ici un arbrisseau, qui vu de loin ressemble aux jeunes bouleaux,

* C'est le *Rhamnus spinis terminalibus floribus quadrifidis dioïcis*. Linn. S. 1, p. 192. *Rhamnus catharticus*. B. P. 478. *Cornus foliis citri angustioribus*. Amm. L. C. n. 278, p. 200, tab. 33.

& qui porte un fruit pareil à nos abricots, mais la chair en eſt toujours dure & ne peut pas ſe manger. * Le noyau de ce fruit eſt comme celui de l'abricot.

Les principales maladies qui regnent parmi les Tongouſes, ſont l'épilepſie, le mal de Naples, & le *Voloſſe*. Quant à la premiere, on s'imagine que lorſqu'un enfant en eſt attaqué pour la premiere fois, il ne faut pas le toucher, mais ſeulement le bien couvrir, & qu'alors il en guérit, mais que ſi on le touche, le mal devient incurable : il eſt rare, à la vérité, que les enfans en meurent, mais ils n'en guériſſent pas. Le mal de Naples eſt pour ainſi dire commun à tous les habitans du diſtrict d'Argouñe, hommes, femmes, vieux, jeunes & même enfans : on ne peut ni en voir les effets ſans une eſpece d'effroi, ni penſer ſans compaſſion aux triſtes ſuites que peut avoir cette maladie. Le ſeul remede qui ſoit en uſage eſt la décoction d'écorce de peuplier blanc ou de meleſe avec l'alun : ce remede étant propre à faire pénétrer le venin juſqu'aux parties intérieures, hâte la mort de pluſieurs malades, & l'on ne

* *Armeniaca Betulæ folio & facie, fructu exſucco.* Amm. R. c. n. 272, p. 192, tab. 29.

peut décider ſi ceux qui ne meurent pas ſont moins malheureux. Le peuple eſt détruit peu à peu ; ceux que ce mal cruel n'a point encore conſumés, ſont incapables de travail, & réduits à mourir de miſere dans un pays fertile & ſain : leur unique reſſource eſt le commerce avec les Chinois. La maladie nommée voloſſe eſt commune aux Ruſſes & aux Tongouſes : elle ſe déclare par un abcès dont la matiere reſſemble à des cheveux. Ceux qui en jugent le plus ſainement diſent qu'il y a dans les eaux de ce canton une eſpece de vers qui reſſemblent parfaitement à des cheveux, mais ils s'imaginent que ces animaux ſont formés en effet de cheveux coupés & jettés dans ces eaux. Ces vers, diſent-ils, s'attachent aux hommes qui ſe baignent, pénetrent & ſe gliſſent par deſſous la peau, juſqu'à ce qu'ayant bleſſé pluſieurs parties, il s'y forme une tumeur qui devient abcès, & il faut en faire ſortir tous ces vers qui s'y ſont multipliés. Pour cet effet on le baſſine matin & ſoir avec une leſſive chaude dans laquelle on met un peu d'argentine : le préjugé du pays eſt que lorſque les vers ou cheveux ſortent de l'abſcès, le malade doit éviter avec ſoin de les voir, car alors les remedes

feroient fans effet. Quand l'abcès ne caufe plus aucune douleur, la guérifon eft parfaite; mais il devient chancreux, fi l'on differe les remedes. Ces vers fe meuvent dans l'eau avec une grande viteffe : leur corps peut fe refferrer & s'étendre beaucoup : ils reffemblent en effet à des cheveux, mais lorfqu'on les examine avec attention, on voit que ce font des vers compofés d'une infinité d'anneaux qu'on ne peut diftinguer qu'à l'aide d'un bon microfcope : la tête paroît pointue & plus mince que le refte du corps, la queue un peu plus groffe, & le corps eft comme un gros cheveu. Les plus grands ont huit ou dix pouces de longueur, les plus petits cinq : ils font d'un blanc jaunâtre, ont le long du dos une raie brune, & les côtés noirâtres : leur bouche m'a paru femblable à celle de la fangfue.

Le climat d'Argoune eft extrêmement froid : on y trouve plufieurs endroits où la terre ne dégele pas à plus de trois pieds de profondeur. L'air des celliers pratiqués dans les mines d'argent dont j'ai parlé eft fi froid, que lorfqu'on en ouvre la porte, on héfite pour aller plus avant; la glace qui s'y forme en hiver n'y fond point en été,

cependant le 17 juillet 1735, le thermometre y étoit un peu au dessus de la congelation.

Le district d'Argoune est sujet à deux tremblemens de terre périodiques, dont l'un se fait sentir au printemps, l'autre au commencement de l'hiver. On dit qu'ils sont généraux & fort doux, que celui d'hiver dure jusque vers le mois de novembre, qu'alors le terrein s'éleve d'environ un demi-pied, & qu'au printemps il s'abaisse peu à peu. Cette circonstance me paroît difficile à concevoir, & je ne crois pas qu'il fut raisonnable d'en tirer des inductions, avant qu'on ait fait à cet égard des observations plus certaines. Il y a quelques années qu'une caravane russe qui alloit à la Chine sentit un tremblement de terre aux environs de la ville chinoise de *Naun*, & vit une assés grande quantité d'eau, lancée de terre avec force sous la forme de poussiere.

Il croît ici abondamment une espece de blé sarasin sauvage, qui differe du commun en ce qu'il est moins gros & n'est presque pas anguleux * : on trouve

* *Fagopyrum fructu aspero.* Amm. L. C. n. 142, p. 163. *Polygonum foliis cordato-sagittatis, caule inermi erecto, seminibus subdentatis.* L. S. 22, p. 364.

aussi la même espece auprès de Krasnoïark : elle y a été apportée de Kalmouckie.

CHAPITRE XL.

Bains chauds. Montagne de jaspe. Sorciers & sorciere. Eaux vitriolées. Bornes.

SUr la riviere d'Onon, près du ruisseau de Kire, il y a une source d'eaux chaudes, dont les Tongouses font usage dans leurs maladies, soit intérieures soit extérieures; ils y menent leur lama qui leur enseigne comment il faut les boire & s'y baigner : on y a un bain particulier pour chaque sexe.

Au-delà des mines d'Argoune on trouve l'*iachma-gora* ou montagne de jaspe : elle est en effet d'un beau jaspe verd qui est fort mêlé avec d'autres pierres; on en trouve difficilement des morceaux du poids de trois livres qui soient purs & sans fentes : il est vrai qu'on en peut tirer de quarante à quatre-vingt livres, mais après quelques jours ils se fendent en tout sens. On a essayé inutilement d'en tirer des blocs assés

gros pour faire des colonnes & des tables.

Nous vîmes à Verchnaïa-borsa trois sorciers & une sorciere. Des ferrailles rondes, crochues, dentelées, des robes de cuir, des courroies, des serrures chinoises faisoient à l'ordinaire leur habillement infernal. La chamane, qui en effet avoit l'air d'une sorciere, disoit qu'elle n'étoit pas une chamane tongouse, mais mongolienne. Ses habits n'étoient pas semblables en tout à ceux des chamans; elle leur abandonnoit les cornes, & n'avoit orné sa robe que de plaques de laiton unies d'un côté, & portant sur l'autre des caracteres chinois, tels qu'on en trouve quelquefois dans les anciens tombeaux : par derriere pendoient de longs rubans, & une grosse serrure chinoise couverte de rouille. Les sorciers n'avoient point de tambour, mais la sorciere en avoit un qui n'étoit qu'une peau tendue sur un cercle de bois; un petit bâton recourbé, garni à l'une de ses extrémités d'une peau d'écureuil étoit la baguette. Les chamans & la chamane avoient au lieu de bonnet une espece de bride; ils sauterent & crierent, & nous débiterent leurs mensonges accoutumés. On nous avoit

annoncé que l'un d'eux âgé de plus de cinquante ans se passeroit une fleche à travers du corps & l'en retireroit sanglante, mais lorsqu'il fallut en venir à l'effet, il nous dit devant un grand nombre de Tongouses que jusqu'alors il les avoit dupés, que la fleche n'avoit jamais passé qu'au travers de sa robe, & qu'il n'étoit pas responsable de la simplicité de ses compatriotes auxquels on pouvoit tout faire accroire. Lorque je fais ce tour, ajouta-t-il, j'enfonce la fleche en un côté de ma robe, & retire le ventre autant que je peux; la fleche passe près du corps & perce l'autre côté de la robe, où d'une main je tiens du sang dans une vessie; j'en fais couler un peu en tirant la fleche, & mes stupides Tongouses croient que c'est le mien. Il sembloit si bien disposé à nous découvrir ses tours, que nous essayâmes de l'engager à reconnoître publiquement que ses sortileges étoient de pures fourberies, & que lui & ses confreres, loin d'opérer par le moyen du diable, n'en avoient aucune idée; mais son métier de fourbe lui étoit trop avantageux, pour qu'il voulut confesser la vérité: il nous soutint constamment qu'il avoit à ses ordres un grand nombre de diables. On exerce en

cette contrée une autre espece de sorcellerie qui n'est pas moins célebre. En égorgeant un agneau d'une maniere particuliere on guérit un malade, mais il faut que le diable ait expressément ordonné d'égorger cet agneau. Deux hommes le tiennent, l'un par les pieds de devant, l'autre par ceux de derriere : le chaman lui ayant fait à la poitrine vers le côté gauche avec un grand couteau une incision d'environ deux pouces, met la main dans la blessure, l'enfonce jusqu'à la poitrine & lui arrache le cœur ; ensuite ils l'écorchent & le mangent avec les parens du malade : ils laissent à la peau la tête & les pieds, & la mettent sur un poteau comme une offrande que le diable exige. Si le chaman veut manger un cheval, il dit que le diable l'ordonne, & le malade livre avec joie, même le meilleur cheval qu'il ait.

Il y a dans ce canton des eaux dont les animaux ne veulent pas boire, & les hommes qui en avalent vomissent aussitôt : c'est une source d'environ une toise de large : elle forme un ruisseau qui se perd après trois quarts de lieue, & contient une grande quantité de vitriol martial. Plus loin on trouve Zcurou-

khaïtou, village limitrophe entre la Chine & la Russie. Les soldats y habitent dans de misérables huttes, faites d'osiers entrelassés : le foyer est au milieu & le sommet est percé pour le passage de la fumée. Ils habitent pendant l'hiver les villages des bords de l'Argoune, & reviennent au printemps : ils ont alors occasion de faire un gain considérable. Les Chinois qui viennent visiter les bornes, apportent beaucoup de marchandises qu'ils échangent pour des pelleteries & autres marchandises russes, & les pelleteries ne coutent presque rien aux soldats ; ils ont l'adresse de les tirer des Tongouses à un très bas prix. Ces soldats commercent toujours, & quelques-uns ont plus de cent soixante livres d'argent. Le bois qu'on brule dans ce village y est apporté de plus de dix lieues, & le terrein en est si bas que le moindre débordement de l'Argoune le couvre. Si l'on vouloit punir comme dans l'ancienne Rome, par l'interdiction du feu & de l'eau, il faudroit envoyer à Kiœkta ceux à qui on refuseroit l'eau, & à Zouroukhaïtou ceux qu'on voudroit priver du feu.

CHAPITRE XLI.

Distillation des Tongouses. Bornes de l'empire russe. Mongoliens. Lacs salés. Mœurs des Tongouses.

LES Tongouses distillent leur eau-de-vie d'une maniere un peu différente de celle des Tatares; le vaisseau ou l'alembic dans lequel ils mettent le lait aigri est un chaudron de fer peu profond; le chapiteau est de bois ou d'écorce de bouleau, & de forme cylindrique : le réfrigérent est un plat de fer qu'on met sur le cylindre, & pour fermer exactement les jointures de ces vaisseaux on se sert de gros drap au lieu de lut. La suite de l'opération n'a rien de particulier; ce qui reste dans le chaudron, ils le versent dans un sac de drap, le laissent égouter, le font sécher, & mangent cette espece de fromage. Ils tirent des eaux-de-vie, du lait de vache comme de celui de cavalle, & elles sont d'égale force : nous en avons vu distiller du lait de vache, qui étoit assés spiritueuse pour s'enflammer.

La borne de Chine & de Russie la

plus reculée eſt auprès du mont Abagaï-tou ; on y voit de petits grais ſur un coteau en monceaux de deux ou trois toiſes de hauteur. Leur alignement eſt du midi au nord, & l'un marque la borne ruſſe, l'autre la borne chinoiſe : on avoit attaché ſur celle-ci à quelques bâtons des morceaux de drap ſur leſquels il y avoit des caracteres indiens & tongoutes. Tous les ans les pieux Mongoliens y viennent accompagnés de quelques lamas, pour y faire une dévote cérémonie ; lorſqu'elle eſt finie, les lamas diſtribuent au peuple ces pieces de drap qu'il attache à des bâtons & plante ſur la borne. Cette formule de priere y eſt ſouvent répétée, *Seigneur, ayez pitié de moi.*

Les environs du lieu où la riviere de Kaïlar, après avoir traverſé quelques lacs, prend le nom d'Argoune, ſont remplis de petits lacs, qui durant les pluies abondantes n'en forment plus qu'un ſeul, & dont les eaux n'ont aucun mouvement.

Après avoir examiné les embouchures du Kaïlar nous revînmes à l'Argoune ; il nous falloit ſuivre cette riviere pour ne pas manquer d'eau, & nous fûmes obligés de porter une proviſion de bois,

Depuis Sélenghinsk jusqu'ici, c'est-à-dire, dans un espace d'environ quatre cents lieues, nous avions traversé beaucoup de déserts; ceux où nous étions pour lors sont pleins de chevreuils qui ont les cornes du bouquetin & qui les conservent. A mesure que ces cornes croissent, la pomme d'Adam grossit, de sorte que ceux qui sont âgés paroissent avoir à la gorge une grosse tumeur. Ces animaux sont très vîtes, ainsi que le saiga de l'Irtich. Messerschmid a prétendu qu'ils ont horreur de l'eau, mais tous les Tongouses m'ont assuré que lorsque ces animaux sont poursuivis dans le désert, où ils courent par troupeaux, ils traversent souvent la riviere, & un habitant de Sélenghinsk m'a dit qu'un chevreuil de cette espece qu'il avoit apprivoïsé suivit à la nage un de ses domestiques qui passoit dans une île de la Sélenga.

On traverse un désert sec & salé, avant que d'arriver à Sagan-nor : ce nom signifie lac blanc, & c'est en effet un lac qui paroît de loin blanc comme la neige ; il est peu considérable, mais rempli d'un sel pareil au sel admirable de Glauber. Le désert qu'on trouve ensuite est pierreux & couvert d'un beau quartz

blanc. Nous étions alors au commencement d'août; nous essuyâmes une si grande chaleur que toutes nos provisions furent gâtées. Près du petit ruisseau de Borse il y a un lac salé fameux dans ce canton; il a trois quarts de lieue de circuit, & paroît tout blanc. Le sel s'y précipite comme à Iamichéva, de sorte qu'il n'a besoin d'aucune préparation, avant que d'être employé. On en trouve moins au fond qu'à la surface, où il nage sous la forme de pellicule : il est d'un bon usage & a toutes les propriétés du sel ordinaire. On trouve à peu de distance un autre lac moins considérable, dont les eaux sont fort salées, mais il ne s'y forme point de sel. Notre sous-chirurgien vit ici un météore : c'étoit un globe de feu qui avoit son mouvement d'orient en occident, & laissoit après lui une longue traînée de feu : après un quart d'heure il disparut.

Il y a dans les déserts voisins un grand nombre d'ânes sauvages : on les y trouve sur-tout dans les temps de sécheresse; alors la disette d'eau leur fait quitter la Mongolie, qui est leur pays ordinaire : ils ont la taille & la forme d'un cheval, sont bai-clair, ont de longues oreilles & la queue pareille à celle de la vache. Ils

ſont extrêmement vites : c'eſt cet animal que Meſſerſchmid a nommé mulets féconds.

Nous vîmes ſur les bords de l'Onon un ancien lama que tout le peuple tongouſe révéroit, non plus comme un ſaint prêtre, mais comme un grand médecin : il avoit dépoſé depuis long-temps le ſacerdoce, étoit marié & buvoit du brandevin, deux choſes qui ne ſont permiſes à aucun lama. Il étoit de la religion indienne, & regardoit comme un péché mortel de manger d'un bœuf ou d'un poiſſon qui eut la queue rouge. Il fit préſent à M. Muller d'un manuſcrit indien & de quelques figures de dieux, peintes ſur du drap. Tout ſon art médicinal conſiſtoit dans la brulure & l'application des ventouſes : lorſque l'opération ne réuſſiſſoit pas, il la répétoit dix ou vingt fois à toutes les parties du corps, juſqu'à ce que le malade guérit ou mourut. Ses inſtrumens étoient une ventouſe de cuivre qui pouvoit contenir ſeize onces, & une lancette pareille à celle des maréchaux : ſon opération par la brulure étoit un martyre. Après avoir appliqué les ventouſes, il plaçoit à l'endroit du corps qu'il jugeoit le plus convenable, un petit rouleau mince &

court fait d'aigrettes d'armoiſe; il l'allumoit à l'extrémité ſupérieure & le laiſſoit bruler juſqu'à ce qu'il fut en cendres. Son remede contre la gale & toutes ſortes d'éruptions de la peau ſe préparoit comme il ſuit. Il fondoit du plomb dans une cuiller de fer avec poids égal de mercure, y répandant poids égal de ſoufre pulvériſé, juſqu'à ce que la maſſe entiere fut réduite en cendres : pour en faire uſage il les humectoit avec du thé, & en oignoit les parties malades. On le regardoit auſſi comme un habile oculiſte, & tous les aveugles du pays avoient en lui la plus grande confiance : ſes remedes étoient des poudres répandues ou ſoufflées dans l'œil, & quelquefois des opérations chirurgiques. Une de ſes poudres étoit d'un brun rouge, faite de cuivre en lames & de ſoufre calcinés : l'autre étoit compoſée de deux parties d'argent & d'une de bronze, fondues & réduites en cendres dans une cuiller de fer. Après avoir humecté la premiere avec du thé, il en couloit quelques gouttes dans l'œil malade, mais parce que l'autre étoit blanche, il y mêloit du lait de femme. Ce médecin regardoit le cuivre calciné comme un moyen très efficace de faire

ſortir la petite vérole ; c'étoit à ſon avis une panacée : on pouvoit l'employer dans toutes les maladies intérieures, & elle emportoit les humeurs peccantes, ſoit par les voies accoutumées, ſoit par d'autres voies incompréhenſibles. La ſeule opération chirurgique qui lui fut connue, étoit celle de la taie : ſes inſtrumens étoient un petit crochet, une aiguille droite & une lancette de maréchal. C'étoit lui qui faiſoit ſes inſtrumens ainſi que ſes remedes : il étoit médecin, chirurgien, apothicaire & forgeron. Environ à dix lieues au midi des ſources de l'Onon, il y a des fouilles faites par les anciens habitans de ce canton, & par les Ruſſes ; l'on y trouve des mines de cuivre vertes & bleues qui ſont extrêmement riches, mais il eſt fort difficile de les exploiter. Outre que les filons ne s'enfoncent point, on ne trouve aux environs, ni eau, ni bois, ni village, ni habitans induſtrieux pour employer les produits d'une fonderie. Les Tongouſes qui ſont le peuple le plus nombreux de cette contrée n'abandonneroient pas l'uſage des uſtenſiles de fer dont ils ſe ſervent depuis tant de ſiecles, & le tranſport du cuivre dans les cantons plus habités & les plus voiſins ſeroit trop

diſpendieux. Autour de cette mine il y en a quelques autres qu'on a tenté d'exploiter, mais je ne crois pas qu'on en retire un grand avantage.

Il y a quelques familles ou tribus tongouſes qui portent des bonnets de peau de la tête du chevreuil, auxquels ils laiſſent les cornes, & cet uſage les diſtingue de quelques autres tribus. Les Ruſſes qui les ſoumirent ayant remarqué que les uns ſe ſervoient de chevaux, les autres de rènes & quelques-uns de chiens, prétendirent les diſtinguer par la dénomination de Tongouſes-chevaux, Tongouſes-rènes & Tongouſes-chiens : mais ceux qui avoient des rènes les ayant tous perdus, ſont devenus Tongouſes-chevaux, & cette diviſion ne peut plus ſubſiſter. Les Tongouſes ont le viſage conformé à peu près comme les Kalmouckes, cependant ils l'ont un peu moins large : il m'a ſemblé qu'en général leur taille étoit peu élevée. Leurs cheveux ſont noirs, & la plûpart les portent treſſés comme les Chinois, mais quelques-uns ne ſuivent point cet uſage : j'en ai vu un qui les coupoit tous, & ne laiſſoit ſur le devant de la tête qu'une couple de touffes. Il eſt rare de voir un Tongouſe qui ait de la

barbe ; dès qu'elle paroît, ils l'arrachent & répetent l'opération jusqu'à ce qu'ils n'en aient plus. Leur habit est une simple peau que les plus riches couvrent de drap ou d'une étoffe de soie : ils portent de plus un bonnet, des culottes & des bottes : le poil de cette peau touche immédiatement leur corps. Lorsque l'air est chaud, & qu'ils sont dans leur habitation, les hommes & les femmes n'ont que leurs culottes, & quelqu'autre chose encore dont ils entourent le bas du corps. Lorsqu'ils dorment à l'entour du feu, soit dans leurs huttes, soit à la campagne, il ne se couvrent avec leur peau que du côté opposé au feu, & se tournent si adroitement, qu'ils y présentent toujours le côté nud. Le bonnet est ordinairement de couleur rouge & orné de peau : ils ont tous une ceinture de travail bratskain, à laquelle ils attachent lap ierre à feu, le sachet de tabac & la pipe. Les ornemens des femmes sont les anneaux d'oreille ordinaires & les coraux. Tous les alimens leur conviennent ; oignons de martagon & d'autres especes de lis, racines de bistorte, lait, fromage, bœuf, cheval, mouton, loup, cerf, renard, ours, marmote, ils mangent tout avec un plaisir égal. Ils tuent

rarement les animaux privés, & ne mangent que ceux qui meurent naturellement. Le pain est pour eux un mets délicieux ; ils en demandent aux voyageurs, & le donnent souvent à leurs enfans. Leur boisson est le thé fait avec du lait, du beurre, du petit lait, & en été de l'eau-de-vie de lait. Ils ont de grands troupeaux de bœufs, de chevaux, de moutons & de chevres. Il y a des Tongouses qui ont environ cinq cents chevaux, & les plus riches ont aussi des chameaux. Ils retirent annuellement du bétail qu'ils vendent assés d'argent pour payer le tribut & s'habiller eux & leur famille : ils ne vendent volontiers ni les veaux blancs, ni les moutons qui ont la tête noire. Leur unique occupation est la chasse ; ils y vont dès qu'ils n'ont plus rien à manger, & ne pensent à renouveller leurs provisions, que lorsque le gibier est consommé. Ils poursuivent les marmotes jusques dans leurs trous, font un feu à l'entrée & l'entourent de sorte que toute la fumée puisse y entrer ; si l'animal sort, il est tué ; si la fumée l'étouffe, on le tire avec une perche. Ce peuple étant errant, porte ses meubles & même ses huttes sur des chevaux d'un endroit dans l'autre ; il chasse aussi

à cheval. Sa religion est celle qui étoit commune autrefois à tous les peuples de Sibérie : il est donc permis aux Tongouses de prendre autant de femmes qu'ils veulent, mais il est rare qu'ils en aient plus de deux, & il faut qu'ils les achetent, comme je l'ai dit des Tatares. Leurs dieux ou chévikis sont de bois ou de cuivre : ils ont le visage difforme, & ceux de cuivre sont renfermés dans des étuis de cuir, de sorte qu'on ne voit le métal que du côté du visage. Pour se rendre propices leurs chévikis, ou pour leur témoigner leur reconnoissance, quand la chasse a été heureuse, ils leur mettent sur la bouche un peu de crême ou de graisse. Le soleil est aussi l'objet de leur vénération, mais les chamans sont leur recours dans les circonstances les plus importantes & les plus difficiles. Quand ils sont malades, ils consultent le lama mongolien, & ce bon prêtre saisissant l'occasion de faire de nouveaux convertis, réussit assés souvent. Les maladies des yeux sont fréquentes parmi les Tongouses : la rougeole y est commune & dangereuse. Ils sont fort unis entre eux; & se plaignent rarement les uns des autres par-devant les magistrats russes; tous leurs petits différens se ter-

minent entre eux ſeuls. Ils ſont diviſés en familles ou tribus, deſquelles un certain nombre eſt ſubordonné à un ſaiſſan, qui a ſous lui un choulinga, & un certain nombre de ſaiſſans a pour chef un taïcha. Tous ces officiers ſont tongouſes : le gouvernement ruſſe les choiſit & les paie pour veiller à l'exécution de ſes commandemens, & maintenir leur nation dans l'ordre & l'obéiſſance : ils peuvent décider les petits débats, mais il ne leur eſt pas permis d'infliger de grandes peines. Ce peuple paroît content du gouvernement ruſſe. On n'entend point parler de Tongouſes qui aient paſſé dans la Mongolie, & l'on ſait que les Mongoliens paſſeroient volontiers ſous la domination ruſſe, ſi l'on vouloit les recevoir. Nous trouvâmes les Tongouſes fort officieux dans toutes les occaſions, & nous ne fûmes jamais obligés envers aucun d'eux à la moindre violence.

CHAPITRE XLII.

Superstitions des Bratskains. Tombeaux. Apparition.

NOus eûmes durant le mois d'août de fréquens orages & de grands tonnerres. Les Bratskains qui nous amenerent des chevaux au ruisseau de Popérechma, nous dirent que le diable étoit l'auteur du tonnerre, & que les animaux qui en étoient frappés, étoient les victimes qu'ils s'immoloit. Afin de lui complaire & de mériter sesfaveurs, ils élevent un échaffaud à l'endroit où l'animal a été tué, & le placent sur cet échaffaud comme une offrande qui lui est agréable.

Avant que d'arriver à Chibétouchadda, nous vîmes un grand nombre d'anciens tombeaux, entourés de pierres dont les plus grandes étoient du côté de l'orient. Nous fîmes ouvrir celui qui avoit le plus d'apparence; on y trouva d'abord des os de cheval, ensuite sous un lit de pierres très grosses un squélette humain auquel il manquoit beaucoup d'os, & sur-tout la tête entiere : le haut de ces deux squélettes étoit

tourné vers l'orient. Dans quelques autres on ne trouva que des os d'homme, & pas un seul os de la tête.

Je reviens aux Bratskains : s'il ne parloient pas mongolien, on les prendroit pour des Tongouses. Ils nous firent part d'un grand malheur qu'ils venoient d'éprouver; la vieille sorciere, grand'mere de leur prince, étoit paralytique & ne pouvoit plus sauter : c'étoit pour eux une perte considérable, car elle découvroit les voleurs, elle faisoit retrouver les troupeaux perdus, elle n'avoit pas seulement commerce avec le tyran des enfers, mais aussi avec l'être infini. Un jour il lui révéla qu'il devoit descendre sur la terre, & l'informa de la montagne où il vouloit se reposer; elle en avertit ses concitoyens, les instruisit du jour fixé : ce grand jour étant venu, ils se rassemblent avant l'aurore, & elle, marchant à leur tête leur tient les discours les plus capables d'entretenir leur piété. Lorsque les premiers rayons dorerent le sommet de la montagne, elle dit que l'instant approchoit, qu'elle sentoit l'impression divine, que ceux qui vouloient voir se tinssent près d'elle : cependant le soleil s'élevant de plus en plus, il partoit du sommet de la monta-

gne des especes d'éclairs inconnus jusqu'alors aux Bratskains ; ils tomberent le visage contre terre, & la vieille poussant des cris de joie, & recevant en présent des zibelines, des pieces de drap & de soie revint à sa hutte, au milieu des vœux, des acclamations, des bénédictions de son peuple. Ceci arriva quelques jours après qu'elle eut reçu l'idole de métal dont j'ai déja parlé. Celui qui la lui avoit donnée, apprit à quelques Bratskains qu'elle l'avoit portée la nuit sur la montagne, & que les éclairs qu'ils avoient vus, n'étoient que les rayons du soleil, réfléchi par ce métal poli. La connoissance de cette fourberie détruisit dans l'esprit de quelques-uns le crédit de la sorciere, mais ne diminua ni la confiance ni la vénération du grand nombre. Les Bratskains nous entretenant de ces merveilles nous conduisirent à Oudinsk.

Cette ville est située sur la riviere d'Ouda qui vient de l'orient, & est large d'environ trente toises. Les habitans sont des dvoriœnins ou nobles, des diétiboïares, ou officiers subalternes du gouvernement, des Cosaques, des marchands, des officiers de caravane, des carimmi-iésachnie ou Bratskains tribu-

taires mariés à des femmes russes, & par conséquent chrétiens. Le gouverneur est un prikachetchik subordonné au voivode de Sélenghinsk. Les environs sont très-agréables; on y voit de belles campagnes, des bois, des pâcages gras, arrosés par une riviere navigable, qui porte jusqu'aux frontieres méridionales & orientales de la Chine. Les maisons commodes qu'on trouve à Oudinsk sont un monument de l'aisance de ses anciens habitans, mais cette ville est moins florissante, depuis qu'on a établi Kiœkta, & que les caravanes de Chine passent à Sélenghinsk.

Le terroir est favorable aux légumes, les vivres y sont en grande quantité; la pêche du mois d'août est si abondante qu'on peut vendre beaucoup de poisson & s'en pourvoir pour toute l'année. Cette espece de poisson qui passe alors à Oudinsk est appellée omoule: c'est un poisson blanc * qui n'a de commun avec le hareng que l'éclat de ses écailles; il ressemble plutôt à la merluche, mais il est plus petit: sa taille ordinaire est d'un pied, cependant on en trouve dans

* *Coregonus artedi.*

l'Iénisei & le Tchivir-koui, golphe du lac Baical, qui sont longs de deux pieds & plus. Il y en a aussi dans le lac Sor qui s'étend au sud-ouest, & communique par deux canaux au lac Baical; celui-ci en est rempli, & c'est de-là qu'ils partent pour remonter les rivieres de Sélenga, de Tchikoï & de Tchida, d'Angare, de Bargousin, le golphe de Tchivirkoui & le ruisseau de même nom. Ceux qui partent de la mer glaciale suivent l'Iénisei jusqu'à Mangaséa, & la Petchora jusqu'au fort Poustoserskoï & même audessus. Il y a des habitans du fort Bargousin qui vont en pêcher au golphe de Tchivirkoui : ils n'y en trouvent qu'en octobre, & c'est pour eux un avantage; on n'est point alors obligé de les saler; il suffit de les laisser geler, & on peut les transporter sans autre préparation; on les vend plus frais, à plus bas prix & plus promptement. Ce poisson remonte les rivieres jusqu'à ce qu'il trouve la glace; alors il retourne à la mer. Il a ses temps de repos & s'arrête toujours dans les courans les plus foibles. Il est arrivé deux fois que les omoules sont restés auprès de Bolchaïa-saimka, de sorte que les habitans de Sélenghinsk & d'Oudinsk furent obligés d'aller les y

prendre. Ils ſont ordinairement en ſi grande quantité qu'on en prend au moins quatre mille par chaque coup de filet.

L'air eſt très-pur à Oudinsk, & les maladies y ſont rares. L'incommodité qu'on y éprouve le plus ordinairement eſt une eſpece de panaris que l'on connoît auſſi à Sélenghinsk & pour lequel on y emploie un onguent fait d'une once de graiſſe de porc, une once de réſine, de verdet & de vitriol de Chypre, de chacun deux dragmes.

CHAPITRE XLIII.

Changemens de la Sélenga. Lac Baical. Tempête. Irkoutsk & ſes environs.

LA Sélenga paſſoit il y a dix ans à Bolchaïa - ſaimka, mais à préſent elle en eſt fort éloignée. Cette riviere ſe jette par trois embouchures dans le lac Baical : le rivage méridional de ce lac eſt ſablonneux ; celui du nord eſt couvert de groſſes pierres, & l'on n'y peut ancrer que dans quatre endroits, mais on n'y en trouve aucun où l'on puiſſe être entierement à l'abri de la tempête. Les deux

rives ſont montagneuſes & ont de grands rochers dont pluſieurs ſont taillés à pic. On y voit de grands bois de ſapins & de meleſes mêlés de quelques bouleaux : celles du midi ſont couvertes de neige pendant preſque tout l'été. On ne s'eſt point encore apperçu qu'il y ait des rochers dans le lac même ; il ne s'y eſt briſé de bâtimens qu'au rivage, ainſi aucun homme n'y a péri, & ſi l'on y avoit des bâtimens plus conſidérables, on n'y feroit peut-être jamais naufrage. Ce lac eſt ordinairement glacé vers Noel, & dégele au commencement de mai : il eſt rare qu'on y navigue dans les quatre derniers mois de l'année qui ſont preſque toujours orageux. Nous y arrivâmes le 16 ſeptembre (1735) : le froid étoit déja ſi violent, que nous étions obligés de reſter couchés tout le jour. Un vent impétueux nous empêcha pendant quelques jours de mettre à la voile, malgré les vœux que nos matelots faiſoient à la ſainte mer ; l'un lui promettoit du pain, l'autre des copekes, & ces vœux furent accomplis, dès que la voile fut déployée. Ces actes de piété ne nous rendirent favorables ni Neptune ni les aquilons : il s'éleva un vent violent accompagné d'une grande pluie.

Nous fûmes repoussés à une lieue & demie en arriere, & ce fut avec peine que nous atteignîmes une espece de havre. L'équipage des bâtimens qui s'y réfugient, plante sur le rivage une croix de bois, sur laquelle les principaux matelots ou passagers écrivent leur nom, avec le temps de leur arrivée, la durée de leur séjour, & les principales circonstances qui les ont obligés d'y relâcher. Nous arrivâmes à celui-ci par une nuit très noire. Peu de temps après le cable d'une des ancres que nous avions jettées, cassa, notre seconde ancre perdit fond, & le bâtiment fut en grand danger d'être repoussé dans le lac. M. Muller & moi nous prîmes terre avec le canot, & tandis que notre équipage travailloit à rapprocher du bord le bâtiment, nous nous fîmes une hutte le mieux qu'il nous fut possible. Nous fîmes faire du feu & nous couchâmes sur les pierres dont le rivage est pavé : le lendemain la tempête duroit encore, mais nos bâtimens étoient au rivage, & notre ancre avoit été repêchée. Vers le soir le vent s'appaisa & le ciel devint serein : nous partîmes aussi-tôt & parvînmes en peu de temps à l'embouchure de l'Angare. Le courant y est rapide, le passa-

ge étroit, rempli de rochers & dangereux ſans un bon pilote. Nous remontâmes cette riviere dont le cours eſt partout rapide, & nous arrivâmes à Iakoutsk.

Cette ville fut établie vers 1661 : c'eſt après Tobolsk & Tomsk une des plus conſidérables & des plus grandes de la Sibérie. Elle eſt ſituée dans une belle plaine ſur la rive orientale de l'Angare, & entourée, comme les autres villes de ce pays, de paliſſades diſpoſées en quarré, de foſſés & de chevaux de friſe, excepté du côté de la riviere : en dedans de ce retranchement on a conſtruit quatorze petites redoutes. La citadelle eſt ſur le bord de l'Angare, les remparts ſont de bois, & elle a quatre-vingt-dix toiſes de longueur ſur ſoixante-dix de largeur. Il y a dans la ville neuf cents trente-neuf maiſons bien bâties en bois, & pluſieurs édifices publics. Les Irkoutskains ſont marchands, ſlouchivies, dvoriœnins, ou diéti-boïares : leur genre de vie eſt ſemblable à celui de preſque tous les Sibériens ; ils aiment à l'excès l'oiſiveté, le vin & les femmes.

L'autorité du commandant de cette ville s'étend ſur toute la province ; les

voivodes de Sélenghinsk, Nertchinsk, Ilimsk & Iakoutsk, & les commandans d'Okhotsk & de Kamtchatka lui ſont ſubordonnés. Ses revenus ſont beaucoup plus conſidérables que ceux du gouverneur de Tobolsk aux ordres duquel il eſt : je crois qu'on peut eſtimer ſes émolumens annuels à plus de cent quatre-vingt mille livres.

Irkoutsk a auſſi un évêque, qui juſqu'à préſent a fait ſa réſidence en un couvent ſitué ſur l'Angare à une lieue de la ville, mais on dit que dans l'été de 1736 on lui bâtira dans la ville même un palais épiſcopal. C'eſt de lui que relevent tous les établiſſemens ſpirituels & tous les eccléſiaſtiques de la province.

Les principales rues ſont munies de chevaux de friſe, & on y fait pendant la nuit des rondes & des patrouilles ; mais ni cette police, ni les ordres donnés dans tout l'empire ruſſe, n'empêchent point que la plûpart des cabarets ne ſoient remplis toutes les nuits. Les environs de la ville ſont agréables, & quoiqu'ils ſoient montagneux, il y a de bons pâturages ſur la rive occidentale de la riviere. On n'y cultive aucun bled : les grains qu'on y conſomme ſont ap-

portés des plaines voisines de l'Angare, du territoire d'Ilimsk & des villages de l'Irkout & du Konda. Le gibier y est assés abondant; il consiste en élans, cerfs, sangliers, chevreuils, coqs de bruyere, perdrix, francolins. La riviere a peu de poisson, mais outre que le lac Baical en fournit en abondance, on apporte tant d'omoules de la ville d'Oudinsk & des bourgs & villages de la Sélenga, que le peuple peut s'en nourrir à bas prix. Depuis que les Chinois achetent moins de bétail, le prix de la viande a baissé de plus de moitié; l'hiver dernier la livre de bœuf coutoit quatre sous; cette année (1735) elle coute un peu plus d'un sou six deniers. Les marchandises étrangeres n'y coutent pas beaucoup plus cher qu'à Moscou, Péterbourg & Kiœkta; le commerce de Chine en est la cause. Il n'y a point de ville russe de laquelle il ne vienne ici quelques marchands avec des draps fins, des velours étrangers, des sucres, des épiceries; ils arrivent au commencement & dans le cours de l'hiver, & commercent avec les Chinois pendant cette saison. Dès que les glaces commencent à fondre, ils sont obligés de partir & d'amasser une certaine somme en monnoie

du pays pour payer les droits & leurs bateliers : alors ils donnent ſouvent les marchandiſes qui leur reſtent pour un prix plus bas que celui de Moſcou ou de Péterbourg : cependant il y en a qui portent ces marchandiſes à Irkoutsk, & ceux qui prennent ce parti font un long voyage. Ils partent au printemps pour ſe rendre à la foire de Makariev qui ſe tient en été. Là ils échangent leurs marchandiſes pour celles qui ont le plus de cours à la foire d'Irbit, où ils arrivent pendant l'été. Ici leurs vues ſe dirigent vers le commerce de Chine, & lorſqu'ils n'ont pu tout débiter, ils portent ce qui leur reſte à Tobolsk. Ils en partent au printemps pour voyager dans toute la Sibérie, reviennent en automne & au commencement de l'hiver, vont enſuite à Kiœkta, puis au printemps à Irkoutsk & à cent cinquante lieues au-delà, retournent en traîneau à Kiœkta, reviennent à Irkoutsk, ſont en automne à Tobolsk, paſſent pendant l'hiver & l'été ſuivant aux foires d'Irbit & de Makariev, & reviennent dans leur ville après quatre ans & demi d'abſence. Avec un peu de bonheur & d'intelligence, ils peuvent gagner dans ce voyage trois cents pour cent.

Le fort Tonkinskoï situé sur les rives de l'Irkoutsk, est à cinquante & un degrés quinze minutes de latitude. On rencontre aux environs une espece de Tatares idolâtres qui se nomment Soïetes, & qui parlent la même langue que les Tatares de Ktrasnoïark. Les bords de l'Irkoutsk sont habités par des Bouretes, peuple misérable. Il y a entre Irkoutsk & Tonkinsk un rocher nommé Chamanskoï ou Sorcier : les Bouretes en ont peur, ainsi que de la plûpart des hautes montagnes, & aucun d'eux n'ose en approcher.

Aux environs d'Irkoutsk, il y a trois endroits où l'on distille de l'eau-de-vie de grain qui n'est pas plus forte que celle de lait. Dans le premier, il y a huit alembics; dans le second, cinquante-trois; dans le troisieme, soixante. Autrefois ces brasseries appartenoient à des particuliers qui délivroient les eaux-de-vie au gouvernement pour un certain prix, mais les chancelleries, les voivodes, & les brasseurs gagnoient immensément à ce trafic, & le peuple y perdoit beaucoup; l'eau-de-vie lui coûtoit souvent une fois plus qu'elle n'auroit dû. Sa Majesté Impériale s'en est chargée : le conseil ache-

te les eaux-de-vie directement & à juste prix, & les fait ensuite distribuer en détail aux cabarets. Avec un peu d'industrie on pourroit faire en sorte qu'elles coûtassent moitié moins encore; il faudroit donner avec plus d'art la chaleur nécessaire à la fermentation, & empêcher avec plus de soin, l'évaporation des esprits; mais lorsqu'on fait aux ouvriers ces représentations, ils disent qu'ils veulent faire comme ont fait leurs peres.

On célebre à Irkoutsk les fêtes de Noel comme dans toutes les autres villes de la Sibérie. Depuis Noel jusques aux Rois, il est difficile d'y trouver un homme qui ne soit pas ivre; tout travail est suspendu, des troupes de masques courent les rues pour amuser le peuple par des folies, & gagner quelque argent pour s'enivrer : on diroit qu'ils célebrent la fête du diable, plutôt que celle de Dieu, & cette conduite est peu édifiante pour les Sibériens idolâtres. Vers ce temps il regne parmi les Irkoutskains une fievre chaude, qui dès le second & le troisiéme jour donne le délire, & finit le quatorziéme par un délire terrible. Après cette premiere attaque, la convalescence est de cinq

ou six semaines. Vers la semaine qui précede le carême, ils ont un nouvel accès, dont ils ne se rétablissent que dans huit jours; ensuite cette maladie leur revient périodiquement au printemps, vers les fêtes de pâques : alors elle a un peu plus de malignité à cause des jeunes précédens, & se termine le septiéme jour, mais la convalescence est très longue. Cette fievre chaude me paroît être une espece particuliere qui de même que l'épilepsie, a ses retours périodiques, & ne se termine qu'avec la vie.

CHAPITRE XLIV.

Fonderie de fer. Salines. Offrande des Bratskains. Conquête de leur pays. Riviere d'Angare. Pêche singuliere.

LE voyage de Kamtchatka avoit fait établir une fonderie de fer sur le ruisseau de Telme à demi-lieue de l'Angare, mais n'ayant pas réussi comme on le desiroit, on l'abandonna dès l'automne de 1734. La montagne d'où l'on tiroit le minerai, est à plus de vingt lieues de distance de la fon-

derie. Depuis un temps infini, les Bratskains de cette contrée tirent de la mine du même endroit & la fondent. Il y a environ vingt ans que les Russes des environs en tirent aussi, & ils ont du fer en abondance. La montagne est couverte d'un lit de terre qui a deux pieds d'épaisseur : sous ce lit on trouve un roc parsemé de filons qui ont depuis quatre jusqu'à sept toises de profondeur. La mine est ordinairement une argille jaune, remplie de riches couches brunes, & de petits grains ronds & gros comme des pois; elle devient rouge au grillage, & donne le quart, le tiers & quelquefois la moitié de fer.

A deux lieues au-dessous de la fonderie, dans une île de l'Angare, il y a deux sources salées, qui ont fait établir deux salines : elles sont si abondantes qu'elles fournissent de sel une partie du territoire d'Ilimsk & toute la partie de celui d'Irkoutsk, laquelle est en-deça du lac Baikal.

Les paysans de cette contrée vivent assés bien. Au printemps de 1735 une épidémie fit mourir la plus grande partie de leurs bêtes à cornes. Cette même année, le seigle & le bled d'été réussirent bien; il n'en fut pas ainsi

du chanvre & de l'orge, & il y avoit cinq ans qu'une grande sécheresse détruisoit tous les grains. Mais les calamités que ces paysans redoutent le plus, sont les visites de leur prikachetchiks, qui n'habitent qu'à demi-lieue.

Il y a quelques années que l'on trouva une mine de fer près du fort Bratskoï sur la rive orientale de l'Oka; cette découverte a fait établir un grand nombre de petits fourneaux qui font la richesse de quelques habitans de ce canton. Il y regne une coutûme qui mérite d'être remarquée : la plûpart des villages y ont plusieurs dénominations, à la mort du paysan dont un village portoit le nom, il reçoit celui d'un autre. Les Bratskains que nous trouvâmes ici, n'étant pas aussi riches en bestiaux, que ceux au-delà du lac Baikal, se font baptiser en plus grand nombre; c'est la misere seule qui engage tous les Sibériens à recevoir le baptême. Ces Bratskains nouveaux convertis ont commencé à cultiver les environs du fort Balaganskoï. Les autres qui sont simplement polythéistes & non pas idolâtres comme ceux d'au-delà du lac, réverent deux divinités, qui sont le ciel & le diable : leurs sorciers

leur apprennent à laquelle en certains cas ils doivent faire des offrandes. En général, ils en font au ciel pour l'honorer, & au diable, pour l'engager à détourner d'eux quelque mal : celles-là se passent toujours en plein air. Elles consistent à manger toute la chair d'un animal, & en placer sur un échafaud le squélette & la peau. Ils attachent ordinairement une corde à deux perches plantées près de *l'ex voto*, & y suspendent les morceaux de drap, ou les peaux d'animal, que le sorcier a prescrits. Ils se servent aussi de leur eau-de vie de lait dans la plûpart des offrandes d'été : le chamane en jette un peu en l'air, & boit le reste avec les assistans. Le sacrifice en l'honneur du diable se fait toujours dans une hutte : le squélette de la victime est placé sur un échaufaud, mais la peau est réservée pour un meilleur usage, & le chamane fait sa harangue dans la hutte du côté de l'occident. Lorsqu'il offre du brandevin, il en jette un peu vers l'occident, & boit le reste avec ceux qui croient à ses sortiléges : ensuite il instruit celui qui l'a consulté, de ce qu'il doit offrir, outre la victime & le brandevin, soit en morceaux de drap, soit

en pelleteries. Le Bratskain les met fidélement enſemble, les entoure de drap, & les ſuſpend dans ſa hutte du côté de l'occident. Ils ont une grande idée du pouvoir de leurs chamanes, & croient qu'ils peuvent pendant leur vie & même après la mort leur faire avec le ſecours du diable toutes ſortes de maux. Ils s'imaginent que les chamanes morts viennent les tourmenter durant leur ſommeil, & les menacer d'une mort violente. Lorſqu'ils ont eu ces terribles reves, ils ſe rendent au tombeau où le Chamane eſt enterré avec tout ſon appareil de ſorcier, & tâchent de l'appaiſer par le ſacrifice d'un animal qu'un chamane encore vivant doit avoir preſcrit. On mange cette victime ainſi que les autres, & le ſquélette eſt placé ſur le tombeau. Les Bratskains enterrent ſouvent avec un mort le meilleur de ſes chevaux, mais ce n'eſt toutefois qu'après avoir mangé le cheval, & cet honneur n'appartient qu'aux bratskains riches. Ils occupoient autrefois les environs du fort Iendinnskoï, qui ne fut même établi qu'afin de les obliger plus facilement à payer le tribut, mais ils les ont abandonnés, & la plûpart des Tongouſes qui

erroient dans ce canton, étant morts; ce fort n'eſt d'aucune utilité.

Avant que le voivode Pachkov entrât dans le pays des Bratskains, il envoya (1) cent cinq Slouchivies ſous la conduite du ſinboïard Dounaïev. Ils cantonnerent auprès de la grande chute d'eau nommée padoun, & Dounaïev remonta avec cinquante hommes l'Angare & l'Oka, juſqu'au petit ruiſſeau qui eſt à demie-lieu au-deſſus de l'endroit où l'Oka ſe partage en deux bras, & qui porte encore aujourd'hui le nom de Dounaïeva. Il fut attaqué par les Bouretes, & accablé par le nombre il périt avec toute ſa troupe. Les autres Slouchivies ayant appris ſa défaite, allerent au bras ſupérieur de l'Oka, & y bâtirent un fort à demi-lieue audeſſus de l'embouchure de cette riviere. Les Bratskains promirent de payer le tribut, s'ils le vouloient recevoir dans une grande île qui étoit voiſine. Les Slouchivies s'y rendirent, & furent reçus d'une maniere qui ne leur annonçoit que paix & plaiſir : l'eau-de-vie de lait ſur-tout leur fut prodi-

(1) *En* 1652.

guée, mais la demande du tribut fut pour les Bratskains un signal d'attaque. La plûpart des Slouchivies furent égorgés, ceux qui fuyoient furent tués dans le petit bras de l'Oka qu'ils passoient à la nage, & qui depuis ce temps, est nommé le *bras sanglant.* Trois années après cette action, Pachkov entra dans leur pays, fit construire plusieurs forts, se comporta avec plus de prudence que n'avoient fait ses prédécesseurs, & parvint à soumettre toute la nation. Le fort Bratskoï est un de ceux que ce voivode fit construire. Lorsque nous y passâmes, nous eûmes beaucoup de peine à engager les habitans à nous vendre des vivres; cependant ils ont tant de bestiaux qu'ils s'en nourrissent, eux & la ville d'Ilimsk. Les Tongouses qui occupent les environs de ce fort, n'ont point de troupeaux; ils vivent dans les bois, sont très misérables, & plusieurs n'ont pas seulement un rene pour aller à la chasse. Nous vîmes un de leurs chamans, qui étoit vieux & célebre. Ses habits étoient un peu différens de ceux que nous avions vus jusqu'alors: sa robe étoit de cuir ordinaire & couverte de ferrailles mêlées de peaux d'iltis, de belette & d'écu-

reuil, mais il avoit un tablier de peau; sur lequel on voyoit entre autres choses des plaques de fer, dont les élévations & les creux les rendoient semblables à des visages. Tous ses habits étoient garnis de courroies de cuir couvertes de ferrailles & terminées par cinq griffes de fer. Son bonnet avoit aussi quelque chose de particulier, mais il étoit malheureusement tombé dans le feu, & le diable ne lui avoit point encore fait la faveur de lui en donner un autre. Son tambour étant vu de loin, paroissoit ovale, mais il avoit en effet cinq côtés, & cette difformité venoit sans doute de l'artiste qui l'avoit fait. Il fit devant nous les sauts ordinaires en criant & contrefaisant le bœuf, le loup, le lion, l'ours, le chien, & nous apprit que les diables ressembloient aux hommes, qu'ils étoient nuds, & n'avoient ni poil, ni griffes, ni queue. Sur le bras inférieur de l'Oka, à un quart de lieue du fort Bratskoï, nous vîmes une brasserie de brandevin, qui n'a que six alembics & deux tonnes pour la fermentation.

L'Angare a plusieurs chûtes, dont quelques-unes sont dangereuses, mais on a des bateliers qui les connoissent bien, & dont l'expérience diminue

beaucoup le nombre des accidens funestes, qui sans leur secours y seroient fréquens. Cependant cette riviere est très utile aux Sibériens, en ce qu'elle communique au lac Baical & à l'Iénisei : on peut aller par eau de Tobolsk à Sélenghinsk, excepté un trajet par terre d'une vingtaine de lieues, entre l'Iénisei & la Ket. L'Angare a de belles îles couvertes de sapins, & quoique ses rives soient montagneuses, on y voit beaucoup de champs très fertiles, & de grands bois de sapins. On y trouve beaucoup de coquillages qui renferment quelquefois des perles, & l'on prétend qu'il y avoit autrefois une pêcherie de perles au-dessous du fort Bratskoi. Au-delà du lieu où cette riviere se joint à l'Ilim, elle prend le nom de Tongouska, & commence à être si abondante en esturgeons, que les habitans qui en sont voisins peuvent en avoir toute l'année, & en vendre une assés grande quantité dans le gouvernement d'Ilimsk, d'Iéniseisk, & d'Irkoutsk. Le temps le plus favorable à la pêche est lorsque la riviere est glacée, alors on ne prend point le poisson en vie, mais on le tue. On fait usage à cet effet d'une perche de quatre à cinq

toises, à l'extrémité de laquelle on met un fer qui a deux branches courbes, rondes, longues de deux pouces, & dont les pointes sont éloignées l'une de l'autre environ d'un demi-pied; il sort d'entre les deux branches un bout de fer large de trois lignes, à l'extrémité duquel il y a une espece de clou pointu qui paroît destiné à affermir le lien avec lequel on assujetit cette armure au bout de la perche. Lorsque l'on veut pêcher, on casse la glace, on met la perche dans le trou; le fer en bas, & comme elle est longue & pesante, on la remue avec des fourches de bois qui y sont attachées. Lorsqu'on a trouvé le fond, on cherche s'il y a des poissons dans cet endroit; si l'on n'en trouve point, on en sonde un autre de la même maniere. Dès qu'on en a rencontré, on cherche dans l'étendue qu'ils occupent l'endroit le plus bas à l'égard du courant; on y plonge le fer, & le poisson se jette de lui même entre les deux branches souvent deux à deux; quelquefois il est trop gros pour y passer, & il faut les écarter. Dès qu'il y est, il fait pour se dégager des efforts qui l'enferrent de plus en plus, & avertissent qu'il est pris : le pêcheur

le tire aussi-tôt, remet sa perche au même endroit, & presque tous les poissons y viennent l'un après l'autre. Il répete l'opération jusqu'à ce qu'il n'en prenne plus; alors il va un peu plus haut ou plus bas selon le courant, & non pas selon la largeur de la riviere. Lorsque ceux qui restent sont épouvantés & vont chercher un autre asyle, il les poursuit jusqu'à ce qu'il en ait rendu le nombre si petit, qu'il ne mérite pas la peine de poursuivre la pêche. On prend de cette maniere depuis cent jusqu'à deux cens esturgeons; mais lorsqu'on n'a pas eu l'attention de commencer par l'endroit le plus bas qu'ils occupent, la pêche est moins abondante : on ne peut en prendre aucun sans qu'il répande du sang, ceux qui sont plus bas s'en apperçevant prennent la fuite, les autres suivent leur exemple. On trouve souvent au même lieu depuis deux cent jusqu'à mille poissons. Dès que la riviere est gelée, ils se rassemblent & choisissent pour leur quartier d'hiver l'endroit le plus profond de la riviere, peut-être comme le plus sûr; mais ce même instinct instruit les pêcheurs de leur asyle. Durant l'hiver, lorsque les glaçons ac-

cumulés forment une couche épaisse au moins d'une toise, cette pêche n'est plus praticable. On n'a point encore vu d'esturgeon dans la riviere d'Angare, & l'on n'en prend dans la Tongouska que depuis l'embouchure d'Ilimsk, jusqu'à la chûte d'Aplinski.

Les environs de Kéchimskaïa sont fertiles, & les habitans de ce village ont des vivres en abondance. Les animaux les plus communs de ce canton, sont le goulu & le renard qui donnent tous les deux de belles fourures, mais la plûpart des renards sont rouges. On les prend en mettant dans les bois des morceaux de viande sur lesquels on répand un peu de sublimé: dès qu'il en ont mangé, ils vont mourir à dix ou douze pas, mais on dit qu'ils mangent quelquefois la viande & ne touchent pas au poison. Les peaux de renard pris de cette maniere sont aussi bonnes, & les poils y tiennent aussi ferme que s'ils avoient été tués à coups de fusil.

Depuis Anamirskaïa jusqu'à Ilimsk, le chemin porte le nom de volok, qui signifie un territoire compris entre deux rivieres, ou un chemin peu pratiqué qui traverse des bois: celui-ci est cou-

vert de meleſes, de cedres, de pins, de ſapins communs, de ſapins blancs, de bouleaux, de peupliers. Le chemin étoit fort étroit & couvert de neige; nous y trouvâmes les traces de quelques Tongouſes qui étoient à la chaſſe des écureuils : ils portent alors des lichi ou patins fort larges par-deſſous, de ſorte qu'ils n'enfoncent point dans la neige. On trouve dans cette forêt une grande quantité d'hermines, de renards, de renes, d'élans, d'ours & de muſcs.

CHAPITRE XLV.

Tongouſes d'Ilimsk. Ilimsk.

LEs bois des environs d'Ilimsk ſont habités par des Tongouſes : il eſt rare de trouver dans le même lieu plus de cinq huttes; elles ſont compoſées d'un grand nombre de longues perches diſpoſées en rond, liées enſemble par le haut, & couvertes d'écorce de bouleau preſque juſqu'au ſommet qu'ils laiſſent ouvert pour le paſſage de la fumée. Durant l'hiver, ils ferment l'entrée avec un morceau de drap

ou une peau. Le feu est au milieu de la hutte, & la famille tongouse assise à l'entour. Comme leur bétail consiste en renes, & que ces animaux courent sans cesse dans le bois pour y chercher leur nourriture, on ne trouve dans ces huttes-ci, que des créatures humaines. Les Tongouses ne demeurent pas long-temps dans le même lieu, ils n'emportent point leurs perches, parce qu'ils peuvent en trouver par-tout ailleurs, mais les écorces de bouleau qui sont cousues ensemble, environ sur deux toises de long & une de large, sont transportées au nouveau gîte.

Ces Tongouses ressemblent à ceux de Nertchinsk & aux Bratskains: la plûpart ont sur le visage certains traits de couleur bleue, faits avec une aiguille & du fil frotté avec de la suie ou de la craie noire. Durant l'hiver, leur unique nourriture est le produit de leur chasse, & c'est ce qui les oblige à changer souvent d'habitation. Ils se servent de leurs renes comme bêtes de charge, ou pour tirer un léger traîneau. Un morceau de drap, une couple de petites planches étroites qui peuvent avoir deux pouces de long, un os mince & taillé comme le chevalet

d'un violon, composent la selle sur laquelle on met le bagage, ou des enfans & des femmes malades. La bride est une courroie passée autour du cou du rene. Cet animal ne porte pas un grand poids, mais il va très vîte, & n'enfonce jamais dans la neige : il peut écarter beaucoup ses orteils, qui pour lors lui tiennent lieu de larges patins, & il les pose à terre obliquement, de sorte que le poids du corps ne porte point en entier sur le sol. S'il n'y a point assés de renes pour transporter tout le bagage, un Tongouse s'attele au traîneau qui doit porter le reste. Dès qu'ils sont arrivés au lieu dont ils ont fait choix, ils dressent leurs huttes & courent chercher leur proie : s'ils ne trouvent point de gibier, ils partent pour un autre endroit. Le temps le plus propre à la chasse est depuis le commencement de l'année, jusqu'au mois de mars : il tombe alors peu de neige, celle qui est sur la terre est ferme, & l'on peut voir & suivre les traces des bêtes. Durant l'automne & l'été, ils se nourrissent de poisson, & habitent le long des rivieres ; leurs canots ont les bouts pointus, & sont beaucoup plus longs que larges ; les plus grands

ont trois troises & demie de longueur sur une de largeur au milieu, & peuvent contenir quatre hommes : les plus petits ont une toise sur deux pieds trois pouces, & ne contiennent qu'un homme. Ils sont d'écorces de bouleau cousues, gaudronnées, & jointes en dedans par des bois à cerceau qui se croisent. Les Tongouses descendent & remontent les rivieres dans ces canots avec beaucoup de vitesse ; ils les portent aux grands détours, ou lorsqu'ils veulent aller d'une riviere à l'autre. Chaque canot a autant de rames qu'il peut contenir d'hommes ; elles ont les deux bouts plats, parce qu'elles servent de gouvernail, & qu'il faut les placer tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Durant l'été, ces tongouses n'abandonnent point la chasse entierement ; ils vont où le kali croît, parce que le gibier y va aussi de préférence. La plûpart sont très pauvres ; on estime leurs revenus par le nombre de leurs rennes ; celui qui en a cinquante, est fort riche, vingt sont un bien passable ; avec dix on ne vit point mal, mais six font une fortune des plus ordinaires : cependant il y en a peu qui en aient davantage ; plusieurs en ont moins, &

quelques - uns n'en ont point. Leur habillement eſt commode, en ce qu'il n'eſt pas de pluſieurs pieces : en été comme en hiver, ils ſe couvrent d'une peau qui eſt ordinairement de rene, & portent le poil en dehors, afin de reſſembler davantage aux bêtes lorſqu'ils vont à la chaſſe. Les femmes ſont vêtues d'une peau ſemblable qui ne leur deſcend qu'au genou, & dont elles tournent le poil en dedans; celles qui vont dans les villes, ont une eſpece de corſet qui leur entoure le corps par-devant & par-derriere juſqu'aux hanches, eſt ouvert ſur la poitrine, & fait ordinairement de peau de rene, dont le poil eſt tourné en dedans. Quoique la réligion de ces Tongouſes leur permette d'avoir pluſieurs femmes, la plûpart ſont ſi pauvres qu'ils ne peuvent en avoir plus d'une, mais il leur eſt impoſſible de s'en paſſer. Lorſqu'ils vont à la chaſſe: il faut qu'une femme ait ſoin de leur menage, & ſur-tout des renes. Les mariages entre vieux hommes & jeunes femmes ont en Sibérie les mêmes ſuites qu'ailleurs. Il y a peu de temps qu'un vieillard épouſa une jeune fille qui n'avoit pas le tiers de ſon âge; un fils qu'il avoit eu de ſon premier mariage,

s'apperçut du mécontentement de sa belle mere, & la consola; la chose fut long-tems secrete, mais le vieillard les ayant surpris, ils s'en vengerent en le bâtonnant.

Quant aux opinions & cérémonies religieuses, ces Tongouses different seulement de ceux de Nertchinsk, en ce que ces derniers ont emprunté des Bratskains & des Mongaliens. Ilso nt des dieux de bois qu'ils taillent eux-mêmes, & qui ont quelquefois trois pieds de longueur : ces dieux sont les auteurs des biens dont les hommes jouissent. Lorsqu'on a choisi le lieu où l'on doit chasser ou pêcher, on leur fait matin & soir quelques prieres, afin d'en obtenir une chasse ou une pêche heureuse. On offre au diable le premier animal qu'on tue à la chasse, à l'endroit même où on l'a tué, c'est-à-dire, les chasseurs le mangent, gardent la peau, & placent le squélette sur un échafaud. L'objet de cette offrande est d'engager le diable à ne mettre aucun obstacle aux succès des chasseurs. Lorsqu'on revient à la hutte avec beaucoup de gibier ou de poisson, le dieu est fêté, caressé, & pour témoignage de reconnoissance, teint en différens endroits du sang

des animaux tués ; mais lorſque l'événement ne répond point à l'attente du maître de l'idole, il la jette pluſieurs fois à terre, la laiſſe long-temps ſans honneur, & quelquefois même il la noie. Les mariages ſe font ici, comme parmi tous les peuples idolâtres de Sibérie ; on donne pour une fille un certain nombre de renes ou de peaux de bête, & le mariage ſe conſomme ſans autres cérémonies. Les morts ſont mis ſur un arbre ou laiſſés à terre, mais ceux à qui l'on veut rendre des honneurs particuliers, ſont placés ſur un échafaud avec leur arc & leurs fleches, & quelques uſtenſiles qui puiſſent leur ſervir dans l'autre monde. On les met loin des chemins, & dans les lieux où il ne va que des Tongouſes, de peur que ceux qui ne ſont pas de la même religion ne jugeaſſent que les uſtenſiles donnés aux morts, ſeroient plus utiles aux vivans. Ces Tongouſes ſon groſſiers ; ils n'ont aucun vice conſidérable, moins par penchant naturel, que par défaut d'occaſions: lorſqu'ils viennent dans les villes ou villages ruſſes, ils s'enivrent avec délices. Ils ont beaucoup de franchiſe, & ſont regardés comme ſtupides, parce

qu'on les trompe aiſément, mais il eſt facile de duper tous les hommes dans ce qu'ils ignorent : ceux-ci n'apprennent qu'à chaſſer, & n'y apportent pas moins d'adreſſe & d'intelligence qu'on n'en met à les tromper.

La ville d'Ilimsk eſt ſituée ſur la rive ſeptentrionale de l'Ilim, dans une vallée fort étroite, formée par de hautes montagnes. La riviere a environ cinquante toiſes de largeur, & toute la vallée cent toiſes ; ainſi la ville eſt fort étroite, mais elle a un quart de lieue de long. On y voit pluſieurs bâtimens publics, & un fort quarré bâti en bois, long de cent vingt toiſes, large de quarante ; il occupe le milieu de la ville. Il y a au-deſſus & au-deſſous du fort, ſoixante-dix-ſept maiſons aſſés mal bâties. On ne trouve dans toute la ville qu'un ſeul poele qui ne ſoit pas ſujet à fumer, & il eſt d'ailleurs très incommode, mais les habitans n'ont pas beſoin de logemens plus commodes : ils boivent, dorment, ou vont à la campagne tendre des trapes pour prendre les petits animaux, faire des foſſes pour les grands, & mettre du ſublimé dans les bois pour tuer les renards ; ils ſont trop pareſſeux

pour chasser d'une autre maniere. Quelques-uns se nourrissent des produits d'un petit troupeau que leur a laissé leur pere. Ils ne labourent point, mais ils prennent à loyer des Russes bannis & des Tongouses qui cultivent leurs campagnes, & souvent ils refusent à ces derniers le salaire dont ils sont convenus. Quoique la plûpart soient slouchivies, ils servent très peu, parce qu'ils se font exempter par un oupravitel intéressé, ou payent des hommes qui font leur service. Ils sont incivils & peu officieux; ils n'ont, pour ainsi dire, qu'à sortir de leurs maisons pour avoir du bois: cependant je fus obligé d'user de violence pour en obtenir de mon hôte. Les vivres y sont à bon marché, parce que les campagnes qui sont au-dessus d'Ilimsk le long de la riviere sont bien cultivées, & que la ville est fournie de poisson pris dans la Tongouska, ainsi que du bétail & du bled des environs du fort Bratskoï.



CHAPITRE XLVI.

Simovies. Mine. Chaſſe à l'écureuil. Ecureuils volans. Autres chaſſes, &c.

LA premiere Simovie ou eſpece de cabaret qu'on trouve au-delà d'Ilimsk, eſt ſituée près d'une ſource qui forme un petit ruiſſeau, lequel tombe dans la Mouka. Le payſan qui l'habite, y demeure l'hiver & l'été. Il ne peut y ſemer, parce que la religion ſibérienne défend de faire un champ d'un bois; ſon habitation étant au milieu d'une épaiſſe forêt, il n'y recueille qu'un peu de mauvais fourage, & en donne pour raiſon qu'il ſurvient ſouvent en été des gelées qui perdent les plantes.

On trouve près de la Kouta, deux fontaines qui fourniſſent du ſel à tout le territoire d'Ilimsk; elles ne ſont éloignées l'une de l'autre que d'une portée de fuſil; l'inférieure a environ une toiſe de diametre, & une ſi grande quantité d'eau, qu'on l'a nommée le petit lac; l'autre n'a qu'une toiſe de largeur. On a obſervé que lorſque les eaux abondent dans l'une des deux,

l'autre

l'autre diminue, ainsi l'on est certain qu'elles se communiquent. Lorsque j'ai vu le petit lac, il étoit gelé : l'eau n'en étoit donc pas fort salée. Je voulus en faire l'épreuve, & je trouvai qu'une livre ne contenoit pas plus de trois onces de sel. On prétend qu'autrefois cette eau en contenoit davantage, mais que la source étant un peu obstruée, en donne moins. Dans le travail du sel, il se précipite un sable blanc, qui est encore un peu salé, & qu'on rejette comme inutile : on l'emploie avec succès dans les environs de Sélenghinsk, comme un fondant propre à séparer le fer des gangues rébelles. Les salines sont près des fontaines & pourroient être perfectionnées; elles ont un grand avantage, en ce que tous les environs sont fertiles & couverts de bois : on y a établi un village qui est très peuplé.

Plus loin est le fort d'Oust-kout, qui étoit autrefois un lieu d'entrepôt entre Ilimsk & Iakoutsk. On y construisoit tous les bateaux de la Léna, & c'est encore aujourd'hui le plus court chemin en venant d'Iéniseisk ; mais depuis qu'Irkoutsk est établi, la plûpart des marchands y passent pour al-

ler à Iakoutsk, parce qu'ils vont auparavant à Kiœkta. Au reste, le fort d'Oust-kout est fort peu considérable; c'est une haie de quinze toises en quarré qui environne une église, & cette haie se nomme un fort.

Il y a une mine aux environs du village d'Orlensk : nous y trouvâmes une fonderie couverte d'écorce de bouleau, où nous vîmes deux fourneaux d'essai & deux especes de mines; l'une qui passoit pour tenir argent, paroissoit être une mine blanche pétardée, & ne tenoit en effet qu'un peu de fer excellent, mais comme on n'en tire que deux onces par cent, on ne la fond point; l'autre étoit une mine de cuivre fort pauvre.

Au-delà du fort d'Oust-kout, le long de la Léna, on voit beaucoup de petits villages qui n'ont souvent qu'une seule maison. Les montagnes sont près de la rive, & dans les endroits où elles s'en écartent, les bois sont épais. Aucun paysan de Sibérie n'oseroit labourer les terres qui ne semblent pas y avoir été destinées par la nature : ils s'établissent donc seulement dans les lieux où il y a peu ou point de bois, & souvent ces lieux ne

ſuffiſent qu'à l'entretien d'un payſan & de ſa famille. Leurs bois ſont pleins d'écureuils & de trapes pour les prendre; pluſieurs payſans en ont cent. Ils font cette chaſſe depuis le commencement de mars juſqu'au milieu d'avril: ceux qui s'y adonnent le plus, habitent dans les bois, afin de viſiter & tendre leurs trapes; les autres en ont quelques-unes dans les environs de leur village, & vont les viſiter cinq ou ſix fois par jour. Ils y mettent pour appât un morceau de poiſſon deſſéché, & jamais de viande ou de poiſſon frais. Cette chaſſe eſt tellement avantageuſe qu'il y a des journaliers qui ſe louent à un payſan pour un an, & ne reçoivent d'autre ſalaire que le tiers des écureuils pris : lorſqu'on les paye en argent, ils gagnent depuis cent trente juſqu'à cent ſoixante-dix livres. Les négocians d'Irkoutsk s'empreſſent d'acheter ces peaux d'écureuil, & les payent environ cent quatre-vingts livres le cent, quoiqu'elles ne ſoyent pas de l'eſpece la plus eſtimée. Les payſans y mêlent quelquefois des peaux d'écureuils volans, & ſouvent les marchands ne s'en apperçoivent point, parce qu'ils ne délient pas tous les

paquets; car alors la fraude seroit évidente : entre ces deux especes d'animaux, il n'y a guère d'autre ressemblance que le nom & la maniere d'aller sur les arbres. Les écureuils volans ont à peu près le corps du rat : ce qui leur est particulier, c'est une forte peau, large d'environ un pouce, placée entre les pieds de devant & de derriere; ils peuvent l'étendre & la serrer, & par son moyen voler un peu. Leur queue n'est point aussi longue que celle de l'écureuil, & tire plus sur le jaune que sur le noir. On prend aussi dans ce canton à la trape & au lacet des perdrix, des coqs de bruyere, des lievres, des renards, des chevreuils, des muscs : ces deux dernieres especes fréquentent beaucoup en été les endroits où il y a du sel. On met aux trapes pour l'appat des lievres, des feuillages de tremble ou peuplier; pour les coqs de bruyere, des baies d'airelle, (1) pour les renards, de la viande; pour

(1) *Vaccinium racemis terminalibus nutantibus, foliis obovatis revolutis integerrimis subtus punctatis.* Linn. sp. pl. 10. p. 351. *Vitis idæa foliis subrotundis non crenatis, baccis rubris.* B. p. 470.

les muſcs, du liken de rene & des feuillages de ſapin.

Les Tongouſes prennent autrement les chevreuils & les muſcs; ils font avec quelques morceaux d'écorce de bouleau un appeau qui imite parfaitement le cri que jettent en été les petits de ces animaux, pour appeller leur mere, quands ils ſe ſont égarés : le muſc ou le chevreuil attiré par ce cri vient près du chaſſeur, & celui-ci le perce d'une fleche. Ils placent auſſi dans les vallées les plus étroites un arc qui ſe débande & lance une fleche, dès qu'on touche à certains crins qui tirent auſſi-tôt une languette d'arrêt.

Nous vîmes dans Ouſt-ilga que le vice de l'ivrognerie ne domine pas moins dans les villages que dans les villes. On apporte ici du fort d'Ilghinsk la proviſion d'eau-de-vie; depuis le le moment où elle arrive, juſqu'à ce qu'elle ſoit conſommée, le cabaret du village eſt toujours rempli. Il en eſt de même, lorſque le cabaretier braſſe de la biere ; quelques heures après qu'elle eſt faite, on commence à la boire. Lorſque les payſans battent leurs bleds, ils régalent avec de la biere ceux qui les aident, & leur en font boire autant qu'ils peuvent.

Le trente avril & le quatre mai (1736), la Léna & l'Ilga dégelerent : c'est alors que la navigation de ces deux rivieres est le plus facile, parce que les pluies & les neiges fondues augmentent le volume & la rapidité des eaux : alors un grand nombre de radeaux chargés de farine descendent à Iakoutsk par la Léna. Les habitans de ce canton sont trop paresseux pour construire des bateaux ; un radeau ne leur coute aucun frais & presque aucune peine ; ils sont au milieu de grands bois dont ils peuvent disposer. La farine qu'ils transportent n'est point en sacs : on la met dans une hutte de planches qui est au milieu du radeau. Il arrive quelquefois que les habitans de Iakoutsk n'ont pas besoin de toute la farine qui leur est portée ; alors le gouvernement achete le reste. Ils trouvent donc en ce commerce un gain assuré, & comme celui qu'ils font en peaux d'écureuil est assés considérable, ils ont peu de chose à desirer. Leurs femmes sont vêtues de soie, & ils peuvent s'enivrer toute l'année de biere & d'eau-de-vie. Ils amarrent leurs radeaux avec une espece de cable plus gros que le bras, fait de branchages

entrelacés, & l'on n'a point d'exemple qu'un de ces cables ſe ſoit rompu.

On a tenté inutilement d'exploiter une mine de cuivre trouvée près du village de Chamanor, & une autre mine prétendue d'argent qui eſt aux environs de Tchoudinor vers l'embouchure de l'Orlenga. Un ſous-directeur des mines me dit qu'en faiſant travailler à celle dont je viens de parler, il avoit trouvé des pierres d'une forme particuliere, mais ſi fortement attachées au rocher, qu'il n'avoit pu les enlever. Je voulus les aller voir, dans l'eſpérance que ce pouvoient être des pierres figurées, mais ce n'étoient que des pétoncles blanches au-dehors, ſélénitiques au dedans, un peu plus groſſes qu'une noiſette, répandues dans une pierre calcaire extrêmement dure. Les pierres figurées ſont très rares en Sibérie. Wits a dit, il eſt vrai, qu'on trouvoit des gloſſopetres aux environs de la Toure & de la Tafta, mais je n'y en ai pas entendu parler. J'ai vu ſeulement une groſſe corne d'Ammon qui appartenoit au colonel coſaque de Iéniſeisk : il me dit qu'un de ſes Coſaques l'avoit trouvée ſur une montagne

aux environs de l'Iénisei, & lui avoit assuré qu'elle avoit la vertu de faciliter l'accouchement; il falloit boire de l'eau-de-vie dans laquelle cette coquille avoit trempé une couple d'heures. Elle avoit seulement quelques spires, dont l'extérieur étoit fort gros & applati sur le dos; plusieurs endroits étoient couleur d'or & elle étoit changée en un sable tenant or.

Nous attendîmes quelque temps à Oust-kout les voituriers nécessaires pour continuer notre voyage : on charge ordinairement les prissilnies ou exilés, de ces corvées & de plusieurs autres travaux, tels que ceux des mines & fortifications. Près des fontaines salées voisines de cet endroit, le kali croît abondamment. Le sel qu'on retire de ces fontaines, est porté sur des radeaux au fort Tchetchiriskoï, & appartient au gouvernement : le paysan qui en a affermé le transport, a soin de ne le couvrir dans ce trajet que d'écorce de bouleau, afin que la pluie l'humecte & en augmente le poids.

Depuis Oust-ilga jusqu'à l'hôtellerie polovinnoïe, nous vîmes plusieurs parties de la forêt qui brûloient : les habitans de la Léna y mettent le feu,

pour avoir plus d'endroits dont ils puissent faire des prairies. Aux environs de cette riviere il y a peu de terreins qui ne soient pas couverts d'arbres, très-peu qui soient propres à la culture ; il faut donc en chercher, en découvrir en brûlant les bois, & semer des herbages pour nourrir le bétail dont le nombre augmente. Le terroir est si ingrat que les paysans sont obligés de le fumer, ce qui est en Sibérie une chose extraordinaire & contraire à la nature du climat.

Il y avoit autrefois une foire au fort Kirenskoï. Les habitans des environs qui étoient chasseurs, & quelquefois les Tongouses, s'y rassembloient tous les ans pour commercer sur-tout en zibelines Elles y étoient alors en si grande quantité, que l'impôt mis sur cette marchandise rendoit une somme considérable, & si l'on juge des Kirenskains de ce temps par ceux d'aujourd'hui, on ne doutera point qu'ils n'aient vendu autant de zibelines en fraude, qu'en payant l'impôt. Dans les premiers temps il n'y avoit guères que les Tongouses qui s'adonnassent à cette chasse, mais ils le faisoient modérément & ne diminuoient pas le nombre des zibelines:

les Ruſſes ayant vu combien ce commerce étoit avantageux les ont pour ainſi dire exterminées, ſoit aux environs de la Léna, ſoit dans les diſtricts d'Ilimsk, d'Irkoutsk, de Sélenghinsk & de Nertschinsk. Les Tongouſes de tous ces cantons ne payent plus le tribut qu'en argent ou en peaux d'écureuil, d'ours, de rene & de loutre; ils donnoient autrefois des peaux de zibeline, & ſe ſont plaint très ſouvent qu'on détruiſoit dans leur pays cette eſpece d'animal. Le gouvernement en a défendu la chaſſe aux Ruſſes, mais ce remede a eu peu d'effet : on prend toujours des zibelines, & plus on craint le châtiment, plus on ſe cache. On ſurprend quelquefois des contrevenans, mais les ſeuls commandans y gagnent.

La chaſſe des zibelines ſe fait ordinairement par une ſociété de dix ou douze hommes qui partagent entr'eux celles qu'ils prennent. Avant de partir, ils font vœu de donner à l'égliſe une certaine part de leur priſe. Un d'eux eſt choiſi pour pérédovchik ou chef de la ſociété; tous les autres doivent le reſpecter & ne s'écarter en aucun point de ſes ordres : il a droit de repriman-

derou de bâtonner, & l'on nomme instruction ces deux châtimens. Outre l'instruction, le délinquant est privé de toutes les zibelines qu'il a prises ; il ne mange point avec les autres, fait tout ce qu'ils lui commandent, chauffe & nettoie le poele, coupe le bois, & remplit toutes les charges du ménage, jusqu'à ce qu'il ait obtenu sa grace, qu'il demande à ses compagnons, à tous les repas. Dès qu'une zibeline est prise, on la met à part sans l'examiner ; si quelqu'un en disoit du bien ou du mal, fût-il à Moscou, la chasse seroit manquée. On s'étonne, disoit un vieux chasseur, que l'espece soit devenue rare; eh ! c'est qu'on a envoyé à Moscou des zibelines vivantes. Dès qu'elles y sont arrivées, chacun s'est extasié, chacun s'est approché pour les voir, les examiner comme un animal des plus rares, les zibelines n'aiment point cela. Il y a encore, disoit-il, une autre raison de la diminution de l'espece : le monde est bien plus méchant qu'autrefois ; il arrive souvent qu'un chasseur ne donne pas au pérédovchik une zibeline qu'il a prise, mais la garde pour lui seul ; les zibelines n'aiment point cela.

Les environs du fort Kirenskoï sont très fertiles, quoique la hauteur du pole y soit de cinquante-sept degrés quarante-sept minutes : les plantes y ont une force & une grandeur extraordinaires. Les esturgeons que l'on y prend sont les plus renommés de la Sibérie pour la délicatesse & la finesse de goût. Dans ce canton les hommes & même les animaux sont sujets aux goîtres, & ces tumeurs y deviennent très considérables; cependant on n'y voit point de montagnes, les troupeaux sont toujours en plaine, les femmes n'y sont occupées que des soins de leur ménage, ainsi l'action de monter ne peut pas être ici la cause de cette incommodité. Un homme goîtreux me raconta qu'ayant passé une année dans les environs de la riviere d'Anga, son goître qui étoit alors à son plus haut point de perfection, diminua considérablement, mais revint à sa premiere grosseur quelque temps après son retour dans le canton de la Kirenga. On y croit généralement que le goître se transmet du pere aux enfans, & l'on y voit souvent en effet des enfans affligés de ce mal; cependant l'opinion contraire est soutenue par quel-

ques-uns, & sur-tout les garçons goîtreux.

Au-delà du fort Tchetchinskoï, on trouve peu de villages & de vivres : cet inconvénient engagea plusieurs de nos Slouchivies & silnies ou exilés à déserter dès la Kirenga. Il est ordonné de pendre les déserteurs de cette espece, & nous vîmes sur la Léna plusieurs potences, qu'on avoit élevées pour eux, mais elles n'avoient pas encore servi. Lorsqu'après quelque temps ces déserteurs vont trouver le Prikachetchik avec un présent en main, ils sont toujours renvoyés absous. Il faut donc, pour les conserver, les veiller de près, & pour les contenir dans leur devoir, employer la plus grande sévérité : ni l'honnêteté, ni la douceur, ni la bonté n'ont sur eux aucun pouvoir. On trouva dans le sac d'un de nos fuyards un petit sachet plein de terre, & j'appris que les Sibériens qui passent de leur pays dans un autre, y emportent un peu de la terre de leur patrie ; ils en mettent dans leur verre, lorsqu'ils veulent boire, & s'imaginent que cette précaution les préserve de toute maladie, mais sur-tout d'un extrême desir de revenir dans leur pays.

Ce préjugé n'appartient point exclusivement aux Sibériens ; il y a long-temps qu'il regne en Russie.

Près l'Itchora est une montagne de laquelle il sort des eaux salées. Cette riviere est très sinueuse ; une épaisse forêt de pins, sapins, meleses, cedres & peupliers couvre ses deux rives. La principale fontaine est environ à une toise de la riviere ; elle ne contient que trois dragmes de sel par livre d'eau. On l'a entourée, & on en a tiré un canal qui se rend à la saline. Quoiqu'il y ait peu de sel dans ces sources, elles donnent à l'Itchora un gout salé que cette riviere conserve jusqu'à son embouchure. Ceux qui demeurent à la saline, ont de l'eau douce à demi-lieue ; cependant ils ne boivent que de l'eau salée, & n'en sont point incommodés.

Ivanouchkova est le dernier village du district de Tchétchouich, & parconséquent du gouvernement d'Ilimsk. Ici les environs de la Léna commencent à prendre un aspect sauvage ; on n'y voit que montagnes escarpées & couvertes de bois. A trois lieues au-delà, nous vîmes sur la rive droite, un rocher très élevé, sur la gauche une

grande plaine ; l'un & l'autre étoient couverts d'arbres renversés, couchés du midi au nord & formant une ligne droite. Quelques paysans qui vont à la chasse des écureuils, l'ont suivie pendant un jour entier, sans en trouver la fin. On dit que tout ce canton a été couvert d'une épaisse forêt, mais qu'en 1733 le dix-neuf juillet, une tempête épouvantable la renversa.

CHAPITRE XLVII.

Tongouses. Leurs sermens. Fontaines salées. Carrieres de talc.

PEU loin du village de Chalaghine, ou Koureskaïe, nous vîmes au bord de la Léna plusieurs Tongouses, les uns dans leurs canots, & les autres sur des renes. Nous envoyâmes vers eux, pour les prier de venir à nous, mais ils s'enfuirent dans la forêt. Nous en apperçûmes bientôt une seconde troupe sur la rive gauche de la riviere : il y en avoit environ quarante, tant hommes que femmes & enfans. Ils avoient tous sur le dos un petit pot de terre rempli de branchages qui brûloient,

& dont la fumée écarte les mouches. Ils prirent auſſi la fuite lorſque nous voulûmes aller à eux, & de toute la troupe il ne reſta qu'un chien, vingt renes & quatre femmes. Un couple de Tongouſes ſe montra ſur la hauteur, mais avec les arcs tendus & les couteaux tirés : dès que l'on alla vers eux, ils ſe retirerent plus haut dans la montagne, diſant qu'ils n'avoient rien à nous donner, & qu'ils auroient honte de nous aborder ſans nous faire des préſens. Nous leur fîmes répondre que notre deſſein n'étoit pas de recevoir d'eux, mais de leur donner; cette promeſſe ne les tenta pas : ils nous prirent ſans doute pour des ſlouchivies, qui pillent ces malheureux dès que l'occaſion s'en préſente. Les femmes étoient noires & malpropres, mais aſſés honnêtes : elles auroient voulu nous parler, mais elles ne ſavoient point aſſés le ruſſe, & nos ſlouchivies qui entendoient le tongouſe, pourſuivoient les hommes. Leurs habits étoient de cuir & conſiſtoient en un corſet, dont le bas étoit orné d'anneaux de fer & d'étain attachés à des cordons, des bas qui leur couvroient la jambe & la cuiſſe, & une eſpece de culotte qui n'atteignoit

guères qu'au genou & couvroit à peine les reins. Les jeunes femmes portent ces culottes un peu plus longues ſurtout par en haut ; les vieilles en qui l'habitude a détruit la pudeur, les portent fort courtes. Elles fument ainſi que les hommes, & font uſage de tabac chinois : chacune de celles-ci avoit à ſa culotte un petit ſac de cuir dans lequel étoient le tabac, le briquet & la pipe. Une d'elles étoit accouchée la nuit précédente ; on avoit mis l'enfant dans une écorce de bouleau, placée dans un petit berceau de même matiere. Nous invitâmes ces femmes à venir ſur notre bateau, & nous ne pûmes les y engager qu'en leur promettant du tabac, de la farine & du pain. Le contentement qu'elles éprouverent en recevant ces petits préſens, nous cauſa le plus grand plaiſir. On leur enveloppa le tabac dans du papier ; quant au pain & à la farine, elles ôterent leurs bas & y mirent l'un & l'autre. Nous les renvoyâmes enſuite & leur recommandâmes de dire à leurs maris que nous avions de pareils préſens à leur faire : nous attendîmes quelque temps, mais il n'en vint aucun. Les bords de la Nijnaïa Tongouska ſont le pays natal de

de ces Tongouſes. Depuis le commencement de l'hiver juſqu'au printempsils vont à la chaſſe des zibelines le long d'une des rivieres qui tombent dans la Léna: celles dont ils ont fait choix, ils la deſcendent juſqu'à ſon embouchure, pour remonter enſuite la Léna, & y chaſſer aux élans durant tout l'été. Ils font cette chaſſe de deux manieres, l'une en contraignant la bête d'entrer dans les rivieres & l'y pourſuivant avec des canots qui vont plus vîte qu'elle ne peut nager, l'autre en les chaſſant avec des chiens, lorſqu'il y a beaucoup de neige; alors ces animaux ne peuvent pas courir vîte. Lorſque l'automne revient, les Tongouſes retournent à la Tongouska, où ils demeurent juſqu'au temps de chaſſer aux zibelines. Ce qu'Iſbrand Ides a écrit des ſermens de ce peuple eſt inconnu parmi eux. Le plus ordinaire eſt exprimé par le mot olimni, qui ſignifie prendre Dieu à temoin, mais il y a des Tongouſes qui ne s'y fient pas, & c'eſt peut-être le ſouvenir de leurs vains ſermens qui leur fait croire que celui-ci n'eſt jamais certain. Il y en a un autre qu'ils regardent comme plus ſacré: on fait un feu, on égorge un chien, & on en re-

cueille le ſang : le corps eſt mis ſur le bois dont le feu eſt conſtruit, mais à l'endroit où il ne brûle pas : cependant l'accuſé paſſe par-deſſus le feu, & boit une couple de gorgées du ſang de la victime ; le reſte eſt jetté dans le feu, & le chien placé ſur un échafaud dreſſé en plein air auprès de la hutte. Alors l'accuſé dit, « de même que le ſang » du chien brûle dans ce feu, je ſou- » haite que celui que j'ai bu, brûle » dans mon corps, & de même que » le chien mis ſur l'échafaud ſera con- » ſumé, je veúx être conſumé en » même temps, ſi je ſuis coupable. » Il y a parmi les Tongouſes quelque différence dans la maniere de tuer le chien, & au lieu de le placer ſur un échafaud, quelques-uns le brûlent.

Nous paſſâmes peu après devant un petit ruiſſeau qui coule avec un grand bruit entre des rochers & des pierres, & ſe précipite dans la Léna par la rive droite ; on le nomme Solianka : l'eau en eſt très ſalée, & ſans odeur, mais le terrein qu'il arroſe a l'odeur fœtide des œufs pourris. Le ſel qu'on en retire eſt blanc, piquant, & paroît contenir beaucoup d'acide ; c'eſt la ſeule choſe en quoi il differe du ſel ordinai-

re, de même que celui de l'Itchora.

A trois lieues au-dessous du ruisseau d'Outesnaïa, il sort d'une montagne escarpée qui est sur la gauche à peu de distance, de la riviere, quatre fontaines salées qui se jettent dansla Léna. Les environs ont l'odeur d'une eau croupissante, mais l'eau elle-même n'en a aucune, & contient en petite quantité un sel pareil à celui de l'Itchora & du Solianka.

Le village de Vitimsk est un des plus anciens établissemens russes faits sur la Léna. Il y a quarante ans qu'il étoit célebre par une mine de très beau talc, mais aujourd'hui elle est épuisée. Cette année (1736) quelques paysans ont fait de nouvelles recherches, & les uns las de travailler inutilement se sont retirés, mais les autres ayant eu plus de constance ont trouvé un très beau filon. Il y a deux mines très riches dans les environs de la Vitim, & des ruisseaux qui s'y jettent. Cette riviere est bordée par de hautes montagnes; un Promichlénie qui n'alloit point à petits pas, marcha depuis le matin jusqu'au soir pour atteindre le sommet de celle qui est auprès du ruisseau nommé Pétrova. Nous vîmes ici nos bateliers

prendre du poiſſon à la fourche ; c'eſt une fourche de fer, attachée à une perche dont l'extrémité a auſſi trois pointes : ils y mettent leur appât, & lorſque le poiſſon vient, ils le frappent avec la fourche. Il y en a de grandes & de petites pour les différentes eſpeces de poiſſon, de même que des perches longues ou courtes ſelon la profondeur des rivieres, & le plus ſouvent cette pêche ſe fait de nuit. On prétend que le poiſſon vient alors près du rivage, on y va dans un canot, tenant en main la fourche de fer : on eſt éclairé par du bois qui brûle ſur un gril mis au-devant du canot, & au défaut du gril, par une écorce de bouleau enflammée, qui répand dans l'eau aſſés de lumiere, pour qu'on y voie diſtinctement le poiſſon qu'on veut frapper. Cette maniere de pêcher eſt ſurtout avantageuſe dans les petites rivieres pleines de cailloux, qui ſont ordinairement ſi claires qu'on en voit le fond. Les Prochlénies en font uſage, ainſi que les voyageurs qui deſcendent la Léna ; mais comme on prend au filet plus de poiſſon qu'à la fourche, celle-ci n'eſt employée que par ceux des habitans du pays, qui ne peuvent pas avoir des fi-

lets, ou qui ne veulent pas en porter dans leurs voyages. Cette espece de pêche n'est point particuliere aux environs de la Léna ; elle est connue au-delà du lac Baikal & même en Russie.

Avant d'arriver au Kolotovka, nous vîmes du côté de ce ruisseau un grand emplacement d'où il sortoit beaucoup de fumée ; notre guide nous dit que c'étoient des Slioudniki, ou des paysans qui cherchent le sliouda, c'est-à-dire le talc. (1) Les montagnes étant couvertes de mousses & d'arbres, on ne peut l'y appercevoir que lorsqu'on a brûlé cette mousse & les racines : alors on voit briller le talc au soleil, & on en a beaucoup trouvé de cette maniere. En approchant du ruisseau nous vîmes un grand bateau couvert, amarré au rivage, les promichlénies, leur hutte & deux chiens. Ce fut pour nous un bonheur d'y être arrivés un jour de fête ; on ne les y trouve point les autres jours ; le pays étant désert, personne ne peut enseigner où ils sont, & il y a peu de mines de talc, qui

(1) *Glacies Mariæ.*

durent assés long-temps pour que le chemin en soit frayé. Nous vîmes hors de la hutte un four de pierres séches dans lequel les Promichlénies cuisent leur pain. Quelque longs que soient leurs voyages, ils ne portent jamais de pain dur; ils en cuisent de temps en temps, & se procurent ainsi, outre l'avantage d'en avoir de frais, celui de faire du quouas. Le chef de ces promichlénies nous conduisit aux mines voisines; on y voyoit une espece de fouille faite dans un rocher élevé environ de cinq toises au-dessus du ruisseau. Il y avoit trois semaines que ce travail étoit commencé, & les ouvriers ne détachoient la mine qu'avec le marteau & le feu; ils ne savoient ce que c'étoit que la pétarder. La gangue est partie quarts jaunâtre & partie flux gris; le talc y est répandu sans ordre : il ne s'y montre point en forme de veines, mais on en trouve çà & là des feuilles épaisses de trois ou quatre pouces, qui ont en quarré depuis un pied jusqu'à deux pieds & demi; quelques-unes sont pures, d'autres parsemées de veines. Il est rare que l'on fouille à plus d'une toise, peut-être parce que l'air contribue à la formation du talc, ou bien que la

gangue devient si dure à une plus grande profondeur, que les mineurs ne peuvent plus la détacher avec le peu d'outils dont ils sont munis. Dès l'année 1680 on avoit fait des recherches au sujet de ces mines, & il paroît qu'on s'y adonnoit alors avec plus d'ardeur qu'on ne le fait aujourd'hui. On lit dans les archives de Iakoutsk que plusieurs cosaques en avoient trouvé vers les rivieres d'Aldan, de Tchouïa, de Tchara, les ruisseaux de Kossova, de Longovka, de Slioudinka, entre ceux de Nœchere & de Bédikta qui se jettent dans la Iéïou, &c. Cette riviere, qui va de l'occident à l'orient, tombe dans la Tchara, & celle-ci, qui coule du sud-ouest au nord-est, se jette dans l'Olekma.

Le talc le plus estimé est celui qui est clair comme de l'eau pure; on le prise beaucoup plus que le verdâtre, & parmi le premier on recherche le plus grand Les feuilles qui ont deux pieds & demi en quarré sont extrêmement rares; celles d'un pied & demi à deux pieds sont déja d'un grand prix; on les paye quelquefois jusqu'à treize francs la livre. L'espece la plus commune est le tchetvernaïa, c'est-à-dire celle qui est d'un

d'un demi pied quarré; on le vend environ trente-trois ſous la livre : tout ce qui eſt au-deſſous ſe nomme chitoucha, parce qu'on eſt obligé de le coudre pour en faire uſage, & ſe vend environ ſept ſous la livre. Lorſqu'on veut employer le talc, on le fend avec un couteau mince à deux tranchans; après l'y avoir enfoncé, il ſuffit de l'agiter un peu pour ſéparer les couches : on lui laiſſe l'épaiſſeur néceſſaire pour qu'il ait quelque ſolidité. Dans toute la Sibérie, & même dans les villages & petites villes de Ruſſie, on en fait des vîtres & des verres de lanterne, mais on l'emploie ſur-tout aux fenêtres des vaiſſeaux, parce qu'ayant l'éclat du verre, il n'en a pas la fragilité; l'ébranlement des canons de grand calibre n'y cauſe aucun dommage. La pouſſiere, la graiſſe, la fumée lui ôtent ſa tranſparence, & l'on ne peut les en détacher que difficilement.



CHAPITRE XLVIII.

Riviere de Vitime. Moiſſon. Tradition hiſtorique des Iakoutes. Fontaines ſalées. Montagne de ſel.

PLUS on remonte la Vitime, plus on voit s'élever les montagnes qui bordent ſes rives : la plûpart ſont couvertes de forêts épaiſſes. Sa ſource eſt fort éloignée ; c'eſt la même que celle de la Bargouſine : vers le milieu de ſon cours elle a une grande chûte qui n'eſt pas navigable.

Nous arrivâmes le dixieme août (1736) au village de Vitimsk : c'étoit le temps de la moiſſon ; les foins étoient ſerrés, la plûpart des bleds, coupés, & l'on eſpéroit que ceux qui ne l'étoient point, ſeroient murs dans une ſemaine : cependant la latitude de ce village eſt de cinquante-neuf degrés vingt-huit minutes, & l'on nous dit que dans les bonnes années le temps de la moiſſon n'étoit jamais plus tardif. On avoit eu cet été quelques nuits froides & des jours très chauds,

Nédoſtriélov eſt le nom d'un hameau & d'un vieillard qui l'habite : il eſt âgé de cent huit ans, ſe porte très bien & n'a aucune infirmité.

Au-delà de Vitimsk les environs de la Léna ont un aſpect moins ſauvage; les bois ſont moins épais, les montagnes moins hautes & dans quelques endroits fort éloignées de la rive, les bords ſont peu élevés & deviennent ſablonneux. Nous trouvâmes ici deux Sibériens qui réuniſſoient en leur perſonne la dignité de prince & de chamane.

Plus loin ſont les monts Gouſelnie, ou Ogliong-raïa en langue iakoute : ce ſont deux montagnes triangulaires ſituées l'une près de l'autre & ſur le bord de la Léna; leur baſe eſt environ de demi-lieue. Elles ſont de différentes couches de marne rouge & verd-bleuâtre, diſpoſées alternativement & preſque horizontales, cependant un peu inclinées de part & d'autre le long de la riviere. Elles ſont traverſées par des raies vertes qui ne ſont autre choſe que la marne verd-bleuâtre qui étant plus molle que la rouge a été délayée & entraînée par les eaux de pluie. Ces montagnes ſont fort célebres dans l'hiſtoire ancien-

ne des Iakoutes. Selon leur tradition ils habitoient autrefois les contrées supérieures de la Léna, mais ils furent tellement pressés par leurs voisins les Bouretes, que la plûpart abandonnant leur pays descendirent la Léna, avec troupeaux, femmes & enfans. Ceux qui resterent, ayant voulu repousser leurs ennemis, furent si vivement attaqués qu'abandonnant tous leurs biens & prenant les premiers soliveaux qu'ils rencontrerent, ils se jetterent dans la Léna, & descendirent cette riviere jusqu'au pays où leurs compatriotes s'étoient établis. Quoiqu'ils furent réduits alors à la plus grande misere, la plûpart, soit par leur travail, soit par des mariages avantageux, devinrent aussi riches que les autres : & comme les Iakoutes ont l'humeur guerriere, les plus opulens opprimerent les pauvres, les dépouillerent du peu qu'ils avoient & les firent esclaves. Lorsqu'il n'y eut plus parmi eux d'hommes foibles qu'il pussent piller, ils attaquerent leurs voisins les Tongouses *patomiens dont les richesses tentoient leur avidité, les chasserent du canton où Iakoustk est aujourd'hui, & qui passe pour avoir été la patrie des premiers

Iakoutes ; dans cette guerre un gros parti de Tongouſes fut défait auprès des monts Gouſelnies. Depuis ce temps les Tongouſes patomiens & les Iakoutes de la Léna ſe font une guerre continuelle : ceux-ci prétendent que le territoire de Patoma leur appartient comme aux Tongouſes, & qu'ils ont droit d'y chaſſer, mais il arrive ſouvent que ces derniers les en chaſſent. Ils ſont beaucoup plus habiles à tirer de l'arc, de ſorte qu'un Tongouſe fait fuir dix Iakoutes.

Sur la rive droite du ruiſſeau de Kaptindei qui ſe jette dans le Viloui, il y a pluſieurs fontaines ſalées qui ſortent de terre environ à cent trente toiſes du ruiſſeau, dans un endroit bas, long de cent vingt toiſes & large de trente : elles contiennent une grande quantité de ſel blanc comme la neige, diſſous dans l'eau, de ſorte qu'on la croiroit mêlée avec du ſable très fin. Ce ſel ſe dépoſe autour & au-deſſus des fontaines en morceaux qui ſemblent être des pierres très blanches formées du ſable le plus fin. Les canaux de la ſource ne s'engorgeant pas, l'eau apporte ſans ceſſe de nouveau ſel, qui ſe joignant à celui dont les fontaines ſont

couvertes, s'éleve quelquefois jusqu'à quatre pieds au-dessus de la surface de l'eau, & le nombre de ces monceaux peut faire connoître celui des fontaines. A environ sept lieues vers l'orient sur la même rive du Kaptindei, & assés loin de son origine, on voit une montagne de sel haute de trente toises, longue de cent vingt, située de l'orient à l'occident, composée jusqu'aux deux tiers de sa hauteur de gros crystaux cubiques très durs, transparens, joints ensemble, dans lesquels on n'apperçoit pas le moindre mêlange de terre ou d'autre matiere. La partie supérieure est d'une argile rouge qui contient un talc blanc transparent, de la plus grande beauté. Du côté du ruisseau la montagne est fort escarpée, de l'autre elle tient à la naissance d'une chaîne de montagne qui se dirige au nord, & paroît être riche en sel; elle est couverte d'une argile rouge qui contient la même espece de talc, & il y croît du kali dans la plûpart des endroits où les eaux coulent au printemps. Le sel de cette montagne est le même que celui des fontaines dont j'ai parlé, & je crois que ni l'art ni la nature ne peuvent en faire qui soit meilleur. Les habitans des

environs le nomment le ſel rouge, parce que celui qu'ils prennent au pied de la montagne, & qui s'eſt détaché du ſommet, eſt couvert d'argile rouge. Ils n'en détachent eux-mêmes que très peu du pied de la montagne, & diſent qu'il corrompt la viande auquel on le mêle, mais je ſoupçonne qu'ils tiennent ce langage, afin que le gouvernement ne leur défende pas de s'en ſervir. Quant à celui des fontaines ſalées, on n'en fait uſage qu'en ſecret; le ſel d'Ouſtkout eſt le ſeul qu'on vende publiquement ſur toute la Léna. Cependant la chancellerie de Iakoutsk s'eſt fait apporter il y a deux ans de celui de ces fontaines, & cette année (1736) un Iakoutain s'eſt engagé à tranſporter ce ſel à la caiſſe impériale pour dix copekes le poud ou quatre deniers la livre. Dans ce même canton il y a un lac au fond duquel il ſe dépoſe du ſel en cryſtaux cubiques. Il eſt ſur la rive ſeptentrionale du ruiſſeau de Tabihinda ou Tabiſſingda, peu loin de ſa ſource & à trois jours de marche de ſon embouchure dans la riviere de Tongo. Cette riviere ſe jette dans la Viloui environ à trente-cinq lieues au-deſſous de Tabiſſingda.

CHAPITRE XLIX.

Sacrifices & fêtes Iakoutes. Fort Olecminskoï. Payſans Ruſſes. Froid.

LES Iakoutes admettent deux êtres ſuprêmes, l'un tout bon, l'autre tout méchant, dont chacun eſt compoſé de pluſieurs autres : il n'y a pas un diable ſeul, mais pluſieurs, qui ont des femmes & des enfans. Une de ces familles de diables nuit aux troupeaux, l'autre aux hommes faits, une troiſieme aux enfans. Les unes habitent dans les nues, les autres ſous terre. Il y a de même des dieux de différente eſpece : les uns prennent ſoin des troupeaux; les autres préſident à la chaſſe, quelques-uns veillent ſur les hommes, mais leur demeure eſt dans l'air, & très élevée. Plus un chamane ou aïoune eſt vieux, plus il ſait de noms de dieux & de diables : ces noms ſont inconnus du Iakoute vulgaire, & même tous les aïounes ne connoiſſent pas les mêmes dieux & les mêmes diables : il y en a quelques-uns qui étant plus

familiers ſont connus plus généralement, mais chaque aïoune en a beaucoup qui ne ſont attachés qu'à lui ſeul. Ces mots extraordinaires qu'ils prononcent en faiſant leurs contorſions, & dont ils évitent avec ſoin de faire connoître la ſignification, ſont les noms des eſprits tant bons que méchans. Lorſqu'un aïoune par exemple veut découvrir un voleur, il appelle tous les diables chacun par leur nom. Ils aiment beaucoup leurs commodités, ſi l'on en croit les aïounes, & ne viennent pas toujours vers eux, mais ceux-ci vont les trouver dans leurs demeures : ceux qui habitent dans les nuages, ont des poeles comme les Ruſſes, & les diables terreſtres ont des huttes de Iakoutes. Preſque tous les Sibériens croient que lorſqu'un homme eſt malade, le diable lui a enlevé l'ame, & que lorſqu'elle n'eſt pas rendue promptement, le corps meurt. Mais, diſent les aïounes, quand le loup a dérobé une brebis, il ne ſe montre point au berger; il en eſt de même d'un diable qui a pris une ame : dans ce cas un chamane les appelle tous inutilement. Alors il a recours aux dieux qui protégent les hommes, & leur demande le nom du diable

voleur : dès qu'il le ſait, il va le trouver & tâche de l'engager à rendre cette malheureuſe ame. Pour cet effet il prend des queues d'animaux, des peaux d'hermine, d'iltis, d'écureuil, & les attache à un long fil. S'il préſume que le voleur ne ſe contentera pas de ces bagatelles, & qu'il pourroit bien exiger un cheval, il en figure un avec de l'écorce de bouleau, le met devant la hutte, prend les peaux attachées au fil comme s'il vouloit les montrer au diable, ſaute, crie autour du malade, & le preſſe fréquemment. S'il meurt, il faut que le diable ſe contente de ce qu'il a pris, mais s'il recouvre la ſanté, on immole le cheval promis.

Les Iakoutes font tous les ans des vœux pour eux-mêmes : les objets de ces vœux ſont de nombreux troupeaux, des chaſſes heureuſes, ou quelque autre bonheur dont un Iakoute peut avoir l'idée, & les aïounes engagent les dieux à exaucer ces vœux. Chaque famille raſſemble vers la fin de juin tout le lait de cavalle dont les poulains peuvent ſe paſſer ; on le met en fermentation comme celui qu'on veut diſtiller, on invite le chamane, toute la famille prend ſes habits de fête, mais on pare ſur-

tout un enfant de douze à quinze ans avec toute la pompe iakoute. Le chamane vêtu de ses habits ordinaires & non de sa robe de cuir dont il se revêt quand il veut appeller les diables, se place au milieu de la hutte le visage vers l'orient, tenant de la main gauche un pot de lait de cavalle fermenté, de l'autre une cuillier de bois : toute la famille, tant hommes que femmes & enfans, est assise autour de la hutte, & l'enfant pompeusement paré est, le genou droit en terre, devant le chamane. Celui ci s'inclinant plusieurs fois appelle tous les dieux l'un après l'autre, & en prononçant chaque nom prend une cuillerée de lait qu'il jette en l'air; cela s'appelle repaître les dieux, & c'est par ce régal que l'on peut se concilier leur bienveillance : afin qu'ils soient satisfaits, on leur jette du lait par trois fois. Le chamane s'étant encore incliné, & ayant marmoté quelques mots sort de la hutte, la famille le suit & s'asseoit autour de lui. Alors il boit avec toute l'apparence d'une grande dévotion quelques coups du lait resté dans le pot, le présente à l'enfant qui le reçoit à genoux en s'inclinant, boit aussi deux fois dans cette

posture, & le présente à genoux & en s'inclinant, à chacun des membres de la famille, qui le reçoit assis. Lorsque tous ont bu, le jeune homme présente le pot de nouveau & de la même maniere, en commençant par le plus considérable de l'assemblée, qui est le chamane, & qui cette fois boit assis comme les autres. Tout le lait préparé doit être bu, & cette liqueur ayant quelque force, la fête se termine ordinairement par une ivresse générale.

La divination par l'inspection de la main est en usage parmi les Iakoutes, mais elle n'est exercée que par les chamanes qui passent pour les plus habiles & les plus considérables de la nation.

Près du fort Olecminskoï la Léna est remplie d'îles, dont la plûpart sont habitées par des Iakoutes, les autres sont des pâturages. Ce fort est sur la rive gauche de la riviere; c'est un des plus anciens de Sibérie : il fut établi lorsqu'on exigea des peuples de cette contrée qu'ils payassent le tribut, & on lui donna le nom de la riviere d'Olecma, qui tombe à quatre lieues au-dessous, par la rive droite de la Léna. Vers l'an 1660 plusieurs habitans de ce canton passe-

rent dans la Daurie, pour y chercher le long de l'Amoure de meilleures terres. Le gouvernement russe ne jugeant pas à propos de laisser abandonner les environs de la Léna, fit en 1662 placer une garde à l'embouchure de l'Olecma, où ceux qui auroient voulu se retirer en Daurie, devoient nécessairement passer; mais la cession de ce pays aux Chinois a fait cesser cette désertion.

Le terrein qui est entre Vitimsk & Olecminsk pourroit nourrir un grand nombre d'habitans. On y trouve plus de terres labourables que dans les contrées supérieures; tous les bleds y croissent très bien. Les premiers paysans qui sont venus s'y établir, ont un peu cultivé les terres, mais l'amour de la fainéantise & de l'ivrognerie s'est emparé de leurs descendans. Quelque pauvre que soit un paysan, il travaille peu, mais il tient à ses gages un ouvrier de nation iakoute, paye pour lui le tribut, & lui donne sa subsistance qui n'est pas beaucoup plus chere que la nourriture d'un chien. Lorsqu'il a recueilli ses grains, il en vend la plus grande partie qu'on employe ordinairement à faire du brandevin,

porte au cabaret l'argent qu'il en retire, & garde à peine pour lui le grain néceſſaire pour ſa conſommation de l'hiver : il ne craint point d'en manquer ; le genre de vie des Iakoutes ne lui eſt pas tellement étranger qu'il ne puiſſe le prendre pour quelque temps. Au printemps, il eſt rare qu'il ait aſſés de grain pour enſemencer : il eſt obligé d'attendre celui qu'on apporte des contrées ſupérieures ; il ne faut donc pas être étonné qu'il ne mûriſſe pas parfaitement ici, où on le ſeme plus tard que dans les cantons plus méridionaux. Durant l'hiver les payſans prennent des écureuils de la maniere accoutumée, & vont quelquefois à la chaſſe du renard ; mais celle des zibelines eſt pour eux beaucoup trop penible. Ils conſomment au cabaret tout le produit de leur chaſſe ; un ſeul payſan y dépenſa, tandis que j'étois en ce pays, trente-trois livres dans un ſeul jour. Les Iakoutes qui ſont riches ſuivent l'exemple des Ruſſes ; s'ils ne s'enivrent pas, c'eſt qu'ils n'ont pas de brandevin : ils ſont adonnés à la fainéantiſe, que tous les peuples de Sibérie, excepté les Tongouſes, regardent comme le bonheur ſuprême. Il eſt difficile d'y trouver un Ruſſe qui entende

bien sa langue naturelle, mais ils parlent tous facilement la langue iakoute. Ils observent rarement les jours de jeûne. Plusieurs habitent sous des huttes parmi les Iakoutes, & le genre de vie de ce peuple leur est devenu naturel. Ce qu'ils desirent le plus, ce sont des bœufs, des vaches & des chevaux; quelques-uns ont des cochons & des poules, mais il est fort rare qu'ils aient des moutons. Les concombres leur sont inconnus; il y en a peu qui sement des raves, des navets des choux, des carottes, & ils en prennent peu de soin. Le lieu le plus abondant en souris dans les environs de la Léna est le district d'Olecminsk; on n'y trouve pas un seul chat, & le peu de grains qu'on y moissonne & qu'on veut garder, est plus utile aux souris qu'aux hommes. Quant aux rats, les Iakoutes, qui les prennent pour les manger, les ont presque entierement détruits. Les Slouchivies du fort Olecminsk, sont fort à leur aise, parce qu'ils prennent aux Iakoutes tout ce qui leur convient.

Lorsqu'ils ramassent le tribut, ils renouvellent leurs provisions, & le prikachetchik se distingue parmi eux comme l'aigle parmi les oiseaux de proie.

Vers la fin d'août (1736,) le froid commençoit à se faire sentir; on voyoit rarement le soleil, & les tempêtes se suivoient de près. Au commencement de septembre les arbres se dépouillerent, toutes les herbes se flétrirent, il tomba de la neige & du verglas; le froid augmenta peu à peu jusqu'au degré où il est ordinairement en Allemagne à la fin de l'automne; l'eau geloit pendant la nuit dans tous les vases.

CHAPITRE L.

Ruisseau salé. Montagnes en forme de colonnes. Mine de fer, &c.

AU-DESSOUS de l'embouchure de l'Olecma il y a un ruisseau salé nommé Solianka dont la source est environ à huit lieues sur la rive gauche. Les eaux de ce ruisseau n'ont ni à la source ni dans leur cours aucune odeur particuliere, & different par-là de celle des ruisseaux salés qui tombent dans la Léna.

On trouve un peu plus loin sur le

bord de cette riviere un endroit célebre, parce qu'on y voit des montagnes qui ont la forme de colonnes : il y en a de pareilles en d'autres endroits, mais celles-ci sont les plus grandes. Elles sont composées de plusieurs morceaux dont quelques-uns sont arrondis comme des fûts de colonnes, quelques autres équarris, d'autres ressemblans à des pans de mur, tous presque perpendiculaires & formant une hauteur de dix à quinze toises. Ces montagnes qui occupent environ sept ou huit lieues de long, & perdent peu à peu leur hauteur, présentent l'apparence des ruines d'une grande ville, & les arbres qui croissent entr'elles, augmentent la beauté du spectacle. Elles sont composées de grais, de marbre rouge veiné, de pierres de plusieurs couleurs, & dans les intervalles qui sont entre ces colonnes on trouve de bonne mine de fer : on en tire aussi dans une montagne qui est tout près du commencement de la colonnade. Je n'en avois point encore vu qui fut aussi facile à travailler que celle-ci. Toute la pointe de la montagne est d'une riche mine de foie brisée en plusieurs morceaux, qui sont parmi une mine de

fer jaune-terreuſe, & quelquefois rouge : on en trouve des morceaux qui peſent de douze à ſeize cents livres, mais ils ſont extrêmement rares ; les plus communs, ſont de trois à quatre livres. Ainſi la mine eſt naturellement détachée, ſans mélange de pierres, & l'on peut la tirer avec la pelle ſeule : huit ou dix ouvriers en tirent dans un ſeul jour depuis ſeize juſqu'à vingt mille livres. On la jette dans une caiſſe de bois qui peut en contenir cette quantité : lorſqu'elle eſt pleine, on la couvre de bois & on y met le feu ; c'eſt ainſi que ſe fait le grillage. On en remplit enſuite des ſacs de cuir que des hommes portent ſur leurs épaules au bas de la montagne ; ils peuvent faire chaque jour huit à dix voyages. On ne travaille à cette mine que durant l'été ; dans les autres ſaiſons la terre eſt gelée : le 8 ſeptembre 1736 elle l'étoit déja d'un pied.

Nous paſſâmes enſuite devant Titari ou l'île des Meleſes, qui eſt remplie de Iakoutes, & nous trouvâmes un peu plus bas le ruiſſeau de Botama, près duquel on a fouillé la premiere mine de fer pour l'uſage des voyageurs de Kamtchatka : quoiqu'elle ſoit plus près de

Iakoutsk, qu'elle tienne autant de métal que celle dont je viens de parler, & qu'on pût la fondre ſur les lieux même, on l'abandonna l'an paſſé, parce qu'il n'y en avoit pas une quantité conſidérable & qu'il falloit la tranſporter par terre.

Depuis la colonnade on ne trouve plus de montagne, excepté le rocher deChangalaïsk ; le terrein eſt ſablonneux, les bords de la Léna ſont couverts de cailloux gris, les bois deviennent moins épais, les ſaules auſſi communs que dans les contrées ſupérieures, mais on en voit peu de la grande eſpece. Les terres labourables ſont fréquentes, & les Iakoutes peuvent mettre leurs beſtiaux en pâture pendant tout l'hiver comme le faiſoient leurs peres, lorſqu'ils occupoient encore les cantons qui ſont au-deſſus. Les troupeaux s'y engraiſſent peu, mais y meurent rarement de faim, ſur-tout lorſque la neige eſt peu abondante & peu durable : car, tant que la neige couvre la terre, ils ſont obligés de chercher leur nourriture où ils peuvent la trouver; les Iakoutes ſont trop fainéans pour faire proviſion de foin.

Le 19 ſeptembre (1736) la Léna commençoit à charrier : la quantité des

glaçons augmentoit journellement ; ils s'amoncelerent bientôt près des îles & des bords, ne formerent qu'une glace, & l'on vit presque aussi-tôt des traîneaux sur la riviere. Peu de jours après, on en pouvoit tirer par tout des morceaux de glace épais de deux pieds & plus. Les habitans du pays en font un usage très avantageux : leurs fenêtres ferment très mal, & les moyens ordinaires, tels que le fumier & les peaux, ne peuvent garantir du grand froid ni les chambres ni les celliers. On prend donc des morceaux de glace bien purs, de la grandeur de la fenêtre, on les place par dehors, on les arrose d'un peu d'eau, & la fenêtre est faite. Ces glaces interceptent beaucoup de lumiere, & il est remarquable que lorsque le soleil brille, les chambres sont plus obscures ; mais le froid s'y fait peu sentir, les vapeurs y pénetrent difficilement, & la bierre & le vin gele rarement dans les celliers. Il arrive quelquefois ici, de même qu'à S. Péterbourg, qu'un froid subit rend les eaux épaisses comme une bouillie, & les congele presqu'à l'instant. Les poeles sont construits ici comme dans la Russie : la plûpart sont de terre, parce qu'on n'a pas toujours des

forges dans son voisinage, & que les poeles de fer sont moins en usage. Ceux des riches sont faits de terre à fourneaux, les autres de simple brique. Quelques-uns ont deux ou trois voutes l'une sur l'autre, afin que le feu tournoyant plus long-temps à l'intérieur cause une chaleur plus durable. Les uns ont l'ouverture en dedans de la chambre, afin qu'on ne perde point de chaleur; les autres l'ont en dehors, pour éviter les vapeurs sulfureuses qui sortent du poele, lorsqu'on l'ouvre avant que le bois soit parfaitement consommé. Ces vapeurs de même que celles du charbon qui n'est pas encore embrasé, causent des maux de tête, des tremblemens & foiblesses de nerfs, des nausées, des vomissemens, des assoupissemens, & ôtent enfin la respiration & la vie, mais elles n'ont pas ces funestes effets sur la plûpart des Russes, peut-être parce qu'ils y sont accoutumés dès leur enfance.

La riviere de Léna passe à quelque distance de Iakoutsk, & les eaux du voisinage gelent en hiver; ainsi, lorsqu'on veut avoir de l'eau, il faut l'envoyer chercher très loin. Les officiers de la flotte qui firent usage d'eau com-

mune & de glace fondue, s'apperçurent que celle-ci communiquoit au thé un goût & une couleur plus agréables : nous répétâmes leur expérience, & le résultat fut le même. Il faut observer de ne pas fondre la glace sur un feu qui fume; elle prend le goût de fumée plus facilement que l'eau commune. On la préfere aussi pour faire du ponch, & quelques-uns prétendent qu'elle cuit mieux les alimens.

CHAPITRE LI.

Navigation des Russes dans la mer glaciale.

NOUS trouvâmes à Iakoutsk Vasili Rtichetchev avec sept hommes, reste de l'équipage de l'une des flottes qui partirent de cette ville en 1735, pour descendre la Léna jusqu'à la mer glaciale, & aller par le nord-est à Kamtchatka. Cette flotte étoit commandée par un danois nommé Lassenius, officier habile & expérimenté, qui s'étoit offert lui-même pour cette expédition, & l'avoit entreprise avec joie.

Il eut toujours le vent contraire sur la Léna, descendit lentement, & fut quelquefois obligé de s'arrêter trois ou quatre jours. Enfin, le quatrieme août, il arriva au golphe que fait cette riviere peu loin de son embouchure, & le lendemain à l'embouchure même auprès de Bikovskoï - mouis, ou du promontoire de Bikovsk : il y fit, ainsi que dans l'île du même nom, dresser une colonne de trente-six pieds de hauteur, afin de l'appercevoir de loin. Deux jours après il mit à la voile, & courut par est-nord-est, mais les brumes & les vent contraires qui furent toujours suivis de calmes, l'obligerent à jetter l'ancre. Il s'éleva le onze un vent favorable qui le porta vers l'est par nord & est-sud-est : en moins de deux heures il apperçut des glaces à l'est, jetta l'ancre aussi-tôt & fut en peu de temps entouré de glaces. Elles disparurent dans une couple d'heures, & il remit à la voile, mais une tempête l'assaillit, brisa le gros cable de la grande voile, & le contraignit de mouiller.

Le lendemain il leva l'ancre & courut au nord-ouest, mais il fut environné de tant de glaces, & l'air fut si obscurci

par la neige qui tomboit, qu'il ancra de nouveau, & pensa dès le lendemain à chercher une riviere où il put passer l'hiver. La chaloupe fut envoyée pour sonder les plus voisines, & revint sans en avoir trouvé qui fut propre à ce dessein : on résolut donc unanimement d'aller au ruisseau Kara-oulak ; on y parvint dans deux jours, & on remonta jusqu'à un quart de lieue au-dessus de son embouchure. Cet endroit parut commode pour un bâtiment ; on y avoit de huit à quinze pieds d'eau. Plus haut ce ruisseau est bas, & en automne il est à sec ; il paroît qu'il doit au travail des eaux de la mer la profondeur qu'il a vers son embouchure ; en effet les eaux qu'on y trouve, ne different point de celles de la mer : les Iakoutes le nomment Kara-ourak ou le ruisseau noir. La latitude de ce lieu est d'environ soixante & onze degrés.

Le premier soin de Lassenius fut de pourvoir à son cantonnement. Il trouva cinq anciennes huttes de Ioukaghirï ou Iakoutes montagnards, qui auroient pu contenir tout son équipage, mais comme il y appercevoit déja du mécontentement & des murmures, il fit cons-

truire

truire une caserne : on y employa le bois jetté par le Kara sur ses rives : à cinquante lieues des bords de la mer glaciale il ne croît aucun arbre, mais les rivages sont couverts de bois de melese & de sapin flotté, & l'on en trouve des monceaux dans quelques endroits. La caserne étoit longue de soixante-seize pieds, large de vingt & un & demi, & haute de seize; on en garnit les fentes avec de la mousse, & on la partagea par des cloisons en quatre parties, dont le commandant occupa l'une, donna l'autre à l'aumonier, la troisieme au sous-lieutenant, & la quatrieme au reste de l'équipage. Ces quatre chambres étoient échauffées par trois poeles faits comme ceux des villages russes, c'est-à-dire à peu près comme des fours, mais un peu plus grands & plus épais : on met dans ces poeles beaucoup de bois dont la flamme sort presque toujours dans la chambre : on y cuit le pain & les viandes, quelques-uns ont une cheminée, d'autres seulement un trou fait dans le mur, qu'on peut ouvrir & fermer par le moyen d'une coulisse, de maniere que la fumée sorte, & que l'on conserve dans la chambre autant de chaleur qu'il est possible. Ces poeles

furent construits avec une espece d'argile nommée *il* en langue russe : on peut la comparer à cette terre que la plûpart des eaux déposent. Elle forme la premiere couche du terrein voisin de la mer glaciale, & n'est épaisse que de sept à huit pouces. Les Ioukaghiri disent que la mer couvroit autrefois cette contrée ; l'*il* est peut-être un de ses dépots.

Vers la fin du mois d'octobre le froid augmenta extraordinairement, & le scorbut en même temps attaqua l'équipage. Le cinq novembre, le soleil qui jusqu'alors sembloit contenir la nature dans l'ordre accoutumé, cessa de paroître. A l'égard du plus grand nombre, ce fut pour toujours, & pour deux mois à l'égard des autres. On auroit dit que sa chaleur suspendoit les effets du mécontentement de l'équipage ; dès qu'il eut disparu, les murmures éclaterent, le lieutenant fut accusé de haute trahison ; le commandement lui fut ôté & donné au sous-pilote Rtichetchev. Le malheureux Lassenius fut presque en même temps vivement attaqué par le scorbut, & mourut le dix-huit décembre.

Le dix-neuvieme janvier le soleil re-

parut : on eſpéroit que ſa chaleur rétabliroit peu à peu l'équipage, mais dans ce même mois il mourut ſept hommes ; en février douze, en mars autant, en avril trois. Le ſous-chirurgien Kréner qui avoit réſiſté long-temps, & pouvoit remédier aux maux de ceux qui vivoient encore, mourut vers le quinze mars.

Les accidens de ce ſcorbut étoient des douleurs que l'on reſſentoit aux endroits où l'on avoit eu des bleſſures ou des abſcès, la laſſitude accompagnée d'un aſſoupiſſement extraordinaire, l'enflure des pieds ſur leſquels il paroiſſoit çà & là des taches bleues, un éternûment violent, pendant lequel on reſſentoit dans les reins des douleurs aiguës, l'ébranlement des dents, l'haleine puante, l'enflure du corps, accompagnée d'une ſoif inextinguible, une toux ſeche, une forte conſtipation, dont l'effet ſubſiſtoit durant deux ou trois ſemaines : les plus puiſſans purgatifs étoient ſans effet. La fin de cette conſtipation étoit un ſymptome de mort ; pluſieurs finiſſoient au même inſtant qu'elle ceſſoit ; elle étoit ſuivie dans les autres d'un dévoiement continuel, & quelquefois d'un flux de ſang, qui ſe terminoit en peu de jours

avec la vie. Il paroît que l'équipage du danois Monk, qui passa l'hiver dans la baie d'Hudson à soixante-trois degrés vingt minutes de latitude septentrionale eut la même espece de scorbut (1). Le lieutenant eut la fievre avec une oppression de poitrine, une insensibilité totale & un violent hoquet pendant lequel il expira : tous les autres malades eurent aussi la fievre avec des crampes & des douleurs dans les membres.

Le corps du lieutenant avoit au côté droit plusieurs taches bleues ; on en fit l'ouverture. Pour peu que l'on pressât l'uretre, il en découloit du sang, & il y avoit dans la vessie, outre les urines, beaucoup d'excrémens & de sang caillé. Le rein droit étoit couvert de viscosités, & presque entierement attaché par derriere, la trachée-artere enflammée, le cœur & la veine cave remplis de sang épais noirâtre, l'estomac entierement sain.

La caserne étoit voisine de la mer : on y souffroit continuellement un froid excessif ; quelque quantité de bois qu'on

---

(1) Recueil des voyages au nord, t. 1, p. 180.

mît dans les poeles, on ne pouvoit pas les échauffer, & l'on n'y sentoit quelque chaleur que lorsqu'on étoit devant l'ouverture : Lassenius eut toujours dans sa chambre, outre son poele, un grand chaudron rempli de braise, & ne put se réchauffer. Le terrein de la caserne fut toujours humide, les murs étoient comme couverts de glace. On étoit quelquefois contraint d'y laisser les corps morts quatre, cinq, & même six jours, parce qu'il y a dans ce climat des tempêtes épouvantables, qui auroient enseveli sous la neige ceux qui se seroient risqués à sortir : l'odeur de ces cadavres, l'inquiétude & la crainte qu'ils pouvoient causer aux malades ont peut-être abrégé la vie de plusieurs.

Chaque homme de l'équipage avoit par mois trente livres de farine, cinq de gruau & une de sel : on dit que le lieutenant n'avoit fait les parts aussi petites, qu'afin de ne pas manquer de vivres à l'avenir. L'équipage murmura contre cette prévoyance, & s'imagina que cette épargne étoit la cause de la maladie. Dès que Lassenius fut mort, les portions furent augmentées, mais le mal ne diminua point. Le brande-

vin fut toujours diſtribué ſelon les loix de mer : quant à la boiſſon & à l'eau néceſſaire pour cuire les alimens & faire les médecines, on fit uſage de neige fondue.

Il eſt ſurprenant que huit hommes aient pu ſupporter cette rude épreuve : ils avoient même air, même habitation, mêmes alimens que ceux qui moururent, mais comme ils étoient les ſeuls qui fuſſent en ſanté, ils travailloient continuellement pour ſoigner les malades ou pour eux-mêmes : il n'y eut que l'aumonier qui ſe conſerva ſain & ſauf ſans le moindre travail. Il attribuoit ſa ſanté à la précaution qu'il avoit eue de faire conſtruire dans ſa chambre une cheminée, & regardoit comme pernicieuſes & comme la principale cauſe des rapides progrès du ſcorbut, les vapeurs qui ſortoient du bois humide dont la caſerne étoit faite, & de la terre dont on avoit bâti les poeles. On l'en avoit prévenu à Chigani, & on lui avoit fait ſentir qu'une cheminée réuniſſoit deux avantages, celui de renouveller l'air & celui de conduire au-dehors les vapeurs nuiſibles. Les huit hommes qui eurent le bonheur de ſupporter cette rude épreuve, eurent conſtamment une conſtipation dont l'effet du-

roit depuis trois jusqu'à huit jours. Quand le soleil reparut, & que l'on put s'appercevoir de l'accroissement des jours, ils sentirent quelques attaques de scorbut, mais elles furent beaucoup moins violentes que celles de leurs camarades; comme ils attribuoient à leurs veilles & à leur travail, la conservation de leur santé, ils résolurent de ne dormir que durant quatre heures, & de ne jamais rester dans l'inaction tout le reste du jour. On éveilloit avec de l'eau froide ceux qui auroient voulu dormir au-delà du temps réglé. Ces précautions ne purent garantir le sous-pilote de l'enflure des pieds. Il commença dans le mois de mars, de même que ses camarades, à boire une décoction de sommités de pin, & d'après le conseil d'un Ioukaghiri qui vint les voir dans la caserne, il ne mangea pendant quatorze jours que du poisson gelé crud : ce traitement lui réussit, & il fut guéri presque en même temps que les autres. Ils attribuoient au soleil une partie de leur retablissement, & disoient qu'ils avoient été d'autant plus sensibles à sa chaleur, qu'ils avoient éprouvé un froid excessif. L'aumonier étoit si bien rétabli dès le mois d'avril, qu'il alla sur la glace avec des

patins jufqu'au promontoire de Bikovsk qui étoit à vingt-cinq lieues, revint à la caferne, & fit quinze jours après, le même voyage.

Dans l'été de 1736, il fut ordonné par l'amiral au lieutenant Dmitri Laptiev de continuer le voyage de Laffenius, & on lui donna pour pilote le lieutenant Plautin, habile marin. Ils defcendirent la Léna, fe rendirent tantôt dans de petits canots, & tantôt à pied au ruiffeau de Kara, mais ils ne purent mettre en mer que le quinzieme août parce qu'ils furent obligés de venir prendre des vivres à l'embouchure de la Léna. Ils avoient lu dans les relations des navigateurs venus dans ces mers, que pour trouver un paffage qui menât à la mer d'orient, il falloit plûtôt prendre le large que ranger les côtes; ils prirent ce parti, foit pour abréger la route, foit pour éviter les glaces qui font ordinairement auprès du rivage. L'événement répondit à leurs efpérances; ils coururent nord-eft pendant vingt-quatre heures avec le vent le plus favorable. Ils fe croyoient près de leur but, lorfqu'ils virent devant eux une mer glacée; les chaloupes envoyées pour la reconnoître s'affure-

rent qu'elle n'avoit d'iſſue ni vers l'eſt ni vers le nord, & des gens qui avoient quelque connoiſſance de ce pays témoignerent par écrit que depuis long-temps cette mer étoit toujours glacée. S'il euſſent voulu attendre que par haſard elle dégelat, l'endroit où ils étoient, auroit pu geler pour long-temps. Il fut donc unanimement réſolu de revenir à la Léna : on y arriva ſans accident le vingt-trois août, on la remonta juſqu'au ruiſſeau de Khotichtak, & l'on y trouva tant de glaces qu'il fallut y paſſer l'hiver. Vers le mois de novembre on reſſentit quelques attaques de ſcorbut : il y avoit aux environs une grande quantité de petits cedres nommés ſlanets (1); le lieutenant conjectura d'après la reſſemblance qu'ils ont avec les pins & les ſapins, qu'ils pourroient être utiles contre le ſcorbut; il en fit faire des décoctions qui réuſſirent très bien, & délivrerent ſes gens

(1) *Pinus foliis quinis, cono erecto, nucleo eduli.* Haller. Helv. 150. *Pumila conis minoribus.* Gmel. Flor. Sibir. 179, t. 39. *Pinus foliis quinis lævibus.* Linn. Sp. p. 4, p. 1000.

en peu de temps de leurs incommodités.

L'autre flotte partie de Iakoutsk dans la même année 1735 descendit la Léna, pour aller par le nord-ouest à l'embouchure de l'Iénisei; elle étoit commandée par un lieutenant nommé Prontchichetchev. Il passa le 30 juillet devant le ruisseau d'Agous-aïegos nommé dans les nouvelles cartes Agis-jégo : auprès de ce ruisseau & au milieu de la Léna est une île de roc nommée Stolb ou la Colonne; elle est à soixante-douze degrés six minutes de latitude septentrionale. Un peu plus bas, la riviere se partage en quatre bras, dont chacun a son nom & se jette dans la mer glaciale par une embouchure particuliere. Le commandant les fit sonder, & passa par le bras le plus oriental, qui est celui de Bikovsk : il trouva la latitude septentrionale de l'embouchure de ce bras, de soixante & onze degrés quarante minutes. Il courut deux cents milles d'Italie nord & ouest, le long des îles répandues entre les embouchures de la Léna, & vit toujours beaucoup de glaces au nord & à l'est. Les montagnes de glace étoient hautes de huit à dix toises : il navigua entre elles, & n'y trouva que des passa-

ges de cinquante à cent toises. Ensuite il se dirigea entre sud & ouest pendant cent milles d'Italie, & atteignit l'embouchure de l'Olenek, où ayant fait prendre la hauteur du soleil, il trouva la latitude de soixante-douze degrés trente minutes. Cependant le froid commençoit à se faire vivement sentir; tous les cables étoient glacés, le bâtiment avoit tellement souffert qu'il y entroit deux pouces d'eau par heure, & quand il auroit voulu aller plus à l'ouest, il n'avoit point de gens qui connussent ces parages; ainsi l'avis général fut d'entrer dans l'Olenek, & il fut suivi le premier septembre. Environ à huit lieues de l'embouchure ils trouverent douze promichlénies russes qui s'étoient établis sur cette riviere avec femmes & enfans, & s'y étoient bâti des maisons : ils construisirent encore une couple de poeles & habiterent avec ces promichlénies.

Dans l'été de 1736, le lieutenant-commandant reçut ordre de l'amiral de sortir de l'Olenek & de continuer son voyage. Le scorbut ne tarda pas à l'attaquer vivement ainsi que sa femme qui avoit voulu le suivre, mais ce mal

ne put diminuer ni ſon courage ni ſa vigilance. Ils arriverent le 23 août à l'embouchure de l'Anabara qui eſt à ſoixante & onze degrés une minute, & de-là ſe dirigerent vers la Katanga : ils n'y étoient pas encore, lorſqu'ils furent tout à coup entourés de tant de glaces qu'ils eurent beaucoup de peine à s'en délivrer. La glace s'étendoit depuis la Katanga fort loin dans la mer ; ils furent donc obligés d'entrer dans cette riviere, dont l'embouchure eſt à ſoixante & quatorze degrés neuf minutes. Il y avoit quelques huttes vuides ſur la rive occidentale : elles appartenoient à des habitans du pays qui demeuroient alors à trente-cinq lieues plus haut, & venoient quelquefois à ces huttes. Le lieutenant remit en mer & courut le long des côtes, preſque toujours nord, juſqu'à la Tamoure ou Taïmoure. Cette contrée eſt fort ſtérile : on n'y voit pas un ſeul arbre, pas même de bois flotté, & la riviere eſt ſi peu profonde qu'elle doit être tout glace en hiver. Il continua de ſuivre la côte depuis la Taïmoure juſques vers la Piaſida, & il y trouva entre le rivage & pluſieurs grandes îles qui le bordent, des glaces immobiles, qui,

ſuivant ſa conjecture, y étoient depuis l'hiver précédent. Il fallut donc tirer à la mer, afin de tourner les îles au nord. Ce projet ſembla réuſſir. La mer étoit aſſés unie, cependant les détroits étoient pleins de glaces. Ils parvinrent à la derniere île, & ſe trouverent à ſoixante-dix-ſept degrés vingt-cinq minutes de latitude ſeptentrionale; mais ici toute eſpérance s'évanouit. Le froid avoit beaucoup augmenté; entre la derniere île & le rivage, & depuis cette île vers le nord la mer étoit couverte d'une glace immobile. Ils tenterent cependant de courir au nord, & ils avoient déja fait ſix milles d'Italie, lorſqu'ils furent enveloppés par une brume épaiſſe qui leur ôtoit la vue de ce qui les entouroit. Lorſqu'elle fut diſſipée, ils ne virent autour d'eux que glaces; celles qui étoient du côté de la pleine mer étoient mobiles, mais en ſi grande quantité, qu'un canot n'auroit pas pu trouver place entre elles. Dans ces fâcheuſes circonſtances le lieutenant dont la maladie augmentoit de jour en jour, aſſembla ſon conſeil, & le retour fut réſolu. Vers la Taïmoure il fut ſurpris par un calme entouré de glaces, & la mer commençoit à geler, mais après vingt-quatre heures, le

vent ayant écarté les glaces flottantes, & celles de la mer ayant disparu, il parvint non sans danger, à l'embouchure de l'Olenek, & ce brave officier qui avoit fait tout ce qu'on pouvoit attendre d'un homme plein d'habileté, de zele & d'intelligence, vit finir en même temps son voyage & sa vie : il fut suivi de près par sa vertueuse veuve, qui mourut encore moins de maladie que de douleur.

Malgré ces tentatives inutiles, le gouvernement n'abandonna point encore l'espoir d'atteindre au but qu'il se proposoit. Le lieutenant Laptiev reçut un ordre de se rendre en Sibérie, de descendre la Léna, d'aller par mer aussi loin qu'il seroit possible, & de continuer le voyage à pied le long de la côte, afin d'en avoir au moins une connoissance plus exacte. Laptiev ayant mis en mer le 29 juillet 1739, passa le 15 août devant une langue de terre qui s'avance assés loin dans la mer, & qu'il prit pour le Sviatoï-noss : on donnoit autrefois ce nom à un autre promontoire qui est à peu de distance au-delà de l'Indighirka. Il navigua entre les glaces jusqu'aux quatre embouchures de l'Indighirka, dont il trouva la la-

titude de soixante-douze degrés deux minutes. Les eaux de la riviere étoient si basses, qu'il ne put pas y entrer ; il fut obligé de rester en mer & de voguer entre les glaces, mais le premier septembre la mer gela. Peu de temps après, il s'éleva une tempête qui dégagea le bâtiment, & le poussa en mer parmi les glaces flottantes. Il survint ensuite un calme, & la mer gela tellement qu'on put aller du bâtiment au rivage sur la glace, & y transporter les bagages : il étoit à une lieue & demie de terre. Laptiev y laissa une garde qu'il fit relever de temps en temps, & s'établit à terre avec tout son équipage. Ils ne manquerent point de vivres, car il n'y a point de riviere aussi septentrionale, dont les bords soient plus habités, & la mer leur fournissoit d'abondantes provisions ; ils trouvoient entre les glaces, en grande quantité, des chiens de mer, des ours blancs, & des veaux marins. Depuis le Sviatoïnoss de Laptiev, jusqu'à l'Indighirka, la mer est basse & le pays plat, & depuis ce même promontoire jusqu'à la Kolima il n'y a point de riviere assés profonde à son embouchure pour recevoir un bâtiment un peu grand.

Les voyages entrepris enſuite pour le même objet n'eurent pas un ſuccès plus heureux. Cependant il eſt conſtaté par des mémoires trouvés dans les archives de Iakoutsk, que vers la fin du dernier ſiecle, des marins peu habiles & peu expérimentés alloient preſque tous les ans dans les dotchennikes ordinaires de l'embouchure de la Léna à la Kolyma. Dans cette navigation on a toujours ſuivi la côte le long d'un canal étroit trouvé entre les glaces. On y trouve auſſi que pluſieurs bâtimens ſe ſont perdus dans ce voyage, & ce ſont peut-être ces triſtes exemples qui l'ont fait abandonner.

On a quelques traces qu'un petit canot parti de la Kolyma ayant doublé le Tchouketchoï, eſt venu à Kamtchatka. Enfin des relations nouvelles & authentiques ont appris que la côte méridionale court au nord, que les eaux y deviennent de plus en plus baſſes : il ſe peut donc qu'autrefois elles fuſſent différentes de ce qu'elles ſont aujourd'hui, que la mer ait abandonné des langues de terre qu'elle couvroit alors, & que des dotchennikes qui tirent moins d'eau que les bâtimens faits pour la mer aient pu paſſer où ceux ci n'ont pu trouver de chemin.

CHAPITRE LII.

Hiver de Iakoutsk. Marmottes. Alimens ordinaires des Russes & des Iakoutes, &c.

APRÈS des voyages si longs & si pénibles je reviens hiverner à Iakoutsk. Vers le 28 de septembre il y faisoit à peine jour à neuf heures ; dès qu'il tomboit de la neige, on ne pouvoit se passer de lumiere, & vers deux heures & demie de l'après-midi, lorsque le ciel étoit pur, on revoyoit les étoiles. La plûpart des habitans vont reposer, dès que la nuit commence, comme s'ils n'étoient qu'à cinquante degrés de latitude, & dorment toute la nuit : ils ont à peine dîné qu'ils reviennent à leur lit, & lorsque le jour est sombre, il arrive souvent qu'ils ne s'éveillent pas. L'exemple du lieutenant Lassenius nous avoit appris la malignité du scorbut de Sibérie, & combien le trop dormir y est dangereux : nous prîmes donc la résolution de ne consacrer au repos, qu'une partie de la

nuit, & d'employer l'autre à l'étude : nous éprouvâmes tous qu'il eſt impoſſible de travailler ſans interruption durant une nuit auſſi longue ; le travail laſſe, la ſeule lumiere laſſe, il nous fallut chercher du ſecours dans la ſociété de nos amis.

Je commençai mes obſervations d'hiſtoire naturelle par l'examen d'une eſpece de marmotte nommée en ruſſe iévrachka : on trouve ce joli animal en grande quantité dans la campagne, ainſi que dans les celliers & dans les greniers des deux eſpeces. Il y a dans ce canton autant de greniers ſous terre qu'il y en a qui ſont au-deſſus, car ni l'humidité, ni la moiſiſſure, ni les inſectes ne peuvent nuire aux grains ſous une terre gelée à deux pieds de profondeur. Les marmottes de la campagne ſe tiennent dans les ſouterreins qu'elles ſe creuſent, & qui ont une entrée & une ſortie particuliere : leur gîte eſt au milieu du ſouterrein, & elles y dorment durant tout l'hiver ; mais celles qui vivent de grain & de légumes cherchent leur proie en hiver ainſi qu'en été. Elles ont la tête aſſés ronde, le muſeau tout-à-fait plat. L'oreille n'a point de cartilage, & l'on ne peut découvrir

le conduit auditif qu'en écartant les poils qui le couvrent. La longueur du corps, en y comprenant la tête, fait à peine un pied ; la queue est garnie de longs poils, large comme la main, presque entierement ronde auprès du corps, ensuite applatie & épaisse d'un demi-pouce, plus mince & arrondie vers l'extrémité, les deux côtés en pente depuis le milieu comme une épée à deux tranchans, vers le haut noirâtre mêlé d'un peu de jaune, vers le bas rouge de renard, toute noire aux extrémités. Le corps est, de même que celui de la souris, assés gros, par-dessus gris mêlé de jaune, par-dessous jaunâtre : ces couleurs tirent par endroits sur le rouge de renard. Les pattes sont jaunâtres à l'intérieur & à l'extérieur, courtes, plus longues derriere que devant : celles de devant ont quatre orteils ; celles de derriere, cinq, & chaque orteil est garni d'un ongle noir, de grandeur médiocre, un peu courbe. Lorsqu'on met en colere ces petits animaux, ils mordent avec force & jettent le cri ordinaire aux marmottes : ils se dressent aussi sur les pieds de derriere, lorsqu'on leur donne à manger, & portent les alimens à leur gueule avec ceux de devant. Ils s'ac-

couplent au commencement d'avril ; font au commencement de mai cinq ou six petits, mettent bas dans leur gîte qui est alors couvert d'herbages, & y allaitent aussi : enfin la nature a fait de cette espece d'animal une marmotte en petit. On trouve ça & là dans la Sibérie des marmottes ordinaires, qui different cependant selon les cantons en grosseur & en couleur.

J'étois le 8 novembre chez M. Muller, lorsque nous entendîmes appeller au feu, & l'on vint bientôt m'annoncer que ma maison brûloit. Nous y accourûmes, mais déja tout secours étoit inutile ; la maison étoit en flammes, & l'on ne pouvoit seulement pas en approcher. A cette vue je fus frappé comme de la foudre ; je perdois mes observations, mes plantes, mes desseins, & tous les moyens de réparer cette perte, mes livres, mes instrumens ; il ne me restoit en argent & en habits que ce que j'avois sur moi. On ne put éteindre le feu ; toute la maison brûla depuis le toît jusqu'aux fondemens. Quoiqu'on jettât continuellement de la neige sur les cendres, on ne put y fouiller que le troisiéme jour : on y trouva réduit en lingot

plus de la moitié de mon argent & de celui de M. Muller que je gardois, avec quelques livres qu'une bonne reliure avoit assés garantis pour qu'ils servissent encore : je perdis tous les autres, mais celui dont la perte m'affligea le plus, fut les institutions de Tournefort.

L'hiver fut extrêmement doux, cependant on ressentoit quelquefois un froid très vif, & il est tel ordinairement à Iakoutsk dans cette saison. Il y fut si excessi, fil y quelques années, qu'un Voivode obligé d'aller de sa maison à la chancellerie qui n'en étoit éloignée qu'environ de quatre-vingts pas, quoiqu'il eut le corps couvert d'une ample fourrure, & la tête cachée dans une capote de peau, eut les pieds, les mains & le nez gelés, de sorte qu'il eut beaucoup de peine à se rétablir. Les membres qui viennent de geler n'ont aucun sentiment, & sont plus blancs que le reste de la peau. On les frotte ordinairement avec de la neige pour les guérir, & dès qu'ils commencent à devenir sensibles on substitue de l'eau chaude à la neige : s'il y a peu de temps qu'ils soient gelés, le remede le plus prompt est de les frotter avec une étoffe de

laine, mais s'il y a long-temps, il faut mettre la partie gelée premierement dans la neige, ensuite dans l'eau chaude, & l'y laisser pendant quelque temps, après lequel on en vient au frottement. Les Iakoutes emploient un autre remede que quelques russes ont pris d'eux : ils enduisent le membre malade avec de la bouse ou de l'argille, quelquefois avec ces deux matieres mêlées ensemble, & disent que l'une & l'autre y rappellent le sentiment. Ils le regardent aussi comme un remede préservatif, & lorsqu'ils ont à faire un voyage un peu long par un grand froid, ils s'enduisent les parties du corps les plus exposées, & prétendent que ce baume diminue du moins les effets du froid. Parmi plusieurs récits fabuleux, Strahlenberg a cependant rapporté une chose vraie, lorsqu'il a dit que les Iakoutes avoient des mortiers de bouse gelée, où ils piloient des poissons séchés, des racines, des baies & même du poivre & du sel.

Vers la fin de février une femme iakoute accoucha d'un monstre, & ses compatriotes en parloient comme d'un événement qui présageoit de grands malheurs à la race humaine : ils croient

que tout monſtre eſt un diable né pour la perte des hommes. Dès que la mere l'eut vu, elle dit à une vieille femme qui l'avoit aidée, de le mettre dans un vaſe d'écorce de bouleau, & de le ſuſpendre à un arbre, afin qu'il ne put pas s'enfoncer dans la terre, & tourmenter enſuite les hommes. Le pere étant de retour à la hutte apprit cette effrayante nouvelle : auſſi-tôt, ſans demander à voir le monſtre, & pour détourner entierement tous les maux qu'il devoit faire, il le prit à l'arbre où il étoit ſuſpendu & le brûla.

Il arriva auſſi, quelque temps après, qu'une cavalle fit un poulain difforme; elle mourut avant d'avoir mis bas, & les Iakoutes ſe préparoient à manger la cavalle & ſur-tout le poulain, qui eſt pour eux un friand morceau; ils ouvrirent promptement le corps, & furent très ſurpris d'y voir un monſtre. Comme ils croient que tout monſtre eſt diable, ils ſe garderent d'y toucher, & la mere ayant porté le diable en ſes flancs, fut auſſi regardée comme maudite & non mangeable.

Le peuple de Iakoutsk boit beaucoup d'eau-de-vie de grain très foible; on dit qu'elle l'eſt quelquefois au point

qu'on y voit nager de petits poiſſons : cette eau-de-vie eſt apportée d'Irkoutsk par la Léna, & durant une auſſi longue navigation, il n'eſt pas extraordinaire que les bateliers aient ſoif ; alors ils tirent un peu d'eau-de-vie, qu'ils remplacent avec de l'eau de la riviere. Lorſque la ſoif revient ſouvent, les tonneaux ſe vuident d'eau-de-vie, & ſe rempliſſent preſque entièrement d'eau de la Léna, avec laquelle il y entre par fois de petits poiſſons, qui ſe trouvent dans leur élément. Rien au reſte n'eſt plus favorable au beau ſexe de Iakoutsk : il eſt de la bienſéance qu'une femme ruſſe qui reçoit la viſite d'une perſonne de ſon ſexe, lui préſente quelque choſe à boire; c'eſt ordinairement un petit verre de brandevin qui peut tenir une chopine. Cette politeſſe eſt répétée plus d'une fois, un refus ſeroit incivil, & ſi le brandevin avoit quelque force, le beau ſexe pourroit par civilité devenir très indécent. Cependant quelques Iakoutſains ont de l'eau-de-vie rectifiée, qu'ils adouciſſent avec du ſucre ou du miel, & aromatiſent avec des herbes, des racines & des épiceries. L'eau-de-vie en général eſt néceſſaire aux habitans de cette contrée, ſoit à

cauſe

cause de la froideur du climat, ou des alimens glacés qu'ils mangent en grande quantité. Les principaux sont les poissons gelés, parmi lesquels le karius (1) passe pour un mets exquis : les plus ordinaires sont des baies de toute espece, comme des groseilles rouges & noires (2), des baies d'airelle (3), de canneberge (4), des mûres de haie (5). On mange ces fruits

---

(1) *Salmulus.*

(2) *Ribes inerme, racemis glabris pendulis, floribus planiusculis.* Lin. Sp. 1, p. 200. *Ribes vulgare, acidum, rubrum.* B. H. p. 97.

Ribes inerme, racemis pilosis, floribus oblongis. Lin. Sp. 3, p. 201. *Ribes nigrum vulgò dictum, folio olente.* J. B.

(3) *Vaccinium racemis terminalibus, nutantibus, foliis obovatis, revolutis, integerrimis subtus punctatis.* Lin. Sp. 10, p. 351. *Vitis idæa, semper virens, fructu rubro.* J. B.

(4) *Vaccinium foliis integerrimis, revolutis, ovatis, caulibus repentibus, filiformibus, nudis.* Lin. Sp. 11, p. 351. *Oxicoccus, seu vaccinia palustris.* Tournef. Instit.

(5) *Rubus foliis ternatis, nudis, flagellis reptantibus.* Lin. Sp. 8, p. 494. *Chamærubus saxatilis.* B. P. 479.

Rubus foliis ternatis, caule inermi, unifloro. Lin. Sp. 9, p. 494.

Rubus foliis simplicibus lobatis, caule unifloro. Lin. Sp. 10, p. 494. *Chamœmorus.* Raj. Clus.

glacés dans toutes les saisons, excepté durant le temps de leur maturité. Tant qu'ils sont gelés, ils paroissent aussi frais que sur la plante, mais s'ils restent quelque temps dans une chambre chaude, ils dégelent, se rident, & perdent leur forme; il faut donc les manger glacés, pour n'en perdre ni le goût ni la figure agréable. Tous ces alimens froids demandent du brandevin, disent les habitans du pays; autrement, ils donneroient la colique, & l'on en boit sur ce prétexte plus qu'il ne faudroit.

Le genre de vie des Iakoutes est peu différent de celui des autres Sibériens idolâtres. Le pain ne leur est point nécessaire. Ils mangent les racines de l'argentine (1), de la pimprenelle (2), de la petite bistorte (3), de l'ondchoula ou kièlassa, qui paroît être le butome, ou jonc fleuri, de plusieurs es-

---

(1) *Potentilla foliis pinnatis, serratis, caule repente.* Lin. S. 2, p. 495. *Anserina offic.*

(2) *Sanguisorba spicis ovatis.* Lin. Sp. 1, p. 116. *Pimpinella sylvestris, sive sanguisorba major.* Dod. Pempt. 105.

(3) *Polygonum caule simplicissimo, monostachio, foliis lanceolatis.* Lin. Sp. 3, p. 360. *Bistorta alpina minor.* B. P. 192.

peces de lis (1), d'un hédysarum, ou sainfoin (2) à fleurs pourpres, & d'un autre à fleurs jaunes pâles, qui ne croît point aux environs de Iakoutsk, mais qu'on trouve en grande quantité sur la riviere d'Iana qui se jette dans la mer glaciale, & que les Iakoutes de cette contrée apportent à ceux-ci. Ils mangent crues les racines d'argentine, & de pimprenelle : ils les font toutes sécher, excepté celles d'argentine, les reduisent en poudre, & les mêlent à la crême & à la bouillie. Ils trouvent quelquefois dans les trous de souris beaucoup de racines de pimprenelle & petite bistorte, parce que ces animaux ne les aiment pas moins qu'eux. Toutes les especes d'oignon & d'ail qui croissent dans leurs campagnes, sont pour eux des mets agréables, sur-tout les feuilles de

(1) *Lilium foliis sparsis, corollis campanulatis, erectis intus scabris.* Lin. Sp. 2, p. 302. *Lilium purpureo-croceum majus.* B. P. 76.
Lilium foliis verticillatis, floribus reflexis, corollis revolutis. Lin Sp. 5, p. 303. *Lilium floribus reflexis, latifolium.* B. P. 77.

(2) *Hedysarum foliis pinnatis, leguminibus articulatis, glabris pendulis, caule erecto.* Linn. Sp. 27, p. 750. *Hedysarum saxatile, siliqua lævi, floribus purpureis.* Amm. Ruth. 116, n. 152, 153.

l'ail à feuilles larges. (1) Ils raclent auſſi l'aubier des jeunes pins, le font ſécher, le mettent en poudre, & le mêlent à leurs alimens. Ils mangent la chair de cheval & de vache, mais ce n'eſt ordinairement que lorſque ces animaux meurent de maladie ou par accident. Le lait fait partie de leur nourriture. Les moutons ſont rares chez eux, parce que leurs chiens ſont méchans & les dévorent : de plus un air auſſi froid ne convient point à cet animal. Ils n'élevent point de cochons, parce qu'ils n'en aiment pas la chair ; car aucune ſuperſtition ou idée religieuſe ne les engage à s'en abſtenir. Quant aux animaux ſauvages, tous ceux qu'ils prennent leur conviennent, mais ceux qui flattent le plus leur goût, ſont les ſouris & les petites marmottes ; pour les prendre, ils dreſſent des trapes, qu'ils vont viſiter tous les jours. Après avoir écorché une ſouris, ils la mettent dans une petite broche de bois, & la tiennent devant le

(1) *Allium caule planifolio, umbellifero, umbella globoſa, ſtaminibus lanceolatis, corollâ longioribus.* Lin. Sp. 4, p. 295. *Allium radice oblonga, reticulo obducta.* Hall. all. 17.

fêu. Dès qu'un endroit eſt un peu bruni, ils le coupent, le mangent, préſentent le reſte au feu, & continuent de même juſqu'à ce que la ſouris ſoit mangée, ce qui eſt fait en peu de temps, car ils n'aiment pas la viande très cuite. Ils vont quelquefois à la chaſſe, & tuent toutes ſortes d'animaux. Cependant il faut les compter parmi les nations un peu pareſſeuſes; on le voit aiſément à la chaſſe des zibelines: ils ne vont pas les chercher à des diſtances auſſi grandes que les Ruſſes & les Tongouſes, c'eſt pourquoi ce qu'ils prennent eſt rarement beau; elles ſont d'autant plus médiocres, & en plus petite quantité, que l'on approche davantage des habitations. Ils mangent les zibelines, les renards, les hermines, les écureuils, les lievres, les chevreuils, les élans, les renes, les ours, les goulus. Ils préferent les plus gros oiſeaux; au printemps & en automne, où les oies & les canards paſſent dans ces contrées en grand nombre, ils en font une proviſion qu'ils conſomment peu à peu. S'ils prennent en même temps un héron, une grue, une cigogne, un cigne, ils le mettent au magaſin : on m'a dit qu'ils ne mépriſoient pas les gros oi-

ſeaux de proie, tels que les aigles & les milans.

Les Iakoutes ne changent pas de demeure auſſi fréquemment que les autres idolâtres. Leurs hûttes d'hiver ſont ordinairement faites de ſolives couvertes par en-haut d'argille & de terre, & dont les entre-deux ſont remplis de mouſſe : celles d'été ſont pareilles aux huttes tongouſes. Ils ont toujours ſur le feu un chaudron rempli de viandes, car de même que les autres peuples de Sibérie, ils n'ont point de repas fixés à certaines heures; ils mangent quand ils ont faim, & autant qu'ils veulent. Ce ſont preſque toujours eux qui forgent leurs chaudrons, & le fer dont ils ſont faits : pour épargner la matiere, ils font les bords du chaudron avec des écorces de bouleau, ſi parfaitement unis au fer que l'eau ne coule point par les jointures. Ces chaudrons & les autres uſtenſiles qu'ils travaillent en fer, ſont aſſés bien faits : ils ſavent très bien ferrer les coffres, & les Iakoutes de Viloui ſont renommés pour cet ouvrage, parce qu'ils font les coffres même.

Ils ont un grand-nombre d'idoles, mais elles ſont moins nues & d'une

étoffe moins grossiere que celles des Tongouses. Ils méprisent beaucoup les idoles de bois, parce que dès qu'on les touche, elles témoignent de la dureté : les leurs sont des poupées faites de morceaux d'étoffe; on leur met pour imiter les yeux, des coraux rouges, ou de petits morceaux de plomb, & elles reçoivent tous les honneurs que l'on rend ordinairement aux dieux de Sibérie. La fumée de la graisse est pour elles une offrande agréable; on leur couvre aussi les levres de graisse & de sang; elles le boivent, s'en imbibent & ont une odeur beaucoup plus forte que les idoles de bois.

Les Iakoutes brûloient autrefois les morts, ou les mettoient sur un arbre, ou bien les laissoient dans la hutte où ils avoient expiré. Il étoit alors d'usage que lorsqu'un des grands du peuple mouroit, un de ses domestiques qu'il aimoit le plus, se brûloit avec joie sur un bucher particulier, pour aller servir son maître dans une autre vie. Depuis que ce peuple est soumis au gouvernement russe, ces coutumes barbares ne subsistent plus : les Iakoutes enterrent leurs morts, mais ils croient que tout lieu est bon pour cette céré-

monie : chacun fait choix de l'endroit où il veut être enterré, & le montre à sa famille : c'est ordinairement sous l'arbre qui lui paroît le plus beau. Strahlemberg a dit que les Iakoutes qui mouroient dans la ville de Iakoutsk, étoient jettés dans les rues, & souvent dévorés par les chiens : c'est une fable contraire à tous les usages de ce peuple; ils savent distinguer les hommes d'avec les bêtes, & d'ailleurs le peuple russe souffriroit-il de telles horreurs ?

J'ajouterai encore ici une coutume iakoute. Lorsqu'une femme accouche, le premier qui vient à elle dans la hutte nomme son enfant : le pere prend l'arriere-faix, le fait cuire, invite sa famille & ses amis, & s'en régale avec eux.

La ville de Iakoutsk est décriée pour le froid que l'on y éprouve, cependant nous y eûmes un beau printemps. Vers le milieu d'avril la campagne étoit remplie de coquelourdes à fleur blanche (1);

---

(1) *Anemone pedunculo involucrato, foliis digitatis, multifidis.* Lin. Sp. 3, p. 538. *Pulsatilla anemones folio.* B. P. 94.

l'air étoit fort doux. Le 11 mai (1737) la riviere dégela, & le 14 du même mois on n'y voyoit plus de glace.

CHAPITRE LIII.

Mine de fer. Rocher ſorcier.

IL y a peu loin de Iakoutsk une mine de fer, & une fonderie qui conſiſte en trois huttes : on forge dans l'une & on fond dans les deux autres. Chacune de celles-ci a douze ou quinze petits fourneaux, où l'on met la mine pilée & ſtratifiée avec les charbons, & l'on retire des gueuſes de quarante à quatre-vingts livres : chaque fourneau peut être chargé trois fois par jour. On met les gueuſes en barre à un grand martinet, mis en mouvement par des eaux qui font aller auſſi deux ſoufflets, quand elles ſont hautes. C'eſt cette fonderie que l'on établit à l'occaſion du voyage de Kamtchatka, pour faire les petits ouvrages de fer dont on pourroit avoir beſoin pour les bâtimens ; elle eſt bien ſituée, entourée de bois, & tellement perfectionnée que l'on y a forgé des ancres.

Nous allâmes voir un lit de charbon de terre qui est au-dessous de la ville sur la rive gauche de la Léna, vis-à-vis l'île Bérésovoï : il est entre des couches de sable, environ à deux toises au-dessus du niveau de l'eau, horizontal, épais d'onze pieds, & s'étend fort loin. On en trouve un peu au-dessus qui est de même espece & à même hauteur, ainsi je ne doute point que ce ne soit la même couche. Tant que ce charbon est dans la terre, il est humide & ferme, mais à l'air il tombe en poussiere, & donne peu de chaleur : il faut donc le regarder comme une terre bitumineuse.

On voit un peu au-dessus un fameux rocher nommé sergouïev; les Iakoutes le réverent comme une divinité, & lui attribuent le pouvoir d'envoyer des vents impétueux qui leur nuisent à la chasse. On m'a dit que les Bouretes avoient de même auprès d'Irkoutsk un rocher chamane ou sorcier dont aucun d'eux n'osoit approcher, mais que lorsqu'un accusé s'y rend, & en revient sain & sauf, on est certain de son innocence : il paroît qu'ils le regardent comme un dieu qui punit les malfaiteurs. Les Iakoutes font

des offrandes à ſergouïev, pour obtenir ſa bienveillance. J'allai me promener ſur ce rocher, & je trouvai un peu au-deſſus du lit de charbon, dans une petite vallée, un crin tendu entre deux buiſſons, auquel étoient ſuſpendus pluſieurs petits rubans ou treſſes de crin blanc; c'étoit une offrande.

Nous fîmes venir une ſorciere iakoute qui n'étant encore qu'à la fleur de ſon âge, effaçoit cependant les ſorciers les plus fameux : elle nous dit ſans héſiter qu'elle étoit ſorciere, & avoit porté ſi loin ſon art, que par le moyen du diable elle s'enfonçoit un couteau dans le corps ſans ſe faire aucun mal. Sa jeuneſſe, ſa vigueur, ſa vivacité, la rendoient ſupérieure dans les ſauts & les cris d'ours, de lion, de chien & de chat; elle appella tous les eſprits de l'air & de la terre, les vit, leur parla, nous aſſura qu'elle en avoit les réponſes les plus certaines. Enfin elle demanda un couteau, & ſembla ſe l'enfoncer dans le corps avec violence : je voulus alors y toucher, mais auſſi-tôt elle dit que le diable ne vouloit pas cette fois lui obéir, & nous pria de différer juſqu'au lendemain. En effet elle vint nous trouver, ſe perça

en notre préſence, retira le couteau ſanglant, ſe coupa un petit morceau de la membrane adipeuſe, le fit rôtir & le mangea. Les Iakoutes qui étoient préſens, témoignerent leur étonnement par une exclamation qui leur eſt particuliere, & des geſtes pleins de componction; ils paroiſſoient touchés juſqu'au fond du cœur : mais elle agit enſuite, comme s'il ne lui fut arrivé rien d'extraordinaire, ce qui augmenta encore l'admiration des Iakoutes. Elle ſe retira, ſe mit une emplâtre de réſine de meleſe, & la contint avec de l'écorce de bouleau, & de vieux linges. Enſuite elle avoua par un écrit ſigné d'elle & du principal interprete de la ville, que juſqu'alors elle ne s'étoit point enfoncé le couteau dans le corps, qu'elle n'avoit eu d'abord que l'intention de nous tromper comme elle trompoit les Iakoutes, en retirant le ventre & faiſant paſſer le couteau entre les habits & le corps, mais que nous l'avions obſervée trop attentivement; qu'ayant appris de ſes pere & mere que lorſqu'on s'enfonçoit un peu le couteau dans le ventre, on n'en mouroit pas, pourvu que l'on mangeât un petit morceau de ſa propre graiſſe, & que

l'on bandât bien la bleſſure, elle s'y étoit déterminée pour ne pas être regardée par nous comme une fourbe. Nous lui perſuadâmes de nous dire la vérité ſur ſes autres ſorcelleries, & elle avoua qu'elle avoit trompé juſqu'alors ſes compatriotes, pour donner à ſon métier plus de conſidération. Elle ſe panſa deux fois ſeulement, & ſa bleſſure fut guérie le ſixiéme jour.

J'ai dit que notre jeune ſorciere avoit donné ſon aveu par écrit; ce n'eſt pas que les Iakoutes aient une écriture qui leur ſoit propre, ni qu'ils en emploient une étrangere : chacun d'eux choiſit un ſigne dont il fait uſage toutes les fois qu'il veut donner ſon témoignage par écrit, & l'interprete certifie que ce ſigne eſt celui du Iakoute préſent, & que ſes paroles ont été fidélement traduites.



CHAPITRE LIV.

Arbres ſacrés. Offrande de lait. Iakoustk. Terrein brûlant.

NOUS allâmes à la hutte d'un prince ou bailli iakoute, où ſe devoit faire l'offrande ſolemnelle du lait de cavalle, & nous vîmes ſur la route deux arbres remarquables ; l'un étoit un beau ſapin dont toutes les baſſes branches étoient garnies de toutes ſortes de haillons, & de petites treſſes de crin : il y avoit auſſi ſous l'arbre beaucoup de branchages. C'étoit un ſapin ſacré, duquel un chaman avoit peut-être fait choix, & dès qu'un arbre eſt ſacré, tout Iakoute qui paſſe devant lui, croiroit commettre un péché & s'attirer la colere des dieux, s'il ne lui faiſoit pas un préſent ; ainſi les baſſes branches ſont bientôt garnies, & l'on met enſuite les préſens à terre, mais on n'offre jamais rien qui puiſſe être utile : car ceux qui n'ont point la foi iakoute, prendroient volontiers aux dieux de ce peuple ce dont ils pourroient faire un meilleur uſage. Il y avoit auprès du ſa-

pin deux bouleaux, dont l'un avoit toutes les branches du milieu coupées ; dans l'autre c'étoient celles du haut : chacun de ces arbres étoit un monument de l'amitié de deux Iakoutes. Lorsqu'un homme de cette nation a quitté son ami pour quelque temps, & part pour un long voyage, ils se rendent l'un & l'autre dans un bois ; celui qui reste monte sur un arbre, en coupe les branches tout autour, soit au milieu, soit au sommet, & c'est un monument de son amitié pour le voyageur : durant toute sa vie, il se fait gloire d'avoir coupé l'arbre en mémoire de son ami.

Avant le lever du soleil, il se rassembla beaucoup de Iakoutes pour la cérémonie du lait, & nous fûmes bientôt invités à nous rendre à la hutte du prince. Nous le trouvâmes assis sur le lit royal, qui étoit fait d'une peau d'ours & de deux peaux de renne : ce lit ordinairement est vis-à-vis de la porte, & dans les huttes d'été l'entrée est vers le nord, afin que le soleil n'incommode pas. Un vieillard étoit assis à la gauche du prince, & de chaque côté du lit il y avoit deux hommes assis ; le chaman étoit assis au milieu de la hut-

te avec un aſſiſtant : celui-ci n'eſt pas ſorcier ; il n'eſt employé que dans cette cérémonie : cependant les Iakoutes ont pour lui quelque reſpect, mais qui n'égale pas celui qu'ils ont pour les vrais chamans : les Ruſſes le nomment chaman d'été. Il y avoit devant le ſorcier deux hommes debout, tournés vers l'entrée ; chacun d'eux tenoit un grand verre plein de lait de cavalle aigri ; on en donna auſſi au chaman, à ſon aſſiſtant, au prince & à ceux qui étoient près de ſa perſonne : enfin il y avoit à chaque côté de la hutte deux hommes aſſis, qui n'étant pas auſſi conſidérables que les autres, n'eurent du lait qu'en des vaſes d'écorce de bouleau.

Ces préparatifs étant faits, le chaman commença ; il donna ſon verre à un Iakoute qui alla ſe placer vers l'entrée devant les deux hommes qui précédoient le chaman, & parla quelque temps aſſis ; les uns diſoient qu'il avoit prié, les autres, qu'il avoit prévenu l'aſſemblée de ce qu'on alloit faire, & l'avoit excitée à la dévotion. A la fin du diſcours tous les Iakoutes préſens jetterent par trois fois une eſpece de cri de joie, & burent du lait deux fois.

Alors le chaman préſenta une cuil-

lier de bois à son assistant assis auprès de lui, & prit une queue de cheval; les deux assistans & ceux qui étoient devant eux, allerent vers la porte; tous les autres resterent assis. Le sorcier fit une priere aux dieux révérés par les Iakoutes, aux diables iakoutes, aux sorciers morts, aux lieux remarquables du voisinage, aux rivieres, aux lacs, aux bois, aux forêts, aux rochers, à la terre, au feu : il invoqua vingt-deux êtres, les nomma tous, & en l'honneur de chacun d'eux, éleva & remua la queue de cheval. L'assistant répéta leurs noms, & en nommant chacun d'eux, jetta en l'air trois cuillerées de lait, qu'il prit dans les verres portés par les deux sous-assistans : l'offrande fut terminée par un cri de joie que jetterent tous les Iakoutes en remuant les mains devant le visage. Cependant on avoit placé devant la porte un vase d'écorce de bouleau, large & bas, rempli de lait : lorsque l'assistant eut achevé les libations, il jetta sa cuillier dans le vase : si la partie concave reste en dessus, l'offrande est agréable aux dieux; mais lorsque c'est la convexe, les Iakoutes sont contristés; cependant leur douleur n'est jamais si

ſorte qu'ils ne puiſſent boire tout le lait, & le chaman ſait les conſoler en diſant que le ſacrifice d'un cheval, d'un poulain, d'un veau diſſipera le peu de colere qui reſte encore à leurs dieux. Quand le ſacrifice eſt fait, il voit à des ſignes certains, ou les dieux même lui ont déclaré qu'ils oublioient les péchés de leur peuple, & toutes les paroles du ſorcier ſont des vérités inconteſtables. Cette fois le creux de la cuillier reſta en deſſus, & la cérémonie fut terminée à la ſatisfaction des Iakoutes.

Le lait qui reſte dans les verres, & celui dans lequel la cuillier a été, eſt regardé comme ſaint. Il ne faut pas qu'il ſoit porté dehors, & tous ceux qui veulent en mériter les ſalutaires effets, doivent le boire dans la hutte. On en remplit les deux verres; le ſorcier les prend de la main de deux hommes qui les ont tenus juſqu'alors, & les lui préſente à genoux; il prononce quelques mots que l'on dit être une priere, en même temps tous les Iakoutes font leurs vœux: enſuite les deux hommes, toujours à genoux, reprennent leurs verres, & les préſentent à l'aſſemblée. Lorſque tout le lait eſt bu,

le chaman prononce encore quelques mots, qui sont, à ce qu'on dit, un acte de remerciment, à la fin duquel il s'incline; cependant les Iakoutes sont à genoux, le visage tourné vers le nord-est, s'inclinent comme le chaman, & finissent la priere en jettant trois fois leur cri de joie.

Enfin toute l'assemblée sort de la hutte, & s'assied en cercle sous quelques bouleaux, entre lesquels il y a des vases de cuir remplis de lait : un jeune homme vêtu de beaux habits de fête s'agenouille devant le chamane, lui présente le premier verre, & le second à l'assistant : ces deux-ci sont assis au même rang que les autres, mais comme ce sont les personnages les plus considérables, ils sont tournés vers le nord-est vis-à-vis un bouleau planté au milieu du cercle. Le jeune homme présente ensuite du lait en des tasses d'écorce de bouleau, commençant par les plus anciens ou seigneurs, & ne mettant qu'un genou en terre. Durant cette distribution, le sorcier & son assistant ne cessent pas de prononcer des paroles sur le lait contenu dans des vases de cuir, ou le bénissent comme disent les Iakoutes.

Lorſque les ſeigneurs ont bu, le prince approche du chaman, & reçoit de lui à genoux un verre de lait accompagné des vœux les plus étendus pour ſa proſpérité. Tous les autres Iakoutes s'agenouillent devant le ſorcier ou les ſeigneurs, & reçoivent quelques verres de lait avec des ſouhaits. Environ cent Iakoutes qui ne pouvoient pas être aſſis au grand cercle, en firent pluſieurs petits à l'entour, & reçurent leurs portions avec les mêmes cérémonies. Au milieu de cette joie, on n'oublia pas le beau ſexe : les femmes & les filles formerent un cercle auprès de la hutte royale, & la premiere femme du prince leur préſenta du lait, mais il n'étoit ni conſacré ni béni, comme ſi le beau ſexe n'en étoit pas digne. Tandis qu'on buvoit ainſi, les hommes s'amuſoient ; on en voyoit lutter, ſauter, courir à un but : ces exercices étant violens, quelques-uns ôtoient juſqu'à leurs culottes : les femmes & les filles danſoient.

La fête finit lorſqu'on manqua de lait, & preſque tous les Iakoutes étoient paſſablement ivres : on dit qu'elle duroit autrefois trois, quatre & même cinq jours, parce qu'ils avoient plus

de chevaux, & par conséquent plus de lait. Strahlenberg raconte qu'ils se mettent nuds, afin de s'en remplir davantage le ventre, mais le récit est sans fondement, puisqu'ils n'offrent à cette fête ni bœufs ni chevaux.

Nous vîmes, quelques jours après, le sacrifice d'un veau; le chamane qui le fit n'étoit pas des meilleurs : la plûpart disoient qu'il offroit cet animal à ses dieux, mais il prétendoit qu'il l'offroit au diable. Il fit tenir la victime par quatre Iakoutes, lui fit une incision à la poitrine, rompit la grosse artere, recueillit un peu de sang, & en traça sur un tronc de pin trois visages informes, tels que les enfans en font sur les murs, un ovale alongé, deux ronds pour les yeux, un trait en long pour le nés, & un en travers pour la bouche. Ils écorcherent le veau, mirent la peau sur un échafaud soutenu par quatre piliers hauts de six pieds. Ensuite les uns couperent la viande & briserent les os, les autres presserent l'estomac & les intestins; ils en mirent une partie dans un chaudron qui étoit sur le feu. Quand la viande fut cuite à moitié, le sorcier alla vers ces trois figures, s'inclina devant elles & mar-

mota quelques mots. On tira la viande du chaudron, & on en remit de nouvelle : tout fut mangé dans une heure par dix Iakoutes. Le repas étant fini, le chaman termina le sacrifice en faisant quelques révérences devant ses figures.

Quelques jours auparavant, j'avois trouvé aux environs de la ville un Iakoute qui tenoit une petite baguette, & l'agitoit çà & là : la chaleur étoit considérable, (1) il étoit encore loin de sa hutte, & vouloit se procurer un vent frais. Pour cet effet, on prend une pierre qu'on a trouvée par hasard dans un animal, on l'entoure avec des crins, & on l'attache à une baguette qu'on agite en l'air, & qu'on tourne autour de soi en disant, « Je renie pere & mere, » & desire voir ta force. » Alors on met la baguette en travers sur une branche d'arbre, & il s'éleve un vent frais qui rend la chaleur plus supportable.

Iakoutsk est dans une plaine sur la rive gauche de la Léna, qui se jette dans la mer glaciale à deux cents milles

---

(1) *Juin 1737.*

d'Allemagne de cette ville. Elle a cinq ou six cents maisons bâties en bois, qui sont peu apparentes & peu commodes. On y voit quelques bâtimens publics, un fort, des églises, un magasin à poudre, une chancellerie.

La Léna près de Iakoutsk a environ trois lieues de largeur; on y prend en abondance d'excellent poisson, & presque toutes les especes ordinaires en Sibérie. Witsen a dit (1) que le biélaïa ribitsa du Volga est le même poisson que le nelma des Iakoutes, & il y a plusieurs Russes qui sont dans cette opinion, mais on les distingue ici; le bélaïa ribitsa a la tête plus longue, plus pointue, le corps plus long & beaucoup plus blanc que le nelma; ce poisson n'est pas commun, & a beaucoup de saveur. On trouve dans la Léna toute la famille des esturgeons: ceux qu'on nomme sterledes & kosteris sont difficiles à distinguer, soit entr'eux, soit de l'esturgeon proprement dit. Aucun Sibérien n'a pu m'indiquer dans ces poissons des marques spécifiques bien dis-

(1) *S. Ost. und. nord-tatarcy.* 2. *Augus. gab. S.* 787.

tinctes . on dit que l'esturgeon est le plus uni, le plus doux au toucher; qu'il a aussi la tête moins pointue, & que les sterledes sont plus unis & plus savoureux que les kosteris. J'ai trouvé qu'en effet ces différences étoient vraies, mais elles ne suffisent pas pour faire de ces poissons différentes especes : de plus j'ai remarqué que l'esturgeon & le kosteri ont le corps plus anguleux, & que le sterlede l'a moins charnu. Quelques-uns préferent un jeune esturgeon au sterlede, mais le kosteri passe généralement pour le moins bon. Les perches que les Iakoutes nomment tasbas, c'est-à-dire, têtes de pierre, sont dans cette riviere en assés grand nombre, & on en trouve beaucoup qui ont jusqu'à deux pieds de longueur. Les Iakoutes donnent souvent différens noms au même poisson selon ses différens âges; ils nomment un grosse anguille siélussar, une moyenne, sengan, une très-petite, baldighnaï; une grosse truite, mindimen, une moyenne, bilbalik, une petite, biléïak.

Ce n'est pas seulement la Léna qui fournit Iakoutsk de poisson : il y a aux environs de cette ville plusieurs petits lacs qui en sont remplis. On y pêche

pêche ſur-tout en hiver avec des filets de crin à grandes mailles, qui ont depuis deux pieds juſqu'à deux toiſes & plus de largeur, & ſont longs de dix à quarante toiſes. Dans preſque toute la Sibérie on fait uſage de cordes de crin, lorſqu'on a beſoin qu'elles ſoient fortes. On attache le filet à une de ces cordes, & la corde à une perche; on fait dans la glace, tout autour du lac, des ouvertures qui ne ſont éloignées l'une de l'autre, que de la longueur de la perche; on la paſſe par-deſſous la glace d'une ouverture à l'autre, & l'on tend ainſi le filet, de ſorte qu'il entoure le lac : les extrémités en ſont attachées à deux bâtons gelés dans la glace. Enſuite les pêcheurs vont ſur la glace au milieu du lac, & y font beaucoup de bruit, afin de chaſſer les poiſſons vers le filet qui les environne. J'ai vu prendre de cette maniere dans une ſeule pêche pluſieurs cuves de petits poiſſons, & le coup de filet ne fut pas des plus heureux.

J'ai déja parlé des oiſeaux d'eau qui viennent au printemps ſur la Léna, & ſe retirent en automne : ce paſſage eſt avantageux aux Iakoutſains; ils en font proviſion & les gardent dans leurs cel-

liers où ils ne se corrompent pas même en été. La plûpart des habitans de Iakoutsk sont dvoriœnins, diéti-boïares, ou cosaques. Ils ont des appointemens, & par le moyen des présens qu'ils reçoivent des Iakoutes, ils savent se concilier la bienveillance & la protection des voivodes & des autres officiers de la chancellerie : ils ont de plus des troupeaux de bœufs & de chevaux qui font la principale partie de leur subsistance. Les artisans de cette ville y gagnent assés pour s'y soutenir. Enfin il y a des hommes qui n'ayant ni métier ni emploi, forment des compagnies en automne pour aller à la chasse des zibelines, & gagnent souvent en une seule fois, de quoi vivre deux années. Ils étoient tous autrefois plus à leur aise, & vivoient dans une plus grande liberté, parce qu'ils n'étoient ni gênés dans leur commerce, ni chargés d'autant de corvées qu'ils le sont aujourd'hui, ni forcés de payer souvent & cherement l'exemption du moindre travail que le voivode exigeoit d'eux. Ils se plaignent aujourd'hui d'être accablés de corvées, obligés de faire des présens à d'autres qu'à leur voivode, sujets à perdre beaucoup de

bestiaux à cause des neiges abondantes qui tombent souvent en hiver. Malgré ces fâcheuses circonstances leur état n'est pas malheureux. Presque tous les hivers sont très froids, mais la ville est entourée de bois de sapins & de meleses, qui s'étendent à cent milles d'Allemagne jusques vers Sitkat. Dans ce dernier endroit il n'y a que des meleses, & de-là jusqu'à la mer glaciale qui n'en est éloignée qu'environ de cinquante milles, on ne voit que buissons & qu'osiers fort bas.

Le climat de Iakoutsk ne convient nullement au bled : on a cependant vu l'orge y croître & mûrir, mais comme elle y a mal réussi plusieurs fois, il y a long-temps que la culture en est abandonnée. Quant aux autres especes de bled, on n'y en a jamais vu venir à maturité : ce canton est non-seulement trop septentrional, mais encore trop oriental. La terre y est noire, grasse, & produit des bouleaux ; telles sont en Sibérie les marques du meilleur terroir, mais quelles qu'en soient les qualités, il ne peut produire sans une chaleur suffisante, & quelquefois vers la fin de juin, il est gelé à trois pieds, & plus de profondeur,

Strahlemberg prétend que la cauſe de ce froid preſque perpétuel eſt le voiſinage de la nouvelle Zemble, & de ſes montagnes de glace, mais, outre qu'il y a des glaces non-ſeulement à la nouvelle Zemble, mais ſur toutes les côtes ſeptentrionales de Sibérie, le ſeigle & même le froment viennent très bien en pluſieurs cantons plus voiſins que Iakoutsk de la nouvelle Zemble.

Quoiqu'aux environs de cette ville il y ait des montagnes, on y trouve peu ou point de ſources, peut-être parce que la terre eſt gelée. En 1685 on voulut creuſer un puits, & l'on trouva la terre gelée au mois de juillet juſqu'à treize toiſes de profondeur : plus on approche du nord, & plus ce défaut de ſources augmente.

J'étois curieux de voir le volcan que Strahlemberg a placé près de Iakoutsk, à la ſource de la Vilgoui, & qu'il a mis dans ſa carte ſur la hauteur de Chigan qu'il appelle Skyganga, entre la Léna & l'Oleneck qu'il nomme Olenets. Je demandai le chemin de la Vilgoui, qui devoit être peu éloignée : on me dit qu'il y avoit en effet une riviere nommée viloui qui ſe jette dans la Léna, à plus de cent lieues au-deſ-

ſous de la ville. Elle eſt fort connue des Iakoutes : pluſieurs l'ont ſuivie depuis la ſource juſqu'à l'embouchure, & ceux que nous avions envoyés à quelques fontaines ſalées dont j'ai parlé, l'avoient remontée preſque toute entiere : aucun n'avoit connoiſſance du volcan de Strahlemberg. J'interrogeai des Iakoutes qui avoient habité quelque temps ſur la hauteur de Chigan, & connoiſſoient les bords de l'Oleneck : je n'en tirai pas plus de lumieres. Environ deux ans après, je trouvai à Iéniſeisk & Mangaſéa des gens qui avoient demeuré ſur la Katanga, & en connoiſſoient tous les environs. A plus de vingt-cinq lieues au-deſſous de la Simovie kreſtovskoïe, deux lieues au-deſſus de Nova-réka, qui tombe dans la Katanga, environ un quart de lieue au-deſſous de la Simovie ponomareve, la rive orientale de cette riviere eſt élevée de quinze toiſes au-deſſus du niveau de l'eau ſur une étendue de plus de deux lieues. Le lit inférieur paroît n'être que de ſable; le ſuivant qui eſt de charbon de terre a dans quelques endroits trois ou quatre toiſes d'épaiſſeur : au-deſſus eſt une couche de ſable, recouverte par un lit de terre. On voit quel-

que fumée sortir ça & là du haut de cette rive, & lorsqu'on est plus près on apperçoit aussi du feu, tel que celui qui sort d'un charbon. On peut s'en approcher sans péril : quoique ce bord élevé soit couvert de neige pendant l'hiver, on distingue facilement celle qui est au-dessus des endroits qui brûlent ; elle n'y a jamais plus d'une ligne d'épaisseur & ressemble à du verglas. On trouvoit autrefois au bord de ces endroits un beau sel ammoniac blanc, & une matiere rougeâtre, de laquelle on tiroit le même sel : les orfevres & les potiers d'étain d'Iéniseisk & de Mangaséa le préferoient au sel ammoniac étranger. Les endroits qui le produisoient, sont brulés en entier, & quoiqu'il y en ait qui brûlent encore, à mesure qu'ils se consument, ils tombent & s'affaissent avec la terre qui les couvre : cet effet n'ayant pas eu lieu autrefois, il est vraisemblable que la matiere embrasée s'étendoit jusqu'à la surface, & n'étoit recouverte par aucune terre. Voilà peut-être le volcan de Strahlemberg, qu'il faut placer au nombre de ceux de l'Abachava, dont j'ai parlé ci-dessus. On n'a jamais senti sur la Katanga aucun tremblement de terre :

jamais on n'y a vu ni éruption ni vomiſſement de flammes & de pierres calcinées ; ainſi ces feux ſouterreins ne ſont que des charbons de terre embraſés : les lits de cette matiere ſont très communs dans ces contrées ſeptentrionales. Depuis l'Iéniſei juſqu'à la Léna, le rivage de la mer en eſt pour ainſi dire composé, & les couches ſont aſſés épaiſſes pour être baignées par les flots.

CHAPITRE LV.

Route de Iakoutsk à Okotsk. Aurore boréale.

ON peut aller par terre & par eau de Iakoutsk à Okotsk. Lorſqu'on y va par terre, on ſuit le ruiſſeau de Tatta environ pendant quarante & trois lieues. On ſe rend par les rivieres d'Anga, d'Aldan, & de Biéla réka à la riviere de Biéla que l'on ſuit juſqu'à celle de Ioudoma. On remonte celle-ci preſque juſqu'à ſa ſource, où l'on trouve quelques maiſons & des magaſins de bleds, dont on approviſionne Okosk ; on nomme cet endroit Ioudomskoï

Kreſt. On peut encore choiſir ici d'aller par eau ou par terre. La ſource du ruiſſeau de Bloudnaïa n'eſt pas à plus de dix lieues de celle de la Ioudoma, & le Bloudnaïa ſe jette dans l'Ourak (nommé Ourom dans l'atlas ruſſe je ne ſais pourquoi) qui tombe dans la mer un peu à l'orient d'Okotsk. On s'embarque ſur la Bloudnaïa, ou bien on ſe rend de Ioudomskoï Kreſt à l'endroit où l'Ourak commence d'être navigable; mais cette riviere a tant de rochers, & les eaux qui s'y briſent, ſont dans une telle agitation, qu'il s'y perd ſouvent des bateaux; ainſi quand on veut voyager en ſureté, on prend le chemin de terre. Comme il traverſe de hautes montagnes, il eſt impraticable pour les voitures, & l'on eſt obligé de mettre ſes bagages ſur des chevaux ou des renes qui ne portent pas plus de deux cents. Les chevaux ſont amenés à vuide de la Koutsk : on les nourrit facilement avec l'herbe graſſe & abondante que l'on trouve ſur la route; mais les renes ſont fournies par les Tongouſes des environs d'Okotsk. Il ne croît dans ce canton rien qui puiſſe nourrir des chevaux, ſi ce n'eſt de petits oſiers dont ils peuvent manger les jeunes pouſſes, & cette eſpece de fourage ne

peut ni suffire à un grand nombre, ni leur donner de la force ou de l'embonpoint. Il y a des pâturages au dessus &environ à six lieues de cette ville, sur la riviere d'Okota, mais on n'y pourroit entretenir qu'une trentaine de chevaux.

Les bleds qu'on transporte à Okotsk par les rivieres y arrivent souvent plus tard qu'on ne l'avoit cru : il faut tirer les bateaux sur la Bréla & la Ioudoma ; les rives sont escarpées ; dès qu'il a plu, la terre est glissante, les eaux grosse & rapides ; alors, pour tirer les bateaux contre le courant, il faut une fois plus de travail, de force, de travailleurs & de temps. Le transport de ces grains par terre a aussi des inconvéniens : le chemin est si difficile qu'on emploie douze ou quinze jours pour faire les quatre-vingts lieues qui sont entre Ioudomskoï Krest, & Okosk. Lorsqu'on est arrivé dans cette ville, on est obligé de laisser aux chevaux quelques jours de repos, & comme il faut les ramener à Iakoutsk qui est fort éloigné, souvent l'hiver les surprend en route, & les fait périr, de sorte que de cent chevaux, à peine en revient-il un. On dit aussi que les Iakoutes

qui aiment beaucoup la chair de ces animaux, leur ſuppoſent des maladies, & les tuent ſous prétexte qu'ils mourroient bientôt. Il ſeroit plus avantageux de n'employer que des renes pour tranſporter des grains à Okosk, mais les Tongouſes ne ſont pas toutes les années dans les environs de cette ville; ils n'ont pas un très grand nombre de renes, & ne les prêtent pas volontiers, ſurtout les femelles qui donnent du lait, parce qu'elles nourriſſent toute la famille : lorſqu'ils en tuent pour les manger, ce ſont ordinairement des mâles.

Après avoir remonté la Biéla depuis l'Aldan, juſqu'au ruiſſeau de Tchagdala, on voit près de la Iouna Kanne un petit lac nommé par les Iakoutes Bous-Kiol, ou lac de la glace, parce qu'il en a toujours, même dans les étés les plus chauds. Le même phénomene ſe trouve auprès du ruiſſeau de Verblioucha dans un lieu reſſerré nommé Koutchougoï tarinne, & dans un autre lieu beaucoup plus ſpacieux nommé Capitanne tarinne: on voit de même à Keil tarinne, auprès du ruiſſeau d'Akatchanne, la glace ſe former journellement. Après ces lieux couverts d'éternelles glaces, on traverſe un

bois nommé malié cari, dans lequel on ne ressent pas le moindre froid, & l'on arrive aux magasins de la ioudom : de là on suit l'Ourak, le Bloudnaïa, le Tcholoconne, & l'Okota jusques à Okosk. Ce chemin, qui est d'environ deux cents quarante lieues, est partout très difficile parce qu'il traverse des montagnes & des forêts dont le terrein est presque toujours marécageux : ces forêts sont de meleses & de bouleaux, parmi lesquels on voit quelquefois, mais rarement, un pin ou un peuplier. Le peu de plaines qu'on y rencontre sont auprès des grandes rivieres, comme l'Iouna, la Biéla, l'Ourak & l'Ochota, dans les endroits où la chaine de montagnes est éloignée du rivage ; mais quoique ces endroits soient agréables, les chemins y sont si mauvais qu'on est obligé d'aller à pied. Il y a quelques années que l'on essaya de faire cette route avec des chameaux : on en fit amener un à Iakoutsk, & les Iakoutes furent très étonnés à la vue de ce monstre. Il arriva par hasard dans la même année que plusieurs personnes de cette ville eurent la petite vérole ; les Iakoutes accuserent le dromadaire de l'avoir donnée. Ils savoient bien que cette maladie avoit auparavant regné

dans Iakoutsk, sans qu'elle y eut été apportée par un pareil animal, & pouvoient croire que celle-ci étoit aussi naturelle que les précédentes, mais un raisonnement philosophique leur persuada le contraire. Ils dirent, toutes les maladies sont quelque chose de mauvais, donc elles viennent du diable ; comme il y a différentes maladies, il y a différens diables ; donc il y a un diable de la petite vérole, qui d'abord l'a donnée, mais qui ne se donne pas toujours la peine de l'inoculer aux hommes, & la laisse répandre naturellement son poison contagieux ; donc il y a des petites véroles naturelles, & telles étoient les précédentes ; il y en a qui sont communiquées par le diable même de la petite vérole, & telle est l'espece de celle-ci. Cette superstition est peut-être un reste de celles de l'antiquité : les Egyptiens croyoient que le corps de l'homme étoit soumis à trente & six démons ou esprits de l'air qui se l'étoient partagé, & que chacun d'eux avoit un empire absolu sur la partie qui lui étoit assignée. Ils savoient les noms de ces esprits, & croyoient que lorsqu'une partie du corps étoit malade, ils pouvoient par des prieres engager celui

qui en étoit directeur, à la guérir. Le nouveau démon de la petite vérole chargé de provisions & de marchandises partit de Iakoutsk, à la grande satisfaction des Iakoutes, mais il ne put pas aller jusqu'à Okosk; le pauvre diable mourut auprès d'un ruisseau, que depuis cet événement on nomme verblioucha, c'est-à-dire ruisseau du chameau. Le climat est trop froid pour ces animaux, & les montagnes ne leur conviennent pas ; il paroît que la nature les a destinés aux plaines désertes, où l'on éprouve peu de froid.

M. Muller & moi ne recevant aucun ordre de nous rendre à Okosk, nous nous déterminâmes à revenir sur nos pas, & nous embarquâmes sur la Léna pour remonter cette riviere. Je vis le 10 août à huit heures du soir vers le nord-nord-est une rougeur extraordinaire, qui bientôt pâlit & devint jaune : il en sortoit une bande claire en forme d'arc, qui dura peu ; & ne forma jamais le demi-cercle. Tout à coup le zénith parut extrémement rouge ; il en partoit une bande large qui s'étendoit à l'ouest-nord-ouest, mais n'alloit pas jusqu'à l'horison. Il y avoit entre le nord & l'ouest d'autres bandes, dont la plûpart étoient

d'un rouge très vif, quelques-unes blanchâtres : le zénith étoit fort beau, & tout se changea peu à peu en une aurore boréale.

Nous eûmes beaucoup de peine à passer devant le Kondaï : ces ruisseaux qui descendent des montagnes enflés par les eaux des pluies, se précipitent avec tant de force qu'ils emportent avec eux des terres & comblent le lit de la riviere devant leur embouchure. Il y eut le douzieme août entre le nord-est & le nord-ouest une grande aurore boréale : on voyoit précisément au nord un arc sous lequel il y avoit une grande obscurité. De cet arc lumineux il s'élevoit des rayons; à peu de distance du côté de l'ouest, il y avoit d'autres bandes d'un beau rouge, & fort près les unes des autres; elles touchoient presque l'horison, & laissoient appercevoir les étoiles : on pouvoit distinguer dans l'arc quelque mouvement.

Nous eûmes dans ce mois plusieurs jours extrêmement chauds, qui firent en peu de temps mûrir la moisson : ceux qu'elle n'occupoit pas, étoient aux environs de la Vitime à exploiter les mines de talc. Nous passâmes devant les montagnes nommées chetchéki dont les couches sont disposées d'une maniere extra-

ordinaire : les unes ſont horiſontales, d'autres inclinées à l'eſt ou à l'oueſt ; quelques-unes font avec l'horiſon un angle de quarante-cinq degrés ; il y en a qui ſont courbées, les unes beaucoup & les autres moins. J'ai obſervé ces différences de la ſituation des lits non ſeulement dans toute la chaine de ces montagnes, mais ſouvent dans une ſeule : il ſeroit difficile d'expliquer ce déſordre par les regles que nous autres hommes avons imaginées pour nous rendre raiſon de la ſtructure intérieure de la terre. (1)

CHAPITRE LVI.

Tongouſes.

LEs Coſaques receveurs des tributs que payent les Tongouſes me promirent de m'en amener quelques-uns qui pourroient me donner ſur ce peuple les éclairciſſemens que je deſirois : il n'y a pas

(1) Il me ſemble que ce phénomene eſt facile à expliquer dans le ſyſtême expoſé par M. de Buffon, ſyſtême qui n'eſt que le développement de celui de la nature.

quarante ans qu'il auroit été difficile de remplir cette promesse, car ils prenoient souvent les armes contre les receveurs, & quelquefois leur ôtoient la vie.

Suivant l'opinion publique, (& ce que j'en ai vu me l'a confirmée), les Tongouses sont pleins de droiture ; ils ont horreur des fourberies, & ne peuvent en éprouver sans en tirer vengeance, ou du moins sans chercher à s'en garantir. Avant que d'être soumis au gouvernement, ils formoient un peuple libre, divisé en différentes tribus qui avoient souvent des différens entre elles, & en venoient quelquefois aux mains : celle qui remportoit la victoire prescrivoit aux vaincus des loix qui étoient exécutées sur le champ, & la querelle étoit terminée. Leurs armes étoient des cottes de maille, & des fleches : il y en a encore très peu qui aient des fusils. Tous ceux qui habitent les bords de la Nijnaïa Tongouska ne font usage dans leurs courses ni de renes ni de chiens ; il faut donc qu'ils portent leur bagage, & comme un fusil est plus lourd qu'un arc & des fleches, ils font peu de cas de cette arme. Ils avoient, ainsi que les Cosaques de Krasnoïark, deux especes de cottes de maille, faites d'anneaux de fer : cette armure

a peut-être été commune à tous les Sibériens idolâtres ; elle défend suffisamment des fleches, qui sont leurs armes ordinaires. Les Cosaques de Krasnoïark étoient autrefois en guerre avec les Cosaques Kirghisiens, & les ont enfin chassés vers la Kalmoukie : ceux-ci portoient la cotte de maille, & c'est d'eux que les Krasnoïarkains en ont emprunté l'usage. Les Tongouses n'en ont presque plus, & l'on n'en voit parmi eux que lorsqu'ils veulent montrer une rareté : depuis qu'ils vivent sous le gouvernement russe, leurs mœurs se sont adoucies, leur humeur guerriere s'est tempérée, l'usage de la cotte de maille qui étoit pour eux un poids incommode, a été abandonné ; c'est un bonheur pour eux & leurs freres, qui n'étant pas couverts comme eux d'armes défensives, en étoient attaqués avec plus d'assurance & de succès. Cependant les Tongouses sont toujours vifs, courageux, pleins de franchise, avides d'honneur & de gloire : ils se plaisent à raconter dans leurs assemblées les hauts faits de ceux de leurs ancêtres qui par de grands combats avec des hommes ou des animaux, out rendu leur nom célébre.

J'ai déja parlé des figures bleues ou noirâtres qu'ils se tracent sur le visage ;

ils les regardent comme un ornement, de même que les Tchoutchi qui habitent au nord-est de la Sibérie sur les côtes de la mer glaciale, ne se croiroient point parés, s'ils n'avoient pas une dent de cheval marin passé dans un trou qu'on leur fait exprès à la joue, ou que les Européens n'oseroient paroître, s'ils n'avoient pas les cheveux frisés & couverts de farine. Il n'y avoit autrefois que les héros tongouses à qui l'on traçât ces figures non-seulement sur le visage, mais sur tout le corps : ces ornemens étoient leurs lauriers & leurs marques de triomphe ; en devenant communs, ils n'ont plus été un titre d'honneur. Le commerce que les Tongouses ont eu avec d'autres hommes les a rendus plus humains : ils ne maltraitent plus les receveurs du tribut, le payent sans résistance, & peut-être ces receveurs n'exigent plus audelà de ce qui leur est ordonné : quant au gouvernement russe, il ne demande que le tribut imposé lors de la conquête.

Les bachlaki ou receveurs s'acquitterent de leur promesse ; ils m'amenerent un homme, une femme, trois enfans & un chien tongouses. Cet homme n'avoit qu'une seule femme : quoique leur loi permette d'en avoir plusieurs, il y en a

peu qui ſoient aſſés riches pour uſer de ce privilége, & non-ſeulement entretenir plus d'une femme, mais encore payer aux parens le prix qu'ils voudroient retirer de leurs filles. Je logeai cette famille dans ma maiſon, & leur fis donner une chambre à poele. Ils y étoient depuis quelques heures, lorſque l'homme vint me demander la permiſſion de demeurer dans la cour, parce que la chaleur du poele leur étoit inſupportable. Il diſpoſa des perches en pyramides, garnit l'entrée avec une couverture ou natte d'aubier de tilleul, & fit un feu au milieu de la hutte : une couple de peaux de rene & deux autres nattes pareilles que je lui donnai encore, compoſerent à la famille tongouſe le plus excellent lit. Je leur donnai du tabac chinois & une pipe neuve de chine, faite de laiton, de l'orge, de la viande crue, pour qu'ils la fiſſent cuire à leur maniere, & autant de lait qu'ils voulurent ; ils furent ſi ſatisfaits qu'ils reſterent chez moi dix jours. La femme avoit apporté ſon ouvrage : c'étoit un habit de fourrure qu'elle faiſoit pour ſon fils âgé de treize ans, & couſoit avec des nerfs de rene diviſés en fils ; c'eſt un uſage des Tongouſes & de pluſieurs autres peuples :

je lui donnai quelques dés à coudre de chine, qu'elle reçut avec grand plaisir. Son mari, son fils & elle étoient grands amateurs du tabac, & la pipe neuve augmentoit encore le desir qu'ils avoient de fumer : l'homme la remplit, l'alluma, fuma un peu, la présenta à sa femme, celle-ci au fils, le fils au pere, & ainsi de suite, jusqu'à ce qu'elle fut vuide.

Le second jour après leur arrivée, ils se préparerent au travail pour lequel ils étoient venus chez moi. La femme avoit de la craie noire, qu'on trouve sur les rives élevées de la Nijnaïa Tongouska : elle l'écrasa & la délaya avec sa salive sur une pierre à aiguiser, passa un fil ordinaire dans la craie délayée, & cousit point par point sur le visage d'une petite fille de six ans les figures qu'elle vouloit y faire, en faisant passer dans tous les points le fil noirci.

Le pere avoit sur ses genoux ce misérable enfant, & lui tenoit la tête : l'enfant souffroit horriblement & ne cessa de crier avec la plus grande force. Les deux joues furent cousues, & il restoit encore le menton & le front, mais ne pouvant supporter plus longtemps les cris de ce malheureux martyr, je les priai de différer le reste de l'opération :

ils me dirent pour ma consolation, celle de l'enfant, & peut-être la leur, qu'ils pouvoient différer sans risque, & que les anciennes & nouvelles figures n'en seroient pas moins de la même couleur. On voyoit le sang couler de plusieurs points; la femme frotta tout le visage de cette petite fille, peut-être afin d'y mieux imprimer la couleur. En moins d'une demi-heure tout le visage enfla : ils n'en furent point effrayés : ils le frotterent seulement avec de la graisse de porc que je leur fis donner ; toute graisse, à leur avis, est bonne pour cet usage. Cependant le visage continua d'enfler durant deux ou trois jours, & ensuite suppura : je leur conseillai de tenir l'enfant dans une chambre chaude, de continuer l'onction avec la graisse deux fois par jour, & de mettre sur le visage des linges chauds trempés dans l'eau-de-vie ; ils le firent, & ce remede empêcha une grande suppuration. Ils parurent très contens de voir leur enfant presque entierement guéri dans huit jours, & me dirent qu'ordinairement il en falloit au moins quatorze. Le dessein des figures avoit parfaitement réussi ; elles étoient déja bleu clair, & ils m'assurerent qu'elles deviendroient plus noires en peu de temps. J'ai appris

de quelques Tongouſes, ainſi que des Ruſſes qui ont ſouvent vu faire cette opération, que la plûpart ſe ſervent, au lieu de craie, de la ſuie qui ſe forme à leurs chaudrons de fer, mais je n'ai point entendu dire qu'ils y employaſſent une graiſſe noire, comme Isbrand Ides l'a avancé des Tongouſes qui habitent ſur la Tongouska, riviere qui ſe jette au deſſus d'Iéniſeisk dans l'Iéniſei. (1)

---

(1) V. voyage de Moſcou à la Chine dans le recueil des voyages au nord, tom. 8, pag. 58.

Fin du premier Volume.




41
VOYAGE
EN
SIBERIE
TOM I
160